



Diablen  
(Ga 1487)  
an Sa 2763

our a

PH 9 9 VV

2

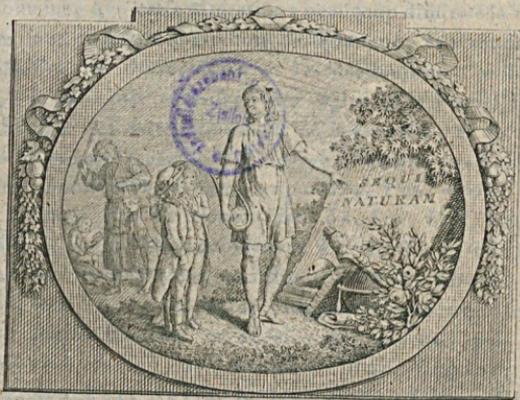
# MÉTHODE NATURELLE D'INSTRUCTION

PAR  
M R. W O L K E.

O u

*Description des cent Tailles-Douces, appartenant au Manuel Élémentaire de Bafedow et destinées (à 18 près) par Mr. D. Chodorwiski; contenant des Méthodes au moyen desquelles on peut enseigner facilement, et d'une manière agréable à la Jeunesse les Langues et les Choses en même tems.*

*Seconde Livraison  
de 47 Tailles-Douces.*



à Leipzig,  
chez Siegfried Lebrecht Crusius.  
MDCCLXXXVIII.

METHODENANLEITUNG  
ZUR  
ANALYSE

Die vorliegende Schrift ist eine Anleitung zur Analyse der Mineralien, welche in der Gegend von Halle vorkommen. Sie enthält die Beschreibung der Mineralien, die Art der Analyse, die dazu nöthig ist, und die Resultate der Analyse. Die Schrift ist für die Mineralogen, Chemiker und Naturforscher bestimmt.



Verlag von  
Halle  
1844



---

## DISCOURS PRELIMINAIRE.

La description des 55 premières tailles-douces parût à la foire de la St. Michel 1781; la Traduction françoise, sous le titre de: *Méthode naturelle d'instruction*, six mois plus tard; et la Traduction latine sous le titre de: *Commentarius in Tabulas C. elementares*, deux ans après la dernière. Dans l'introduction à la tête de celle-ci se trouvent quelques additions, dont j'inférerai ici l'essentiel, en faveur de mes Lecteurs françois.

Dans cette Introduction, pag. 25 et suiv. je me suis attaché à montrer, que la prononciation du latin est de nos jours bien différente de ce qu'elle étoit autrefois chez les Romains; que cette altération a beaucoup diminué la variété des sons et même l'harmonie de la langue, et a rendu plus difficiles les conjugaisons et les déclinaisons, aussi bien que le souvenir et l'usage des règles de la Prosodie, etc. difficulté qui fait le tourment de la jeunesse, et qu'on n'a point encore levée. Les Romains n'avoient pas besoin de dire comme nos écoliers, *es, offis, l'os, et os, oris*, la bouche; mais ils prononçoient *ōs, l'os, bref, et ōs*, la bouche, long. Ils prononçoient *dōcē, amā, rēdis*, et non pas comme nous, qui disons *dohcē, ahmā, rehdis*, etc. C se prononçoit toujours comme un k ou qu, non seulement dans les syllabes *ca, co, cu*, mais aussi dans *cae, ce, ci, cy*, comme *Caesar, Kaesar; Carcer, Karker; Cella, Kella; Cista, Kista; Vicia, Vikia; Cyrus, Kyrus, Korea*. — T se prononçoit toujours *th*; comme nous prononçons *thim*, ou *matin*, jamais comme S, et de la manière que nous prononçons

---

cette lettre dans *ambition*. Ils ne disoient jamais *arcion* (*artium*) mais *arthium*, (les arts) ni *arcium* (les forteresses) *arsium*, mais *arkium*. Ils disoient: *vakillat*, (*vacillat*) il chancelle; tu es *equus*, non *aequus*, sonnoient dans la bouche du Romain, tu es *êkus*, non *êkus*.

A la page 34 du commentaire latin, à l'article du *Changement des figures qu'on dessine à la craye sur une tablette noire*, j'ajoute ici ce qui suit. Cette méthode d'enseigner a toujours beaucoup amusé mes écoliers. Le passage d'un objet à l'autre dans le discours, est d'une grande utilité pour soutenir l'attention, et il sert encore mieux, quand il s'agit de crayonner les choses sous les yeux des enfans. Pour rendre plus agréable le récit d'une fable, j'en dessinois de même les personnages. Toutes les fables s'imprimoient de cette manière, et avec tant de force et si promptement, que les esprits les plus lents montroient une conception facile. S'il s'agissoit p. ex. de la fable du Loup et de l'Agneau dans Phèdre ou La Fontaine, on voyoit d'abord une montagne, puis un ruisseau qui en descendoit; un Agneau venoit boire en bas et un Loup en haut. La conversation commençoit, et j'en écrivois la plus grande partie à la tablette; enfin je peignois l'agneau dans la gueule du Loup. A cette occasion je parlois avec mes écoliers de la nature et des qualités de chaque objet, qu'ils avoient sous les yeux, p. ex. ici de la montagne, de l'eau, de l'agneau et du loup.

A la page 37 du même livre, il est fait mention de la méthode de deviner les figures, et l'on allègue pour exemple un premier trait en ligne droite. Lorsque je traçois quelque ligne courbe, p. ex. un petit arc de cercle, l'imagination de mes écoliers étoit inépuisable en inventions,  
et

et je pouvois remplir plusieurs fois la tablette, des noms que les enfans disoient. On pouvoit en faire, selon eux, un vilage, un front, un menton, un pied, un coude, un cercle, un oeuf, une lune, un soleil, un cadre, une lucarne, une roue, un vaisseau, un plat, une assiete, une table, un cheval, un oiseau, un pot, un tuyau, etc. etc. S'il se trouvoit dans tout cela, quelque chose que l'un ou l'autre de la troupe ne connut pas, je la décriois, et si quelqu'un doutoit que le trait sur la tablette pût servir à peindre la chose nommée, celui qui avoit nommé la chose en achevoit la figure sur le trait donné; ou bien je montrerois en ajoutant quelques traits de crayon, comment on pouvoit peindre cette chose.

*Des Jugemens sur des objets présens.*

Pag. 40 du commentaire latin on trouve ce qui suit.  
„Vous aviez, je pense, encore d'autres méthodes pour  
„ nous instruire; comme, par exemple, le Jugement sur des  
„ objets présens, au moyen duquel vous réussissiez à faire  
„ parler les langues étrangères à vos écoliers les plus timi-  
„ des. Pour inspirer à tous l'envie de le faire, on tiroit  
„ au sort, à qui auroit quelque chose, qui pourroit lui faire  
„ plaisir, comme une pomme ou autre denrée, et à qui  
„ auroit la permission de porter quelques Jugemens. Celui  
„ que le sort favorisoit, prononçoit des Jugemens, comme  
„ il l'entendoit, sur des objets présens ou absens. Il disoit  
„ par exemple: *Cette muraille est blanche; elle a été bâtie de*  
„ *chaux et de briques, par un Maçon. Le fondeur a fait ce*  
„ *fourneau avec du fer, qu'il a fondu au feu; (ou bien:)*  
„ *Le soleil luit. Il pleut. La pluie mouille les rues et les che-*  
„ *mins. Ce portrait est bien peint. Or voit dans l'eau l'image*  
„ *des arbres, etc. etc.*“

Si durant une promenade en plein air, ou l'on a la vue libre sur le Ciel et la Terre, on fait faire naître à la Jeunesse l'occasion de porter de tels Jugemens, et qu'on note ces Jugemens en peu de mots, afin de pouvoir les répéter et les expliquer dans la leçon; on aura une abondance de matières propres à instruire la Jeunesse en la réjouissant.

*Des Formules de Questions.*

„Je me souviens encore de l'adresse avec laquelle vous saviez exercer notre esprit, et nous inspirer de la gaieté, au moyen de diverses questions. Je vous en citerai quelques uns, si vous le trouvez bon.“

„*a. Qui est sans connoissance?* (Réponse.) Celui qui manque d'expérience; celui qui n'a rien appris; l'ignorant; l'imbécille.“

„*Qui est sourd?* Celui qui n'entend point; qui n'a point d'ouïe.“

„*Qui est aveugle?* Celui qui ne voit rien du tout, pas même la lumière, etc.“

„*Qui est véridique?* Celui qui aime la vérité, et qui se plaît à la dire; celui qui n'a pas l'impudence de mentir, et qui déteste de dire une fausseté, celui qui ne ment jamais; qui ne parle jamais autrement qu'il ne pense, etc.“

„*b. Quand cesse-t-on?* Quand on abandonne une entreprise; quand on met fin à une chose; quand on ne fait plus ce qu'on faisoit auparavant; quand on renonce à un ouvrage, et qu'on ne le continue pas, etc.“

„*Quand cesse-t-on de dormir?* Quand on se réveille; quand on est réveillé par quelqu'un; quand le sommeil est troublé; etc.“

„*Quand*

„*Quand cesse-t-on de vivre?* Quand on meurt; quand on a atteint son dernier jour; quand on quitte cette vie; quand on passe de cette vie à l'éternité, etc.“

„*Quand cesse-t-on d'espérer?* Quand on désespère; quand on perd tout courage, et qu'on se livre à l'abattement, etc.“

„*Quand cesse-t-on d'aller?* Quand on s'arrête, etc.“

„*Quand cesse-t-on d'avoir faim?* Quand on prend de la nourriture, quand on se rassasie.“

„*Quand cesse-t-on d'avoir froid?* Quand on se réchauffe, etc.“

„*Quand cesse-t-on d'être malade?* Quand on guérit; quand on relève de maladie; quand on recouvre la santé, etc.“

„*Quand cesse-t-on de se taire?* Quand on rompt le silence; quand on commence à parler, etc.“

„*Quand cesse-t-on de se tenir debout?* Quand on s'assied; quand on tombe par terre; quand on se met au lit; quand on est renversé; quand on se met à genoux; quand on est tiré en l'air; quand on monte sur les épaules de quelqu'un; quand on marche; quand on monte à cheval, en chariot, etc.“

„*Quand commence-t-on de vivre?* Quand on naît, etc.“

„*c. Que faut-il pour voir?* Des yeux, la faculté de voir un objet visible, (éclairé par la lumière.)“

„*Que faut-il pour entendre?* Il faut des oreilles, l'ouïe, et un objet qui se fasse entendre, un son, une voix, un ton, la parole, un cri, le rire, le roulement

„d'un homme, le chant d'un oiseau, l'aboiement d'un  
„chien etc.“

„*Que vous faut-il pour goûter ?* La langue et le pa-  
„lais, le sens du goût: et un objet perceptible par ce sens.“

„*De quoi avez-vous besoin pour flairer, (pour sentir?)*  
„des narines, de l'odorat et d'une chose odorante.“

„*Quelles sont les choses nécessaires pour sentir? (toucher,*  
„*tâter?)* Les nerfs, le sentiment et un objet sensible.“

(*Note du Traducteur.*) *Sentir, toucher, tâter*, qui se  
rendent tous les trois par le mot allemand *fühlen*, ont une  
signification fort différente, quoiqu'ils soient synonymes  
dans le fond. *Sentir*, c'est appercevoir un objet au dedans  
ou au dehors de nous, par le sens de toucher. On sent  
par toutes les parties intérieures et extérieures du corps,  
qui ont des nerfs. *Toucher*, c'est appliquer les doigts à  
quelque chose. *Tâter*, c'est toucher avec attention. Le  
*Sentiment*, c'est la faculté d'appercevoir un objet par les or-  
ganes du toucher; le *tact* est la faculté de discerner les  
objets. Tout le corps a le sentiment; les doigts seuls sont  
pourvus du tact.

„*Que faut-il pour manger?* Quelque chose de man-  
„geable, un aliment, une bouche, un gosier, un estomac.“

„*Que faut-il pour boire?* De la boisson, ou tout au  
„moins, quelque chose de liquide, etc.

„*Que faut-il avoir pour acheter quelque chose?* De l'ar-  
„gent.“

„*Que faut-il avoir pour pouvoir vendre?* De la mar-  
„chandise.“

„*Que*

„Que faut-il avoir pour allumer quelque chose? Du  
„feu.“

(Note du Traducteur) On *allume* une chandelle, une  
bougie, un flambeau, du bois, un bucher; on *met le feu*  
à une maison, à un bucher, à une ville etc.

„d. Que doit faire celui-ci qui veut manger une noix?  
„Il faut qu'il la casse.“

„Que doit faire celui qui veut retrouver une chose perdue?  
La chercher.“ (non pas toujours.)

„Que faut-il que fasse celui qui est obligé de faire un  
„voyage, et qui ne peut pas aller à pied? Il faut qu'il monte  
„à cheval, qu'il prenne une voiture, ou qu'il s'embarque  
„sur un vaisseau; ou bien il faut qu'il se pourvoye d'un  
„traîneau, ou qu'il se fasse porter dans une chaise-à-por-  
„teur, une litière, un brancard, un palanquin, etc.

„e. Je connois un animal qui mange de l'herbe, (qui  
„broute,) qui a deux cornes sur la tête, une queue, quatre  
pieds, et l'ongle fendu. Quel animal est cela? (Réponse)  
„Jusqu'ici je suis encore en suspens, et je ne saurois dire  
„si c'est un bœuf, un bouc, une chèvre, un cerf, un che-  
„vreuil, ou un boeuf. — Eh bien donc, quel est l'animal  
„qui mugit, (qui fait mouf,) quand il veut avoir quelque  
„chose; qui met bas un veau, qui l'allaitte, et qu'on trait?  
„(Réponse.) Il suffit; vous n'avez plus besoin de me dire  
„le nom de votre animal. C'est une vache, qui paît l'herbe,  
„porte des cornes, a quatre pieds, l'ongle fendu, qui mu-  
„git, (ou meugle,) qui nourrit son veau, et donne du  
„lait.“

„Je fais un animal, qui pond des oeufs, tout semblable  
„aux oeufs des oiseaux, et qui pourtant marche à quatre, ou  
a 5 „plutôt

„plutôt se traîne lentement; qui vit dans l'eau et sur la terre  
„et qui est couvert d'une sorte écaille. Pour quoi prenez-vous  
„cet animal? (Réponse) Je le prends pour une tortue. Vous  
„devinez juste. La tortue pond des oeufs, elle a quatre  
„pieds, est amphibie, et couverte d'une forte écaille.“

Voilà la manière dont je m'entretenois avec mes éco-  
liers. Le Maître qui voudra se servir des formules de ques-  
tions que je viens de donner, pourra par ce moyen com-  
muni-quer à la jeunesse une quantité d'idées, d'une manière  
agréable et facile. Je n'ai pas le loisir d'ajouter ici de nou-  
velles questions\*). Celui qui trouvera bonne cette manière  
d'enseigner des choses utiles, trouvera facilement un grand  
nombre de formules pareilles. Elles sont en effet très-pro-  
pres, à exciter l'attention de la jeunesse; parce que celle-ci  
voit d'abord dans cette méthode la raison pourquoi on lui  
demande de l'application; et qu'elle y trouve des sujets de  
penser. On s'en appercevra aisément, en demandant à l'éco-  
lier, qui est l'homme, dont on veut lui raconter des actions  
dont

\*) On trouvera un plus grand nombre de questions de cette sorte  
dans mon livre qui a pour titre: Erste Kenntniss sur Kinder.  
Leipzig bey Crusius 1782. et dans mon ouvrage: Buch zum Lesen  
und Denken; Petersburg 1785. Par exemple: Quels matériaux  
le Cuisinier et la Cuisinière employent-ils pour faire le manger?  
De quoi le boulanger fait-il le pain? le cordonnier les souliers,  
les bottes et les pantoufles? le tailleur des habits, le tisserand de  
la toile, du drap et du taffetas? le cloutier des clous, le tail-  
landier des haches? le forgeron des crocs? le ferrurier des fer-  
rures? le cordier de la ficelle, des cordes, etc. le menuisier des  
tables, des armoires, des coffres, des commodes? le vitrier des  
vitres? le papétier du papier? etc. Qu'est-il bon de faire,  
quand vous êtes tombé? (Réponse) De me relever. Que faut-il  
faire pour ne pas demeurer ignorant et inepte: pour devenir  
sage, prudent et heureux? (Note de l'Auteur.)

---

dont il a déjà entendu parler \*). Il se réjouira de pouvoir répondre aux questions qu'on lui fait. Il témoignera le même empressement à répondre, si le maître dit, qu'il veut écrire à la tablette, ce que ses écoliers lui diront que tout le monde peut faire, (marcher, se tenir debout, manger, boire, etc.) ce que tout le monde fait: (il y a à cela un grand nombre de réponses faciles); par exemple, chacun saura qu'il peut voir de ses yeux, entendre de ses oreilles, goûter avec la langue, flairer avec le nez, sentir par les nerfs; chacun saura que les pères et les mères sont les meilleurs amis, les plus zélés bienfaiteurs de leurs enfans; qu'ils méritent le plus tendre amour, la plus prompte obéissance et le plus grand respect (et même autres choses semblables. —) Le Maître demandera ce que tous les hommes sont obligés de faire ou d'éviter, ce qu'ils desirent, ce qu'ils espèrent, ce qu'ils détestent; ce que tout le monde mange, boit, voit, entend, sent volontiers, etc. Si le Maître s'aperçoit que l'un de ses écoliers ne trouve point la réponse, il lui aidera par des exemples. De cette manière les enfans apprendront avec plaisir, et s'exerceront non seulement à penser, mais encore à parler.

*Addition concernant mon séjour à Petersbourg.*

Bien des amis de la Jeunesse, instruits de ce qui regarde l'éducation, connoissent le zèle infatigable avec lequel je me suis appliqué à perfectionner l'instruction et l'éducation de la Jeunesse, surtout depuis l'année 1770, que je fis la connoissance de Mr. le Professeur Basedow. Toutes les traverses, toutes les censures, toutes les persécutions auxquelles le Philantropin a été si injustement exposé dès la fondation

\*) Le Traducteur avoue qu'il ne voit pas la liaison de ce passage avec le reste.

tion en 1774. et durant les premières années; les fréquens changemens d'instituteurs qu'il a essayés; le peu de part que Bafedow prenoit à cet institut, et l'entier abandon où il le laissa en 1778. tout cela ne m'a point empêché de répondre selon mes forces, aux vues et aux desirs de ceux, qui nous envoyoient leurs fils, souvent de plusieurs centaines de lieues. Malgré tant de traverses, je n'ai pas laissé de consigner par écrit, les observations et les expériences que nous faisons en matière d'éducation, de les communiquer au public, et d'en faire part aux étrangers qui venoient visiter notre institut. Jusqu'en 1780, je n'ai quitté l'institut que deux ou trois fois, chaque fois quelques semaines. On me répétoit trop souvent, que j'étois nécessaire à notre institut, en comme Maître et comme Instituteur, pour voir avec plaisir l'obligation où je me trouvai la même année, de faire un voyage de trois mois aux Pays-bas, et d'abandonner cependant le soin de l'institut à mes collègues. Depuis ce tems jusqu'en 1784, je sentis si désagréablement le poids de mes devoirs, et les difficultés que certaines gens oppoient à mes desseins, que je desirai ardemment que cet institut, auquel j'avois consacré les plus belles années de ma vie, pût se passer de moi; et que je travaillai même à le mettre en état de se passer de mes soins, du moins pour quelque tems, et jusqu'à ce que le délassement et les distactions d'un nouveau voyage, m'eussent rendu le courage et la force de reprendre mon travail. J'assurai donc aux parens de nos élèves, qui m'honoroient de leur confiance, et dont les fils m'aimoient, que notre fondation étoit si bien pourvue de Surveillans, des Maîtres et d'Instituteurs, que mon absence ne pouvoit en rien lui être préjudiciable, et qu'ils n'avoient rien à appréhender; et surtout que le prince, Protecteur de la fondation, avoit appelé à Dessau Mr. le Professeur Neuenendorf, qui avoit déjà auparavant été notre Collé-

---

Collègue; pour lui confier l'inspection et la direction de l'Institut.

Cela étant, je partis en Juin 1784; avec notre ancien Elève, le Comte de Manteuffel, en qualité de son conducteur; je traversai le Danemarck, la Suède, la mer Baltique, et j'arrivai à Riga en Courlande, d'où je passai bientôt après à Pétersbourg, pour voir ces Instituts d'éducation auxquels Cathérine la grande consacre des sommes prodigieuses \*). Je m'étois proposé de me remettre en route pour Dessau, au mois d'Octobre. Mais la difficulté de voyager par terre et par mer dans cette saison, le desir que mes amis de ce païs me témoignèrent, de me retenir encore jusqu'en May 1785, et la perspective qui s'ouvrit à moi, de m'occuper utilement à l'instruction de la jeunesse, selon les vues patriotiques et pleines d'humanité de l'Impératrice, m'empêchèrent de partir. Je commençai à donner des leçons de Méthode, dans l'Institut pour la jeune noblesse, destinée au service de terre; étant engagé à cela par les très gracieuses instances de Sa Majesté Impériale, dont Son Excellence Mr. le Général Soltikoff, Gouverneur de son Altesse Impériale, Mgr. le Grand-Duc Alexandre, avoit parlé au Général, Comte de Balmaine, Chef de cet institut. En peu de tems j'enseignai à douze jeunes Russes, qui entendoient aussi peu ma langue, que j'entendois la leur, assez d'allemand, pour les mettre en état d'entendre et de parler sur une quantité de sujets en cette langue. Ces effets frappans de ma méthode, firent bientôt tant de bruit, que je fus requis de plusieurs des premières familles Russes, de même que

\*) Elle dépense pour l'entretien du Corps des Cadets ingénieurs par an 121000 roubles; pour l'entretien de l'Institut pour les filles de qualité 120000; pour le Corps des Cadets de terre 200000, etc.

que du Directeur de l'institut d'éducation de cette ville, d'enseigner une heure par jour chez eux. La joie que me donnerent ces applaudissemens, et l'espérance que je conçus du fruit de mon travail, m'engagerent à donner des leçons depuis le matin jusques fort avant au soir, dans plusieurs maisons de cette grande ville. Cinq carosses à deux et à quatre chevaux, m'épargnoient la fatigue des courses, et hâtoient mon arrivée d'un lieu à l'autre. Après quatre mois d'un travail presque excessif, je déclarai par tout, que je croyois avoir suffisamment fait mes preuves, et que j'avois besoin de tout mon loisir, pour achever vers le mois de May 1785, le *Livre pour enseigner à lire et à penser*, que j'avois promis au public. Le Comte de Balmaine, Chef de l'institut impérial des Cadets nobles, fut si content de mon travail et de mes succès, qu'il me fit faire des promesses très flatteuses par Mr. de Rudinger, Lieutenant-Colonel, attaché à cette fondation; promesses, dont j'attends encore l'accomplissement. Quoique j'aie bien des dépenses à faire ici pour ma personne, et en Allemagne pour ma famille; j'ai eu le plaisir de n'avoir ces quatre mois durant d'autre salaire de mes peines, que la satisfaction de contribuer au bien public, en formant la jeunesse. Aucune des familles à qui j'ai rendu des services, ne m'a promis de récompense, et je ne me trouvois pas en situation de demander une rétribution de mes bons offices. Je parlerai peut être plus amplement de cette affaire une autre fois. On fait dans les pays étrangers, qu'on a introduit ici dans les écoles la méthode de Haen, depuis longtems reçue à Vienne, sous le nom *Règle de la Méthode* \*). Je m'appergus d'abord que cette méthode

\*) *Normal-Méthode; Méthode qui sert de règle et de loi.* La langue françoise, n'ayant pas la liberté de composer ses mots, je n'ai pas pu, sans périphrase, traduire autrement.

méthode avoit ses partisans et ses antagonistes. Moyennant cette méthode, l'instruction prend une allure qui empêche d'en sentir le vuide et le besoin d'introduire les méthodes dont j'ai fait une heureuse expérience. Je me flatte pourtant de ne pas quitter la Russie, sans y avoir répandu de loin à loin, des germes qui fructifieront dans l'avenir.

Mon livre *Pour apprendre à lire et à penser*, est traduit en Russe et en François; il est recherché à Kiel, à Astracan, et en plusieurs autres endroits du vaste Empire de Russie. La seule Maison Impériale d'éducation de Moscou m'envoya aussitôt après l'annonce, 500 roubles d'abonnement, et celle d'ici 300. Je reçus du fond de l'Ukraine la lettre suivante, de la main du plus ancien et du plus digne Héros de la Russie, de Monsieur le Maréchal, Comte de Romanzoff Sadunaiskoy; je pense que la publication en fera plaisir au Lecteur, en lui rappelant le souvenir du célèbre vainqueur des Turcs, et d'un amateur de la littérature et de la langue allemande. Voici cette Lettre.

„ Dès avant que j'eusse le plaisir de recevoir Votre Livre  
„ sur l'éducation, que Vous m'avez envoyé par Mr. le  
„ Major Beer, je connoissois déjà, par les papiers pu-  
„ blics, les soins louables que Vous Vous donnez pour  
„ l'instruction de la jeunesse.  
„ J'en voyois avec d'autant plus de plaisir ceux que Vous  
„ Vous donniez pendant Votre séjour à St. Petersbourg,  
„ et que Vous exposez aux yeux de tout le monde.  
„ J'ai lu avec beaucoup de satisfaction Votre ouvrage; on  
„ y voit partout le travail d'un homme qui pense, et qui  
„ juge en Philosophe, de l'éducation, et des instituts  
„ qui lui sont consacrés.

„ Heu-

---

„Heureuse la jeuneſſe, et par conſéquent la poſtérité, qui  
„formée d'après de tels principes, ſervira la patrie, et  
„ſe conduira d'une manière conforme à la deſtination  
„et aux principes qu'elle aura reçus.

„J'ai l'honneur d'être avec une parfaite eſtime

Monſieur

A Wiſchinka,  
le 16 de Décembre 1785.

Votre très-obéiſſant Serviteur,  
C. Romanzoff Sadunaïskoy.

Cette approbation, et celle de pluſieurs autres perſonnes prépoſées ici à l'éducation et à l'inſtruction de la jeuneſſe, que je pourrois citer, ſemblent favoriſer mon zèle pour le bien de la jeuneſſe Ruſſe. Je ne ſais ſi la divine providence, qui veille à toutes choſes, ſ'eſt réſervé de m'ouvrir une carrière plus vaſte que je n'ai eu juſqu'à préſent, et de donner à mon amour pour la jeuneſſe une plus ample matière à ſ'exercer; j'attends là deſſus ſes ordres avec ſoumiſſion.

Je ſuis diſpenſé de l'obligation de retourner à Deſſau. Son Alteſſe Séréniffime, Monſeigneur le Prince Léopold Frédéric François, m'a gracieuſement accordé une penſion annuelle, avec la permiſſion de continuer mes travaux pédagogiques partout où on voudra les accepter et les bien recevoir.

A Pétersbourg  
au mois d'Août 1786.

C. H. Wolke.

---

---

---

DESCRIPTION  
DES  
QUARANTE-SEPT TAILLES-DOUCES  
DE LA  
SECONDE LIVRAISON.

---

INTRODUCTION.

Je fis pour vous, mes jeunes amis et amies, il y a quelques années, une description des cinquante trois premières Tailles-douces, sous le titre de: *Methode naturelle d'instruction, à Leipzig 1783 chez S. L. Crusius*; et qui fut ensuite publiée en langue latine par le même, sous le titre de: *Wolkii Commentariüs in LIII. Tabulas elementares, etc.*

Si lorsque votre bon père ou votre bonne mère, votre précepteur ou votre gouvernanté, ou bien quelque ami ou quelque amie, vous a lu une de ces descriptions, pour vous expliquer les Tailles-douces auxquelles ces descriptions appartiennent, pour vous exercer à la langue, ou vous donner la connoissance des choses utiles; ou si lorsque vous avez lu vous-même ces explications, pour vous instruire

A

par

par là; si, dis-je, vous conçûtes dès-lors le desir d'avoir bientôt la seconde livraison de tailles-douces avec mes descriptions, pour votre instruction, le tems peut vous avoir paru long.

Me voici pourtant enfin, mes amis, tout prêt à m'entretenir avec vous. Depuis notre dernière conversation, il m'est arrivé bien des choses, beaucoup de bien, et un peu de mal; et le mal que j'ai souffert m'a rendu plus sage et plus ferme, et m'a fait goûter, plus que je n'aurois pu faire sans cela, le bien dont j'ai joui depuis; ensorte que j'en ai eu d'autant plus de reconnoissance pour l'Etre qui ordonne tous les événemens de cet univers. Durant cet intervalle, j'ai été aussi transplanté de Dessau, où j'avois travaillé depuis l'an 1771 à l'éducation de la jeunesse, à Petersbourg sur les bords de la Néwa en Russie, où règne avec un courage mâle et avec une sagesse consommée, une femme célèbre, l'Impératrice Cathérine seconde.

Depuis le mois de Juin 1784, jusqu'à présent en 1786, je vis, j'entendis, j'ouis dire à d'autres dans mon voyage, bien des choses, qui me donnerent une joie sensible. Presque en chaque lieu où je m'arrêtai, j'eus le plaisir de faire connoissance avec quelques hommes estimables et quelques bons enfans. J'ai vu des enfans qui faisoient volontiers et  
sans

sans délai ce que leur père, leur mère, ou d'autres personnes âgées leur ordonnoient; des enfans qui lorsqu'ils recevoient des bienfaits, ne se contentoient pas de remercier de la bouche, mais qui cherchoient en toutes manières à donner de la joie à leurs bienfaiteurs; j'ai vu des enfans qui évitoient les querelles, qui aimoient la concorde, et cédoient volontiers dans leurs jeux avec leurs pareils; des enfans qui mangeoient et buvoient décemment et avec sobriété, qui se levoient le matin de bonne heure, s'habilloient proprement, se lavoient les mains, le visage et la bouche, avoient soin de ne pas salir ni déchirer leurs hardes; j'ai vu des enfans qui témoignoient du respect aux personnes âgées, et s'empressoient à leur rendre service; des enfans qui avoient appris bien des belles choses, parce qu'ils avoient écouté attentivement, et diligemment lû; qui s'étoient rendus habiles et propres à toutes sortes de choses, en s'exerçant à écrire, à chiffrer, à dessiner, à danser et à plusieurs autres arts utiles et agréables.

Il est vrai que dans mes voyages par l'Allemagne et les Pays-bas en 1780, et en Dannemarc, en Suede, en Courlande, en Livonie, et ici en Russie, j'ai eu souvent sujet de m'affliger en voyant le malheur de la plupart des enfans, de n'être point instruits et exercés aux choses qui leur seront un jour utiles et

nécessaires à l'usage de la vie; en sorte qu'ils n'acquiescent ni l'habileté ni le goût propres à se rendre heureux, eux et leurs semblables.

Peut-être vous raconterai-je une autre fois quelques unes des aventures les plus remarquables que j'ai eues, et que je vous communiquerai une partie des observations les plus intéressantes que j'ai faites, tant sur les enfans que sur les personnes âgées; sur les productions de la nature et de l'art; et que je vous ferai connoître la conduite de certaines gens à mon égard, ainsi que la mienne envers eux, etc. Souvent j'ai désiré sur la route de vous avoir auprès de moi, pour que vous vissiez aussi bien que moi, les caracteres différens des hommes et des lieux; je pensois à vous, par exemple, dans le fort de Kronembourg en Dannemarc, d'où je découvrois d'un côté la mer du Nord, de l'autre la Baltique, toutes deux chargées de vaisseaux, et loin devant moi, les côtes de la Suède, et plus loin encore les rochers âpres et hautes de cette côte, sur le dos desquels on a aplani des chemins. Mais j'étois bien aise de ce que vous n'étiez pas auprès de moi dans mon trajet de Stockholm à Libau sur la Baltique; car il étoit un peu désagréable, et dura quinze jours au lieu de trois qu'on y met ordinairement. Nous le fimes dans un petit bâtiment pesamment chargé de sel, au milieu de tonnerres et d'éclairs, de pluies, de  
tem-

tempêtes et de calmés; en danger de faire naufrage contre les écueils, d'être abimés par les vagues qui heurtoient rudement notre vaisseau, et rouloient souvent par dessus. D'ailleurs nous avions lieu de craindre que notre bière aigre et notre eau corrompue ne causassent quelque maladie, que nous n'eussions à souffrir la faim ou la soif, parce que les provisions commençoient à manquer; et le pire de tous, fut le péril où nous nous trouvâmes, d'être consumés par les flammes au milieu des eaux, le vaisseau ayant pris feu une nuit.

L'équipage prioit Dieu régulièrement deux fois chaque jour, de leur donner un bon vent et une navigation heureuse. Mais Dieu n'exauce nos prières que lorsque nous agissons avec prudence et avec sagesse. C'est ce qu'avoit négligé le maître de notre vaisseau; il avoit trop peu de connoissance de sa route, ainsi nous errâmes à l'avanture.

Je peignis durant la tempête la mer agitée et notre vaisseau balotté ça et là; l'incendie pendant qu'il duroit; plusieurs payfages des côtes, et les habillemens les plus singuliers, à mesure qu'ils se présentoient dans notre trajet; à dessein de vous montrer le tout, lorsque je serois de retour auprès de vous. Si j'achève cette relation, j'y joindrai quelques estampes pour vous faire mieux comprendre

tout cela. Et si le tout ensemble vous fait plaisir, et sert à augmenter vos connoissances et à vous inspirer de la sagesse et de bonnes dispositions, je me réjouirai d'avoir entrepris cet ouvrage pour l'amour de vous \*).

Cinquante-

\*) J'ai tâché jusqu'à présent de me rendre utile à la jeune Russie :

1. En enseignant la méthode dans les fondations et les familles du pays.
2. En écrivant mon livre: *pour apprendre à lire et à penser*, (cet ouvrage a été traduit en françois et en russe).
3. En donnant une description de 160 estampes en russe et en allemand, et la présente description de 47 estampes, qu'on traduit pareillement en russe et en françois.

## CINQUANTE - QUATRIEME PLANCHE.

TAB. L.

### PREMIER CARRE.

**M**on dessein pour le présent n'est que de vous dire ce que représentent les figures qui se trouvent sur les Tailles-douces qu'on vous a données, et ce qu'elles signifient. Il vous faut savoir premièrement, que je vais parler des figures des hommes, des bêtes, des plantes et des autres choses que vous verrez, comme si les choses mêmes étoient présentes. Je parlerai des figures d'hommes, comme si elles voyoient de leurs yeux, qu'elles entendissent de leurs oreilles, qu'elles pussent flairer, goûter, sentir et parler; — de l'image du feu, comme si c'étoit un feu véritable qui brulât, etc. Entrons donc d'abord en matière.

Voilà deux personnes assises, un jeune homme et une jeune fille. Où sont-elles assises? en plein champ? dans un bois? sous un arbre? dans la rue? dans une voiture? dans un vaisseau? Non! je vois qu'elles sont assises dans une maison, dans une chambre, dont la muraille est couverte d'une tapisserie ornée de diverses figures.

Sur

Sur quoi sont-elles assises ? Sur une escabelle ? sur un banc ? L'homme est assis sur une chaise, la fille s'est mise sur un canapé.

Où ? Devant une table ronde, sur laquelle il y a deux livres et une lettre.

Comment est fait le plancher ? Il est boisé à carreaux ; ou bien il est de marbre ou de quelque autre sorte de pierre.

Quels meubles y a-t-il dans cet appartement, outre la chaise et le canapé ? Je ne vois point de miroir, point de tableau, point d'horloge, rien où l'on puisse enfermer quelque chose ; je ne vois que deux chaises, l'une ici à droite, et l'autre à gauche.

De quoi peuvent être bourrés le siège et le dossier du canapé ? De laine ? de coton ? de plumes ? de crins ? de bourre ? de paille ? de foin ? On ne peut pas le savoir avec certitude, si on n'y regarde pas.

Combien de pieds a cette table ? De quoi est-elle faite ? Quel est l'artisan qui l'a faite ? De quel arbre le bois a-t-il été pris pour la faire ? d'un chêne ? d'un sapin ? d'un aune ? d'un peuplier ? d'un orme ? d'un tilleul ? d'un saule ? d'un cèdre ? d'un pomier ? d'un cerisier ? d'un noyer ? d'un prunier ? etc. Il se peut que ce bois ait été pris d'un de ces arbres ; mais il n'y a que le connoisseur en bois, qui puisse vous dire d'abord le nom de cet arbre sans tromper, en voyant une table de bois réelle.

Que

Que faut-il que fasse le menuisier pour faire une table pareille? Il faut qu'il choisisse et qu'il achete le bois, qu'il le fasse transporter dans la boutique, qu'il le scie, qu'il le coupe, qu'il le rabote, qu'il le polisse, qu'il joigne les pièces après les avoir ajustées, et qu'il les côle ensemble. N'est-il pas vrai?

Quels outils lui faut-il pour cela? Je pense une scie, une hache, un rabot, un ciseau, un perceur, un poëlon avec de la côle fondue.

Qu'est-ce que cet homme a aux pieds? Qui fait les fouliers? Que fait le cordonnier outre cela? Boucle-t-on aussi les bottes et les pantouffles? Qui fait les boucles? Ce n'est pas apparemment le vitrier ou le fourreur? etc. De quel métal l'orfèvre a-t-il coutume de faire les boucles? Sans doute qu'il ne les fait pas de laiton, de cuivre, de fer, d'étain ou de plomb? Le corroyer fait-il aussi des boucles d'argent ou d'or?

Qui a fait les habits que porte ce Monsieur? Le tailleur a-t-il aussi tricotté les bas? a-t-il fait le chapeau?

De quelle étoffe peut être l'habit de cet homme, la veste et son haut-de-chauffe? De drap? de velours? de quelqu'autre étoffe de soie? de toile fine? d'indienne?

D'où prenons-nous la toile? Je pense que le laboureur et ses gens sont obligés de labourer ou de

bêcher une pièce de terre, d'y semer de la graine de lin, d'arracher les mauvaises herbes \*) d'entre les plantes, de tirer de terre les tiges parvenues à maturité, de les lier en faisceaux, de les mettre rouïr dans l'eau, (pour détacher les parties dures des filamens de l'écorce,) de les secher au soleil, de les battre et de les rompre, de les sérançer plusieurs fois,

\*) *Mauvaises herbes.* Cette expression n'est pas exacte. Il n'y a aucune herbe qui soit *mauvaise*; le chardon, l'ortie, la cigue, toutes les plantes venimeuses ont leur usage, elles sont donc toutes *bonnes*. Seulement il faut remarquer qu'il y en a de *meilleures* les uns que les autres, pour l'usage et les desseins de l'homme. On appelle *mauvaise herbe*, toute plante qui embarrasse, qui est à une place où on ne la veut pas. Le bled seroit de la mauvaise herbe dans une pièce de lin, ou dans un parterre. On doit en dire autant de plusieurs autres expressions; comme *mauvais tems*, un *mauvais habit*, une *mauvaise étoffe*. Le mauvais tems est un tems venteux et pluvieux. Or le vent et la pluie ne sont pas mauvais; au contraire ils sont très utiles, très bons et très nécessaires; seulement ils sont moins agréables qu'un tems calme et serain. Tout habit, toute étoffe, fut-ce un sac, est bonne, on peut s'en servir! seulement il y a des habits et des étoffes, qui ne sont ni si beaux, ni si durables, ni si commodes que d'autres. On devroit les nommer *moindres*, et non pas *mauvais*. Nous sommes si délicats, que nous appelons *mauvais*, tout ce qui n'est pas parfait, et *bon*, seulement ce qui est excellent. (Note du Traducteur).

fois, de filer le lin pur, après l'avoir nettoyé, et de dévider le fil sur un dévidoir, etc. Mais à qui faut-il à cette heure donner le fil? Avec quel instrument le tisseran fait-il la toile? et comment la fait-il? Faut-il que tout le fil que travaille le tisseran, soit filé de la main des hommes? Y a-t-il des bêtes qui sachent filer? Ne connoissez vous pas une chenille, qui file ces fils de soie si déliés, en les tirant d'un suc qu'elle a dans le corps?

De quoi le chapelier fait-il les chapeaux? peut-il les tisser au métier, comme le tisseran tisse la toile; ou bien les fait-il de feutre, de laine, de poil de castor, de lièvre, etc.?

De quelle couleur est la bourse à cheveux de cet homme? Est-elle blanche, rouge, jaune, verte, bleue, violette, grise, brune ou noire?

Ne connoissez-vous pas encore d'autres choses qui sont ordinairement noires? L'encre, le charbon, la poix, la suie, les corbeaux, les manteaux des Prédicateurs, le cuir de dessus des souliers d'hommes sont noirs; les lettres imprimées sont ordinairement noires; quelquefois on en trouve de rouges, comme au titre d'anciens livres, et certains caractères dans les almanacs; on a aussi depuis peu imprimé des livres en caractères rouges, jaunes, verts, etc. Il y a aussi certains fruits à baies qui sont noirs, etc. Ne savez-vous rien qui soit ordinairement rouge? Les levres et les joues des jeunes gens qui se portent bien,

bien, le sang, les fraises, quelques espèces de pommes, quelques pierres, les rubis, les tuiles et les briques, certaines bêtes, le vin de Pontac, l'aurore, le cinnabre, le carmin, etc. sont rouges \*). Qu'est-ce qui est ordinairement blanc? La neige, le cigne, la craie, le lys, les oeufs de poule, le papier à écrire, la chaux, la toile blanchie, etc. Qu'est-ce qui est jaune, verd, bleu, violet, brun, gris, bigarré? etc.

Quelles sont les qualités du verre de ces vitres, au cadre desquelles vous voyez un rideau à fleurs, relevé au moyen d'un crochet? Fort bien; ce verre est dur et transparent. Mais quelle autre qualité du verre mérite encore d'être remarquée? N'est-ce pas, c'est qu'il est fragile? Oui, il casse aisément, pour peu qu'on presse, qu'on heurte ou qu'on frappe contre.

Que peut-il y avoir dans ce livre? Que faut-il faire et savoir, pour être en état d'examiner cela par soi-même; et de répondre à ma question? Que faut-il qu'on fasse pour faire un livre? N'est-ce pas, mes

\*) On parcourt ainsi toutes les autres couleurs. Au moyen de ces questions et de l'instruction qui en résulte, on fixe l'attention de la jeunesse sur les objets environnans, et on lui donne lieu à découvrir ses erreurs et à les rectifier, on enrichit son esprit de connoissances et sa langue d'expressions; on trouve l'occasion de corriger ses fautes de langage, etc.

mes amis, il faut que celui qui veut écrire un livre, apprenne auparavant à lire et à écrire; qu'il apprenne bien des choses, qu'il s'exerce à penser et à raisonner, pour ne rien avancer de faux, comme si cela étoit vrai; pour ne point donner pour croyable, ce qui est sans fondement; il faut qu'il sache parfaitement la langue dans laquelle il veut exprimer ses pensées, afin d'écrire avec ordre et clarté, et de donner de l'harmonie à ses expressions.

Qui est-ce qui compose ou arrange les caractères? Qui les imprime sur le papier, en sorte qu'ils fassent un livre? Au moyen de quelle machine l'imprimeur imprime-t-il sur le papier les caractères arrangés par le compositeur? De quoi sont faites les presses d'imprimerie? Qui est-ce qui relie (ou qui lie ensemble) les feuilles imprimées, les rogne, et y met une couverture? Fort bien, c'est le relieur.

Mais je ne vous ai point encore demandé le principal. Pourquoi ces deux personnes sont-elles ici ensemble? De quoi parlent-elles toutes deux? Se disent-elles des choses agréables ou fâcheuses? Mon cher Lecteur, si vous n'avez pas encore atteint l'âge de douze ans, vous n'entendrez pas tout à fait ma réponse, comme vous pourrez le faire dans la suite.

Cette Dame devoit être la compagne inséparable et l'aide fidèle de cet homme, dans toutes ses affaires domestiques; en un mot elle devoit être sa femme. Les deux parties avoient recherché et obtenu

le

le consentement des parens pour cette importante affaire, et avoient formé la résolution, de se vouer l'un à l'autre, d'une manière légale et irrevocable, un amour et une estime réciproque, par préférence à tout autre, pour toute la vie; ils alloient se promettre \*) réciproquement de vivre ensemble en bonne amitié, à partager ensemble les plaisirs et les peines de la vie, les avantages et les pertes; d'avoir soin l'un et l'autre des enfans qui viendroient à naître de leur union; etc. En vertu de ce dessein, on appelloit l'homme, le *fiancé*, et la fille, la *fiancée*.

Mais avant que de se faire solennellement ces promesses réciproques, et que le magistrat ou le Ministre de la religion eut confirmé leur union au jour de la nôce, il arriva un incident qui fit comprendre au fiancé, que son choix étoit tombé sur une personne soupçonneuse et querelleuse, avec laquelle ce seroit un malheur pour lui d'être indissolublement lié. Il seroit trop long de vous conter l'affaire de point en point. Bref, ces livres et cette lettre que vous voyez sur la table, et que le fiancé vouloit envoyer à une Dame, tomberent par hazard dans les mains de la Demoiselle. Elle y trouva certaines choses qui lui inspirerent un vain ombrage et l'exciterent

\*) De semblables promesses s'appellent un *contract*, et ce contract entre mari et femme, le *mariage*. Celui des deux qui agit en violation du contract, devient infidèle et rompt le contract ou le mariage.

rent à faire à notre jeune homme une violente querelle. Cette conduite engagea le fiancé à renoncer à cette personne, et à lui déclarer qu'il ne vouloit pas la prendre pour femme.

Cet incident dégoûta d'autres hommes encore, de la rechercher en mariage, quoiqu'elle se repentit de sa faute, et qu'elle fit son possible pour se corriger de son humeur ombrageuse et querelleuse.

Heureux celui qui est rendu attentif à ses défauts dès sa jeunesse, et qui s'applique ensuite à s'en corriger \*).

## SECOND

\*) Amis de la jeunesse, ne pensez pas que la matière soit épuisée. Quoique notre estampe ne présente que peu de figures, il y a encore bien des sujets utiles et intéressans pour la jeunesse, à en tirer, outre tout ce que j'en ai dit jusqu'ici. Mais cela suffira sans doute pour faire voir clairement, les avantages de ma méthode, combien elle réunit des connoissances dans la langue, dans les choses de la vie et dans les productions de la nature et de l'art, et comment elle fait amener tout cela et le présenter à la jeunesse. Je suis persuadé que si un Instituteur sait profiter de l'occasion que lui donne cette taille-douce, et appliquer ma méthode à d'autres estampes, il acquerra une grande facilité à découvrir des nouvelles matières d'instruction; surtout si laissant là de tems à autre les portraits, il considère les originaux avec les élèves, et en prend occasion de s'entretenir avec eux, sur les sujets que fournissent les estampes. P. ex. On nomme d'abord l'appartement du portrait.

## S E C O N D   C A R R E .

Une chambre à deux croisées (fenêtres), quatre rideaux et deux chaises. Le plancher est fait de carreaux.

Le maître jette les yeux de tous côtés dans la chambre et dans la maison où il enseigne, montre et nomme tout ce qui s'y trouve, et les matériaux dont le tout est fait. De cette manière les élèves apprendront à connoître les parties d'une maison, et les matériaux qui la composent, avec les travaux de la bâtisse et les noms de toutes ces choses. Les esprits des jeunes gens seront préparés à concevoir des idées de choses et de personnes, qui leur étoient auparavant inconnues; ils comprendront, p. ex. ce que c'est qu'un charpentier, un maçon, un vitrier, un menuisier, un peintre, un barbouilleur, etc.

Ainsi en parlant des métaux et en les montrant, on peut demander d'où vient chaque métal? comment s'appellent les gens qui les tirent des mines et qui les travaillent; ce qui les artisans et les artistes font de ces métaux? etc. Cela fournit une chaîne d'idées, qui forme l'esprit de la jeunesse en se communiquant à lui. On voit d'abord comment cette méthode est propre à enseigner les principales parties constituantes du discours, pour peu qu'on réfléchisse sur les expressions, et le tour des demandes. L'usage des prépositions, des noms substantifs et adjectifs, des déclinaisons, (qui tourmentent si fort les jeunes gens qui apprennent les langues,) des verbes et des adverbes, y est rendu si facile, que les règles de la Grammaire deviennent superflues, ou très-faciles à saisir.

Mon

reaux. Il y a dans cette chambre deux hommes et deux femmes, tous quatre debout. Ils s'entretiennent ensemble.

Cette Dame bien mise, dont nous voyons le visage, est *vaine*. Elle ne pense qu'à sa parure, et nullement à former son cœur, ni à enrichir son esprit de connoissances utiles, ni à s'acquitter envers son mari des devoirs qui la lui peuvent rendre chère. De plus, elle est *envieuse*, et ressent du déplaisir quand sa voisine qui est plus riche, et dont le mari a plus de revenus que le sien, est plus richement mise qu'elle.

La vanité et l'envie sont des vices qui entraînent de facheuses suites. C'est ce que nous montre l'exemple de cette femme.

Le caractère envieux et vain de cette personne, lui cause à elle-même et à son mari bien du chagrin,  
fait

Mon livre deviendrait trop volumineux, si je voulois parcourir toutes les estampes avec le même détail que j'ai fait cette première. Je tâcherai d'abrèger, me bornant à ce qui sera nécessaire, pour faire connoître les figures et le but du tableau. Ceux qui ne se contenteront pas de cela, n'auront qu'à lire le *Manuel élémentaire* latin, françois et allemand, qui se trouve aussi chez Crusius à Leipzig. Cet ouvrage contient une ample collection de diverses matières propres à l'instruction de la jeune fille, qu'on ne trouve pas dans cette description.

fait que la dépense excède les revenus, rend la situation de la maison toujours plus mauvaise, et la jette dans l'embarras et dans la misère.

### TROISIEME CARRE.

Quelle ressemblance y a-t-il entre ce qu'on voit dans le premier Carré, et ce qui est représenté dans celui-ci? Il y a ici de même que là un Monsieur et une Dame, un canapé, une table, une fenetre, un rideau, un plancher de carreaux, et un papier sur la table. Mais quelle différence y a-t-il entre ces deux tableaux? Dans le premier, le Monsieur est bien habillé, bien frisé, et assis sur une chaise; celui-ci est assis sur le canapé à côté de la Dame, en robe de chambre et en bonnet de nuit. La table de l'autre estampe est ronde; celle-ci quarrée, etc. Sur cette table-là il y a des livres, sur celle-ci une feuille de papier, un cornet avec de l'encre et une plume à écrire. Cet autre canapé est à fleurs, et celui-ci est rayé: cette tapisserie-là n'a que des figures qui ne signifient rien, celle-ci représente des hommes, des arbres, etc.

Cet homme-ci fait des caresses à sa femme et la sollicite à signer une obligation pour le bien commun des deux époux; sans quoi le créancier à qui ils doivent la somme, menace de les déferer au Magistrat et de les contraindre à payer. Mais cette  
femme

femme n'a pas oublié les refus qu'elle a essayés plus d'une fois de son mari; (par de justes raisons, dont elle se met peu en peine) refuse à cette heure de signer, par vengeance et pour lui rendre la pareille.

QUATRIÈME CARRE.

Ah! le fâcheux accident! Voyez-vous cette pauvre petite fille étendue sur le plancher et nageant dans son sang. C'est par un malheur inopiné qu'elle a perdu la vie. De quelle manière? La pauvre petite Marianne étoit venue avec ses parens, qui sont à cette heure hors d'eux-mêmes de frayeur et de tristesse, dans la maison de ce villageois. Marianne jouoit avec les enfans du village. La paysanne alla ouvrir ce grand coffre, que vous voyez, pour en tirer quelques joujoux. Sur ces entrefaites quelqu'un l'appelle; elle sort. Marianne va au coffre, regarde dedans, par l'effet d'une curiosité, qui est souvent nuisible aux enfans, dans des circonstances qu'ils ne connoissent pas. La petite se baisse, s'appuie sur le bord du coffre, le couvercle lui tombe si rudement sur la tête, qu'elle reste morte sur la place. La mere est si émue de cet accident, qu'elle semble en perdre l'esprit. Elle saisit un couteau, et on diroit, qu'elle est prête à donner un nouveau sujet d'allarme. Son mari accourt et s'efforce de l'appaiser. Le paysan et ses enfans paroissent immobiles de douleur. Ils poussent des plaintes et versent des larmes. La

B 2

paysanne

payfanne est dehors qui court çà et là, se tord les mains, déplore son imprudence, qui a causé la mort de la pauvre Marianne, et craint de se montrer devant la mère. Cette dernière s'apaise un peu par les soins des assistans, et perd tout ressentiment contre la payfanne.

## CINQUANTE-CINQUIEME PLANCHE.

---

TAB. LI.

### PREMIER CARRÉ.

Voilà un cabaret; on le reconnoit à l'enseigne. Cette enseigne représente un buveur ou le démon de l'ivresse, assis sur un tonneau. La porte de la maison est ouverte. Je vois quatre vitres, chacune de six carreaux; il y a encore une fenêtre au dessus de la porte. Autour d'une longue table sont de jeunes gens, dont trois sont assis et cinq se tiennent debout. Ces jeunes gens se rassemblent souvent en cet endroit. Les plaisirs qu'ils recherchent, la boisson et le jeu, les rendent souvent mécontents d'eux-mêmes et des autres, en sorte qu'ils sont fréquemment sur le point de se battre et de se passer l'épée au travers du corps les uns aux autres. Voyez-vous celui-là qui lève la canne? un autre le retient. Celui-ci veut  
tirer

tirer l'épée, et son camarade l'en empêche. L'un de ceux qui sont assis, boit; un autres'entretient avec une personne de mauvaises moeurs; le troisieme est nonchalamment accoudé. Ce genre de vie les conduit à la misère. Cette malheureuse créature, qui n'a pas honte de se trouver avec ces libertins, sera également bientôt malheureuse, pauvre, malade, indigente, et se couvrira d'infamie. Sur la table il y a des pipes entières, et sous la table des débris de pipes, et des cartes. Il y a aussi une chaise renversée par terre.

Du haut de cette montagne là-bas, on voit descendre un imprudent jeune homme avec un cabriolet; il verse au pied de la montagne, tombe dans l'eau, dont on le retire à demi-mort.

Evitez soigneusement l'intempérance et l'imprudence, si votre santé et votre vie vous sont chères. Ces vices font périr plus de monde que la guerre et la peste.

### S E C O N D C A R R E .

L'ignorant, l'homme sans esprit et sans expérience est aisément séduit. Cette jeune personne que voici reçoit une lettre, par laquelle un homme l'invite à venir faire un tour en voiture à un jardin, et lui conseille de faire accroire à sa tante, femme à difficultés et à précautions, qu'elle veut aller voir une certaine amie. Sa femme-de-chambre a déjà été

gagnée par des présens, que le Monsieur lui a faits, et elle est disposée à conseiller et à faciliter à sa maîtresse cette partie de plaisir. Heureusement la vigilante tante n'étoit pas loin, elle entendit les discours de la séductrice, en prêtant l'oreille derrière la porte. La soubrette apporte un écritoire, pour avoir une favorable réponse par écrit. La tante paroit, avertit sa nièce, confiée à sa garde, du danger auquel elle est exposée, de se perdre d'honneur, et de s'ôter toute espérance d'un mariage honnête et d'un état avantageux. Elle chasse la soubrette suborneuse, et lui refuse un témoignage de bonne conduite.

Tâchez de devenir sages et prudens, et de prévenir les suites, avant d'entreprendre quelque action. Cela est bien difficile et souvent impossible à la jeune, faute d'expérience; ne négligez donc jamais de demander conseil à des personnes âgées, sages, et qui connoissent le monde.

Sur cette toilette il y a un miroir, une boîte avec de la poudre, de la pommade, des épingles, des fourches, (ou aiguilles de tête,) et peut-être aussi du fard.

### TROISIÈME CARRE.

Chacun recueillira ce qu'il aura semé: telle l'application, telle la science; tel l'exercice, telle l'adresse; tel l'ouvrage, tel le salaire, telle l'oeuvre et telle la récompense. Ce seroit une chose affreuse pour l'honnête-homme que de vivre dans un pays, où

où le fripon reconnu, le voleur, le brigand, l'assassin demeureroient impunis. Les prisons, les chaînes, les gibets, les roues, le glaive, et autres épouvantails du crime, sont donc nécessaires, pour purger la société des méchants et des scélérats, qui l'infestent.

Vous voyez ici l'entrée d'une prison. Deux hommes, archers, huissiers, ou comme on voudra les nommer, amènent une femme qui s'est rendue coupable d'un crime, peut-être d'un assassinat, et vont l'enfermer dans ce cachot. Le Géolier ouvre les portes. La criminelle se tord les mains, crie, se lamente, maudit sa légèreté qui l'a conduite insensiblement de légères fautes à un crime punissable. Ces deux vieilles gens qui la suivent, sont peut-être ses parens, qui voient déjà dans l'avenir le honteux supplice de leur misérable fille, et leur coeur en est déchiré. „Ah! se disent-ils en soupirant, si nous „avons détourné avec plus de soin notre fille de la „carrière du vice! Si nous l'avions garantie de ce „malheur par une bonne éducation! — — Ah, s'é- „crie la criminelle; ah, que n'ai-je écouté les avis „des personnes sages et vertueuses! ah, pourquoi me „suis-je bouché les oreilles aux cris de ma raison qui „m'avertissoit! —“

Une grille de fer ferme les fenêtres du cachot; au côté gauche de la porte pend un carcan, qu'on attache au cou de celui qui est convaincu de fripon-

nerie ou de vol; dans la vue d'exposer le malfaiteur aux yeux et au mépris de tous les habitans du lieu.

Là-bas à la porte il y a un soldat en sentinelle, pour défendre l'entrée et la sortie à ceux à qui elle est interdite.

#### QUATRIEME CARRE.

Soyez laborieux, appliquez-vous à acquérir des connoissances et de la capacité, et réfléchissez souvent sur vous-même, sur votre conduite, sur le sort de la vie humaine. Occupez vous d'une manière utile, rendez service, ne faites point de dépenses au-delà de vos revenus; et vous aurez abondamment de quoi vivre, vous ferez à votre aise et content, comme cet homme, que vous voyez en robe de chambre assis sur son fauteil, dans un bel appartement, orné de tableaux, auprès d'une table, sur laquelle il y a un pot pourri de porcelaine.

Si vous êtes non-chalant et paresseux, vous resterez ignorant et inepte à tout; si vous êtes déréglé dans vos moeurs, la misère, le mépris et l'abandon vous poursuivront, comme ils ont fait ce misérable que vous voyez entrer en habits déchirés. C'est le frère de cet homme riche; mais malgré ses richesses, celui-ci ne pourra jamais mettre ce frère non-chalant, prodigue, joueur, et qui n'est propre à rien, dans la situation qu'il desireroit de le mettre.

PLANCHE

## PLANCHE CINQUANTE-SIXIEME.

---

### TABLE LII.

#### P R E M I E R C A R R E .

**P**endant que la Mère de famille s'occupe de son ménage et de l'éducation de ses enfans, le Maître de la maison, le Mari, le Père de la famille vaque à ses affaires, et procure ainsi la subsistence à sa famille. Il craint moins la fatigue et le danger que ne fait sa compagne, plus douce, plus tendre, plus timide que lui, et à qui il est permis de l'être.

Vous voyez là un marchand laborieux dans sa boutique, remplie de toutes sortes de draps, de foieries, de toiles, etc. Il a déployé une pièce de drap pour vendre à cet homme, qui vient d'entrer dans sa boutique. L'acheteur demande: *Combien d'aunes cette pièce a-t-elle? que vendez-vous l'aune?* Le marchand repand: *Vingt aunes; l'aune coute deux ducats.*

Cette montre est mise là pour exposer en vûe toutes sortes de marchandises, et entourée d'une grille ou d'un réseau de fil de fer, afin qu'on n'en puisse rien enlever. Le marchand écrit dans ses livres les marchandises qu'il reçoit, et celles qu'il a débitées, avec le prix et le noms des vendeurs et des acheteurs. Ce cabinet à coté de la boutique est

très-commode, on l'appelle l'arrière-boutique. A travers de la vitre qui y est pratiquée, on peut voir s'il y a quelqu'un, si c'est un homme, une femme, un garçon, ou une fille, un jeune homme ou un vieillard, s'il est bien mis ou s'il porte des haillons, etc. A quoi servent ces rideaux là-bas? A quoi bon ce coffre garni de fer, qu'on appelle coffre-fort? Pourquoi est-il fermé à la clef? Qui fait les serrures? De quoi les fait-on? De quelle manière? Avec quels instrumens? Ce n'est pas la première fois que je fais ces questions; et j'y ai déjà répondu.

### S E C O N D   C A R R E .

Il y a des gens si téméraires, si audacieux, si méchans, qu'ils attaquent les passans, les menacent de les tuer, au cas que ceux-ci ne leur donnent leur argent, leur montre et leurs meilleurs effets. Voilà ce que firent deux voleurs de grand-chemin que vous voyez. Mais les voyageurs qui sont dans cette voiture, ne sont pas tous des poltrons, prêts à donner tout leur bien. Celui-là prend courageusement ses pistolets, couche en joue l'un des brigands, tire et l'étend sur la place; l'autre voyant son camarade mort, prend la fuite. Voilà comment le courage nous garantit de la violence, du brigandage et de la scéleratesse.

Un

Un homme prudent et courageux mérite et obtient l'estime générale; c'est en vain qu'un homme foible, timide et mou s'efforce de l'obtenir.

## T R O I S I E M E C A R R E .

Vous voyez une Mère aimable au milieu de ses enfans, qu'elle occupe alternativement à coudre, à tricoter et à lire. Cette jeune fille, ici près, tricote un bas, la suivante, qui paroît être l'ainée, s'occupe à coudre. Celle qui est assise de l'autre coté, auprès de la mère, vient de lire, et ce petit garçon, qui a un plumet sur la tête, écoutoit pendant la lecture, et apprenoit à être tranquille. La mère parle à cette heure avec ce Monsieur, qui vient l'inviter à aller avec lui à la comédie. Mais elle s'en défend avec decence; elle l'assure, qu'elle trouve beaucoup de plaisir à être au milieu de ses enfans, et qu'elle est inquiète, quand elle ne les a pas autour d'elle. Elle ajoute qu'elle ne sauroit souffrir l'apparence de rechercher des distractions et des plaisirs, en l'absence de son cher mari. Cette honnête femme s'occupe donc des soins de son ménage, de l'instruction et de l'éducation de ses enfans, de la couture, et d'autres ouvrages de femme. En récompense elle a la satisfaction de voir ses chers enfans dociles, complaisans, actifs, gais, innocens, aimables et heureux. Elle ne sauroit comprendre comment il y a des mères, qui dans de pareilles circonstances se pleignent de l'ennui.

Il y a deux tables dans cet appartement; sur celle-ci sous cette horloge et ces quatre portraits, il y a deux pots-pourris, remplis de toutes sortes de bonnes odeurs, de lavande, de feuilles de roses, de mélisse, de romarin; mais certainement point d'assafoetida, qui put, à peu près comme de la charogne.

#### QUATRIEME CARRE.

„Mon cher mari, ne vous fâchez pas de cela!  
 „c'est un accident qui arrive à bien d'autres, et à  
 „moi aussi quelquefois. Quand il sera revenu à lui-  
 „même, il regrettera bien fort d'en avoir usé de la  
 „sorte envers vous. Soyez bien aise, de n'avoir pas  
 „souvent affaire avec lui.“ C'est ainsi que cette sage  
 mère de famille parloit à son mari qui venoit dans  
 la cuisine, lui demander une clef, qu'elle avoit, et  
 qui pestoit contre les mauvaises manières d'un  
 homme connu dans la maison.

Ces deux époux vivoient dans cet état heureux,  
 où la femme ne se croit pas trop bonne pour aller  
 elle-même à la cuisine, et prendre garde que les den-  
 rées soient bonnes, et qu'on ne les paie pas trop  
 cher; que les provisions soient bien conservées, et  
 que le manger soit bien et proprement fait, et pré-  
 paré à tems. Ces soins qu'elle prend de la cuisine  
 et de toute la maison, y maintiennent l'ordre et la  
 propreté; y font régner une sage économie; en  
 augmen-

augmentent l'agrément, et facilitent des épargnes considérables, qu'on peut employer à toutes sortes de bons desseins; tandis qu'il se fait de grands dégats dans d'autres maisons, faute de soins de la part des mères de famille.

PLANCHE CINQUANTE-SEPTIEME.

TAB. LIII.

PREMIER CARRE.

Eh, qu'est-ce là? Tenez, voilà un grand, grand homme, un Géant, qui est plus grand de deux pieds que la taille ordinaire des hommes. Il a huit pieds de haut. Il tient sur les bras un petit homme de trois ou quatre pieds, qu'on appelle un Nain. Des hommes d'une taille si extraordinairement grande ou petite, sont presque toujours réduits à la fâcheuse nécessité, de se montrer pour de l'argent, comme des animaux rares, et de courir le pays pour vivre. Pour cet effet ils se tiennent enfermés comme des prisonniers, sans respirer le frais, sans jouir de la liberté ni de la vie, comme font les autres hommes. Je me réjouis et je rends graces à Dieu de n'être ni un Géant ni un Nain.

Le Géant Goliath, à qui le berger David lança une pierre si rudement, avec sa fronde, à la tête,  
qu'il

qu'il tomba mort sur la place, vécut il y a environ trois mille ans. De nos jours nous avons vu le Géant Gilli, qu'un Juif, à qui il s'étoit vendu pour avoir du pain, promenoit de ville en ville, le montrant pour de l'argent.

Les Spectateurs qui sont entrés pour voir ce Géant-ci, le précepteur avec ses élèves, ce Monsieur et cette Dame avec l'éventail sont saisis d'étonnement, à la vue de cette grande masse vivante.

### SECOND CARRE.

Voici un paysage de la Groenlande; c'est un pays fort froid, et situé bien avant au nord. Ce Groenlandois a pris un chien-marin, dont la chair huileuse lui paroît excellente, à lui et à sa femme; quoiqu'ils la mangent crue et sans poivre ni sel. La femme porte son enfant sur le dos. De la peau du chien marin, les habitans se font des habits et des fouliers; l'huile de ce poisson les éclaire et les chauffe dans leurs pauvres cabanes, dont vous en voyez une sur ce tableau. Là-bas un Groenlandois vogue au travers des vagues de la mer, dans un bateau ou canot, pointu par les deux bouts. Peut-être va-t-il là vers ces grands rochers. En voici un qui vient d'aborder avec son bateau et un chien-marin qu'il a pris. Il fait si bien manier son canot, qu'il ne court aucun danger ni sur l'eau, ni même sous l'eau, en cas que son canot se renverse.

TROISIEME

TROISIEME CARRE,

Des Mores ou Nègres, c. à d. des gens dont la peau est noire, se divertissent ici ensemble. Les uns, comme par exemple, celui-ci, avec son tambour fait d'un pot et son archet, font de la musique; d'autres dansent, et le reste les regarde faire. Peut-être que ces feuilles de palmier pendantes, servent à les garantir de la grande chaleur du soleil. (du grand soleil.) Des boyaux d'animaux entortillés autour de leurs jambes, leur servent de parure, qu'ils portent jusqu'à ce qu'elles soient pourries \*). Là-bas vous voyez quelques hommes liés et étendus par terre, que ces barbares se disposent à tuer, pour les manger. On dit que quelques peuples sauvages exercent, ou ont du moins exercé autrefois, cette barbarie, envers les prisonniers, qui leur tomboient entre les mains, à la guerre ou à la chasse.

QUATRIEME CARRE.

C'est l'usage de la Chine que les parens des jeunes gens décident des mariages de leurs enfans, sans que

\*) On dit la même chose des Hottentots. Peut-être que l'auteur a confondu ces peuples. Le fait est assez douteux; puisque Sparrmann n'en dit rien dans son voyage au Cap de bonne espérance. Je ne sache pas non plus que les peuples d'Afrique, Nègres et Hottentots soient autrophages. (Note du Trad.)

que ceux-ci se voient ni se parlent. Voici un brancard (ou une chaise à porteur, ou un palanquin) à la chinoise, bien orné; dans lequel on apporte une mariée à son jeune marié que voilà; et qui l'attend pour la recevoir.

C'est ainsi que les coutumes et les usages, les habillemens, la manière de se loger, de manger, de se divertir, de se témoigner des civilités reciproques, diffèrent entièrement d'un peuple à l'autre.

### PLANCHE CINQUANTE-HUITIEME.

#### TAB. LIV.

L'art de penser juste, de juger sainement, de raisonner bien, ne naît point avec nous, et il faut que nous l'apprenions. La plupart des hommes peuvent acquérir de l'esprit; mais il ne vient à personne, comme un héritage. Celui-là acquiert de l'esprit, qui a appris dès sa jeunesse à observer les choses, qui se présentent à lui; à distinguer le vrai du faux; le possible de l'impossible; à remarquer l'ordre selon lequel les événemens se succèdent, et naissent les uns des autres, et l'enchaînement des causes et des effets; ou, ce qui revient au même, le cours de la nature; et qui avec cela, s'est acquis certains principes, propres à lui servir de règle dans ses jugemens. Voyons  
à pré-

à présent les fautes, où les enfans ont coutume de tomber dans leurs raisonnemens, de même que les personnes âgées, qui manquent de connoissances et d'expérience.

P R E M I E R C A R R E.

Le premier tableau nous représente un père arrivant dans une cariole avec son fils, à la porte d'une ville. Ils apperçoivent quelques boiteux et quelques impotens, qui se tiennent là pour demander l'aumône. Le fils n'ayant encore jamais été dans cette ville, et n'en ayant pas vu les habitans, tomba sur l'idée, qu'ils sont tous impotens; parce qu'il n'a que des impotens sous les yeux. Le père l'avertit qu'il se trompe, et lui donne cette leçon: *Qu'il ne faut jamais juger du Tout, sur quelques cas particuliers.* Et le fils voit ensuite par lui-même, que son père a raison.

S E C O N D C A R R E.

Sur le second tableau, nous voyons un jeune garçon, qui pour avoir appris par des essais réitérés que les oeufs de poule vont ordinairement à fond, quand on les met dans l'eau, en conclut que tous les oeufs vont toujours à fond. Son Maître lui fait toucher au doigt le contraire. Il prend trois oeufs frais qui tombent à fond dans l'eau douce, et trois verres

C

remplis

remplis d'eau. Dans le premier il fait dissoudre une certaine quantité de sel, enforte que l'oeuf ne descend que jusqu'à la moitié de la profondeur de l'eau, et s'y soutient, sans monter ni descendre. Dans le second vase, il jette une plus grande quantité de sel, en sorte que l'eau, devenue plus pesante, soutient l'oeuf à sa surface. L'enfant reconnoit son erreur. Son raisonnement eut été juste, s'il n'avoit pas conclu à l'eau et aux oeufs en général, mais seulement à l'eau telle qu'il la connoissoit, et aux oeufs frais. (car les oeufs en vieillissant se vident en partie, et surnagent parce qu'ils deviennent plus légers.) *Il ne faut donc pas conclure d'une espèce particulière à toutes les espèces comprises sous le même genre.* Si tel ou tel homme, d'une certaine Nation, est reconnu pour un fripon, ou bien pour un honnête homme, on auroit tort d'en conclure, que *tous* les hommes de cette Nation, sont également des fripons ou des honnêtes-gens.

## T R O I S I E M E C A R R E.

En haut, sur le troisieme tableau, nous voyons une mère qui se promène avec sa fille. Il survient un orage. La fille craint d'être frappée et tuée par la foudre. La mère lui fait comprendre que la chose est possible à la vérité, mais point du tout vraisemblable, et par conséquent peu à craindre. Elle lui dit entr'autres, *qu'un événement particulier est d'autant moins*

moins

*moins vraisemblable, qu'il y a plus d'événemens semblables de possibles; et elle applique cette règle à la foudre. Tous les coups, lui dit-elle, ne descendent pas du haut en bas; mais un grand nombre de coups donne vers le haut, et autant à côté; ce qui rend déjà la direction vers le bas peu vraisemblable: et il l'est encore moins, que le coup tombe précisément où vous êtes, puisqu'il y a hors de là une infinité d'endroits où il peut aller.*

En Août de l'année 1782, il y eut à Dessau un violent orage. (Cette ville est située en Allemagne, dans le cercle de la haute Saxe.) Un coup de foudre tomba sur une cheminée, parce que celle-ci étoit le corps solide le plus élevé des environs; en descendant en partie le long d'un croc de fer, sur le foyer dans la cuiline; brisa un pot de terre, et fondit quelques trous dans une assiette d'étain. L'autre partie du coup passa au même instant dans une chambre du premier étage; de là, par le plancher, dans un appartement au rés-de-chauffée, y fit un trou rond dans un pommeau de canne de métal, au coin de la chambre, brûla le bas de la canne, perça quelques trous dans la muraille et dans le plancher; endommagea une armoire peinte en huile, dans les endroits où elle avoit été auparavant dorée, et depuis recouverte de couleur. Au milieu de la chambre se trouvoit une personne, qui ne fut point du tout endommagée, hormis qu'elle sentit une sorte de brûlure aux oreilles.

Si vous concluez de ce trait, que je viens de vous raconter des effets de la foudre, qu'il ne faut pas, durant un orage, se mettre à l'endroit le plus élevé, ni en communication avec des corps hauts et solides, encore moins avec des métaux; mais qu'il vaut mieux se placer tout au milieu de la chambre; votre conclusion sera juste, parce qu'elle se trouvera confirmée par plusieurs expériences.

Dans l'Electorat d'Hannovre un payfan se trouva un jour aux champs pendant un orage. La foudre tomba près de lui; s'attacha aux gros fils, avec quoi son habit étoit cousu, les suivit et les rompit. Il fut tout effrayé de se voir tout d'un coup nud jusqu'à la chemise, sans savoir comment la chose étoit arrivée. Les coutures étant défaites, les pièces de son habit lui étoient tombées du corps.

Pas loin de Breslau en Silésie, entre la Bohême et la Pologne, la foudre tua quelques brebis dans les champs. A l'extérieur, on ne voyoit pas la moindre blessure; mais leurs os étoient froissés et moulus; on auroit dit, qu'ils avoient été cuits dans le pot de fer à vis de Papin.

Il n'y a point de pays, où l'on n'entende parler de gens tués par la foudre; mais il ne faut pas nous angoïsser pour cela. Il en meurt bien plus pour avoir été à cheval, être monté un escalier, s'être échauffé à la danse, ou avoir trop pris d'eau-de-vie; que pour  
avoir

avoir été frappés de la foudre. Quand l'orage est proche, (ce qu'on reconnoit, à ce que le tonnerre suit de près l'éclair, comme quand on ne peut pas compter six entre deux) il faut prendre les précautions suivante: *Ne vous tenez point dans un courant d'air, p. ex. à la porte, à la fenêtre, etc. parce que la foudre suit le courant de l'air. Ne vous mettez point à l'abri sous un chêne, pour vous garantir de la pluie pendant l'orage.*

L'exemple de ceux qui ont péri par la foudre nous a enseigné ces précautions. Si vous voulez savoir comment on peut détourner la foudre des bâtimens, et l'empêcher de faire du mal, au moyen des conducteurs ou para-tonnerres, vous n'avez qu'à vous en faire montrer, ou en lire la description dans un livre.

Sur le tableau du milieu vous voyez à gauche une Lotterie, où un homme met des prix de dix à vingt écus sur certaines chances à amener avec des dés, par exemple avec six dés, six fois six, six fois cinq; ou six fois quatre, etc. Mais une pareille chance n'a pas lieu une fois entre plusieurs mille coups: et celui qui donneroit pour chaque coup de dés un quart d'écu, perdrait quelques centaines d'écus, avant d'en gagner dix ou vingt. La maniere de conclure qu'il convient d'employer ici est indiquée sur le tableau précédent, (en parlant de la probabilité, que la foudre tombe sur tel ou tel.) Les Lottéries par numéros

C 5 méritent

méritent d'être mises au rang de ces jeux de flouterie, que le Souverain doit interdire, s'il veut être le père de son peuple; et que nul homme sensé n'enrichira par de grosses mises.

Le cinquieme tableau nous offre le spectacle d'un incendie, qu'on s'efforce d'éteindre; on apporte des seaux de cuir et on amène des pompes à feu, des crocs et des échelles. Les voisins tremblent de peur, que leurs maisons ne viennent aussi à brûler. Cet homme qui court ça et là en se tordant les mains, derrière ce tonneau à eau, est le propriétaire de la maison qui brûle. Ce malheur lui fait comprendre, mais trop tard, la sagesse de cette leçon: *qu'il ne faut jamais exposer sa fortune au hazard d'une vraisemblance, lorsqu'il est possible d'avoir des suretés.* S'il avoit donné par an quelque légère contribution à la caisse pour les incendies, cette caisse répareroit maintenant sa perte\*). Mais il tenoit pour vraisemblable que sa maison ne brûleroit pas, il vouloit profiter de cette petite épargne, et s'exposoit ainsi au danger de perdre

\*) Je ne sai si dans les autres pays, il est libre aux propriétaires de maisons, de se mettre ou non de la Société pour les incendies. Dans les Etats du Roi de Prusse, cela ne dépend pas de la volonté des particuliers; mais chacun est obligé de faire inscrire sa maison; et tout ce qui lui est permis, c'est d'en fixer lui-même la taxe, aussi haut ou aussi bas qu'il veut, et de déterminer ainsi sa contribution. (Note du Traducteur.)

perdre tout son bien, et voilà que ce malheur lui est arrivé.

Sur le sixième tableau en bas au coin de la planche est une servante qui bat du beurre. Il y a déjà longtems qu'elle travaille en vain, pour tirer du beurre de la crème. Que n'y a-t-il là quelqu'un pour lui dire, que cela vient de ce qu'il est tombé par accident quelques gouttes de syrop dans sa baratte, et qu'on ne l'a pas bien nettoyée après cela. Ni elle, ni personne dans la maison le fait. Tous croient au contraire, que la vieille voisine leur escamotte le beurre, par des tours de forcellerie. — Voilà cette bonne vieille devant la porte. On lui donne les noms de forcière, de magicienne; et on pense qu'un démon, un malin esprit, lui prête la main. La règle du bon sens qui dit: *Qu'il ne faut jamais attribuer ce qui arrive, à des causes contraires aux loix de la Nature, tant qu'on peut en trouver de conformes à ces loix;* est trop au dessus de la portée de cette sorte de gens. Il est donc bien difficile d'extirper entièrement la superstition.

Au coin d'en bas à droite, est représenté une machine électrique. Il faut que vous profitiez de la première occasion, pour voir comme on tourne et frotte ce globe ou ce cylindre de verre, afin d'en tirer le feu ou l'étincelle électrique, qui passe de la machine au moyen d'un conducteur, ou d'une chaîne, fait de fil de fer, dans le corps d'un homme, qui

se tient sur un gâteau de résine; tant qu'enfin ce feu fort par le doigt étendu de la main droite, et va allumer l'esprit de vin, que lui présente cet autre homme. Il y a quelque chose d'admirable, en ce qu'un homme puisse en quelque maniere, être une sorte de pierre à feu vivante; qu'il puisse conduire le feu du ciel, où bon lui semble; qu'il puisse traverser les airs et voler par dessus les villes et les rivières. Mais quand on ignore les causes, il ne faut pas en nier absolument les effets, sous couleur de les trouver surprenans.

## CINQUANTE - NEUVIEME PLANCHE.

TAB. LV.

### PREMIER CARRE.

**L**e laboureur estimable nous fournit le pain par ses travaux pénibles; il laboure, herse, ensemence les champs. L'artisan et l'artiste pourvoient à nos aises et à nos plaisirs.

Vous voyez ici l'atelier d'un fourreur, qui apprête les peaux velues de plusieurs bêtes, comme de brebis, de renards, de chiens, de lièvres, de martes, de lapins, d'ermes, de martes zibelines, de loups, d'ours, etc. et en fait des pelisses, des manchons,

chons, des gands, des bonnets fourrés, des bottes pelissées, et autres ouvrages, comme vous le voyez ici. Voilà un homme fort frilleux qui entre; il est cependant bien muni contre le froid; que vient-il donc encore chercher ici? Je pense que son dessein est d'acheter une paire de gands fourrés. Ce garçon là-bas bat une pelisse, de peur que les tignes ne nichent dedans et n'en fassent tomber le poil. A la fenêtré pendent une queue de renard, un manchon et une paire de gands pelissés.

\*) „Mes amis, le peintre qui a fait ce tableau, „ou celui qui l'a inventé, n'a-t-il pas fait une faute? „Pensez-y un peu. Seroit-il bien dans l'ordre de met- „tre sur un même tableau une asperge et une tête „de chou? Pourquoi non? parce que ces choses ne „sont pas ensemble. Les asperges croissent au prin- „tems et les choux en automne. Il y a loin de l'un à „l'autre. Vous voyez ici un homme couvert de pe- „lisse de la tête aux pieds, et encore grelote-t-il. Ce „tableau représente donc l'hyver. Or en hyver il n'y „a point de tignes; elles ne se montrent que l'été; „ce garçon n'a donc pas besoin de battre cette four- „rure, pour l'amour des tignes; aussi n'est-ce pas „pour cela qu'il le fait, et je ne l'ai dit que pour „voir si vous découvriez cette faute. C'est pour la „nettoyer de la poussière qu'il la bat.“

C 5

SECOND

\*) Ceci est une addition du Traducteur.

## S E C O N D C A R R E .

Le tanneur fait du cuir, de peaux de bêtes, en les mettant amortir dans de forte lessive, faite de chaux et d'écorce de chêne, dans de grands trous ou de grands cuviers qu'on appelle *pleins*, comme vous en voyez là bas. Voyez-vous cette peau étendue sur le chevalet, et comment l'ouvrier la racle du côté de la chair? Il prépare des matériaux au cordonnier, au sellier, au corroyeur et au gantier. A gauche il y a par terre une peau de boeuf, qu'on peut reconnoître aux cornes. Les outils du tanneur, son couteau à racler, ou couteau rond, etc. sont pendus pour la plupart là-bas.

## T R O I S I E M E C A R R E .

Voici un potier assis à son tour, il fait un pot d'un morceau d'argile. Il a fait dans une minute; puis il lôte de dessus la girelle, et en recommence un autre. Quand il a fait une grande quantité de pots, de plats, d'assiettes, et d'autres ouvrages de poterie, comme vous en voyez-là, il les met dans son fourneau, et les durcit au feu; il les enduit aussi d'une matière vitreuse, ou d'un vernis; puis il les remet au fourneau, d'où il les retire, après que le vernis est fondu. Voilà là-bas son aide, qui met les ouvrages achevés à un endroit, où ils séchent. Dans la cour on voit la fumée du fourneau, dans lequel celui-

celui-ci met le bois, que cet autre lui amène sur une brouette.

QUATRIEME CARRE.

Voilà là-bas une verrerie; vous y voyez un fourneau dans lequel il y a une masse de verre fondu et formé de certaines espèces de petits cailloux, ou de gravier; de cendres et de sels. Cet homme-là a pris de cette masse avec un tube de fer nommé la *felle*, une certaine quantité de verre, qu'il souffle pour en faire une bouteille à vin, à bière, à eau, à huile, etc. Il la replonge plusieurs fois dans le fourneau, avant qu'elle soit achevée, non pour la faire fondre, mais pour la faire rougir, et rendre le verre souple; en sorte qu'il prenne la forme, qu'on veut lui donner, et qu'on puisse le couper avec les instrumens, que voilà sur cette table. On fait dans les verreries de grandes plaques de glace, pour des miroirs et des vitres; des verres pour aider la vue (des lunettes, des lentilles pour des microscopes, des télescopes, des lunettes à longue vue, des loupes); des verres à vin et à bière, des tubes ou tuyaux et des vases de diverses sortes.

La porcelaine est une matière vitreuse, dont on fait des assiettes, des services à thé et à café, des tasses, des pots-au-lait, des sucriers, etc.

## PLANCHE SOIXANTIEME.

## TAB. LVI.

## PREMIER CARRE.

ICI est représentée une machine, ou moulin, au moyen de laquelle on peut étendre en longueur, et applatir une pièce de métal, comme d'or, d'argent, de cuivre, de laiton, d'étain ou de plomb, entre ces deux cylindres d'acier. On se sert de la tole à différens usages. Le métal se laisse aussi étendre au marteau; l'enclume et le marteau, que vous voyez ici à gauche, sont là à ce dessein. Tous ceux qui ne connoissent pas ces opérations, s'étonnent que les batteurs d'or sachent si fort étendre le métal, qu'un seul ducat de Hollande suffise à faire une plaque, capable de couvrir un cheval de grandeur naturelle.

## SECON D CARRE.

On fait ici des préparatifs pour fondre une cloche. On a déjà ôté le modèle qui étoit entre le noyau et le sur-tout ou la chemise, pour remplir le vuide formé par là, avec le métal fondu, qui coulera du fourneau dans le moule. Voilà le fondeur à droite, qui montre à ce jeune Monsieur comment le moule est fait, et lui explique, ce que c'est que le noyau, le sur-tout et le modèle.

## TROISIEME

## TROISIEME CARRE.

Voici un tour, au moyen duquel on peut tirer une petite pièce dor, d'argent, de laiton, ou de fer, en un fil très-long et très delié. La pièce de métal que le tireur veut étendre en fil, passe par les trous d'une forte plaque d'acier, nommée la filière; étant fortement tirée par la manivelle d'une petite roue de fer, dont les dents s'engrènent dans les entailles de la barre de fer, attachée au métal. A gauche est une machine, qui sert à applatir ou écacher le fil.

## QUATRIEME CARRE.

Voici dans la Monnoye deux machines à monnoyer. L'une a un balancier qui va çà et là. Chaque mouvement de ce balancier presse une estampe de fer, (*le coin d'écuffon*) sur une petite plaque (ou bouton) de métal, (*le flan*), posée sur une seconde estampe, (*le coin ou la matrice d'effigie*), et à l'aide de cette préssion la plaque de métal, ou le flan, reçoit des deux côtés l'empreinte des timbres, comme la cire à cacheter amollie, reçoit le chiffre du cachet ou du seau qu'on y applique. Il y a des monnoyes d'or, d'argent et de cuivre. On en a aussi de fer dans quelques provinces de la Suède. Adroite est un autre instrument à monnoyer. Ici on frappe avec un marteau sur le coin d'enhaut, sous lequel un garçon met les pièces de monnoye sur l'estampe d'en bas. C'est ainsi

ainfi que fe fait une pièce après l'autre avec beaucoup de viteffe. Le Souverain fe référve le droit de battre monnoye. Si quelque autre ôfe s'attribuer ce droit, fans une permiffion exprefle, il en eft févérement puni comme faux-monnoyer.

PLANCHE SOIXANTE-UNIEME.

TAB. LVII.

PREMIER CARRE.

**L**e lin et le chanvre ont de forts filamens dans leur tige. Quand ces tiges ont fleuri et porté leur graine, on les arrache de la terre, on les lie en faifceaux, *poignées* ou *bottes*; on les met *rouir* dans l'eau, où elles s'amolliffent; puis on les fêche à l'air, (comme vous le voyez entre cette maifon, ici près, et cet arbre, et entre ces maifons éloignées là-bas.) On bat le lin avec une *maque* (No. 2,) ou bien avec une palette de bois (No. 3.) puis on le paffe, ou ferrance par des ferrans groffiers et fins (No. 1, 4.) qui ont des pointes de fer. Ce qui déchoit du lin quand on le ferrance, s'appelle *l'étonppe*, dont on peut auffi faire du fil et de la toile. Ce paysan fume une pipe de tabac, il eft oifif, mais ces femmes font occupées.

SECOND

II. SECOND CARRÉ.

Je vois dans l'éloignement un cordier, qui fait tourner son rouet par un garçon, tandis qu'il file ses cordes. Il met ensemble plusieurs fils simples, les tord et en fait une forte corde. Plusieurs cordes tordues ensemble font des cables; dont quelques-uns sont assez gros et forts, pour tenir une ancre de plusieurs milliers de livres, pour la jeter en mer et la lever. L'une de ces trois femmes ou filles tricote un bas avec des aiguilles ou broches à tricoter. La matière qu'elle y employe est du fil de laine, de coton ou de lin: l'autre à côté de celle-ci fait de la dentelle, sur un couffin avec des fuseaux. Il y a des dentelles larges, étroites, fines, grossières; elles sont faites de fil de lin blanchi. La troisième assise devant son rouet, a auprès d'elle un *guindre*, sur lequel il y a un *écheveau* de fil, qu'elle remet sur des *bobines* ou *canettes*, qu'on appelle *sepoules* ou *époulets*; à l'usage du tisseran sur le troisième et quatrième Carré.

III. TROISIEME CARRÉ.

Le voilà, le tisseran, sur son métier. Il fume une pipe de tabac pour s'amuser. Il lance alternativement de la gauche à la droite, et de la droite à la gauche, entre les fils de la chaîne, une machine creuse, nommée la *navette*; dans laquelle est une petite bobine chargée de fil. Ce fil passe ainsi successivement

vement entre ceux de la chaîne, qui le reçoivent. Il faut voir travailler un tisseran et on pourra apprendre de lui l'usage des diverses pièces du métier, comme de la poitrinière, (1) de l'ensuble (2), de la traverse (3), du rouleau ou petit ensuble (4), des verges (5), des lames (6), du battant, ou de la chaffe, et du rôl (7).

#### QUATRIEME CARRE.

Avant de mettre la chaîne sur le métier (sur l'ensuble) pour la travailler, il faut Pourdir, en mettant le fil des bobines dans un certain ordre sur Pourdissoir.

#### PLANCHE SOIXANTE-DEUXIEME.

TAB. LVIII.

#### PREMIER CARRE.

**L**e *tourneur* fait toutes sortes d'ouvrages sur son *tour*. Lesquels? Toutes sortes d'ouvrages ronds. De quoi? De bois, de corne, d'or, d'ivoire, de métal, etc. Le tour a plusieurs parties, les principales sont les différentes machines auxquelles on affermit la *befogne* 2, (la masse qu'on travaille,) ou les *poupées* 1; la corde à boyau 3, qu'on met autour de l'ouvrage, pour le faire tourner; et qui tient à une perche de bois

bois flexible servant de ressort, qu'on appelle l'*archet* 6; l'ouvrier fait tourner son ouvrage avec le pied, à l'aide d'une marche, ou de la *pédale* 4. Il tient un ciseau, 7. à la main, qui emporte de la masse jusqu'à ce qu'elle ait pris la figure qu'on veut lui donner. Les instrumens sont de différentes façons, il y a des ciseaux plats, de creux ou des *gouges* 8, des *becs-d'âne* ronds 9, des perceurs ou *tarières* 10, des fers à faire des vis et des écrous 12, 12: fig. 13 est un compas à jambes courbées, pour mesurer l'épaisseur de l'ouvrage, d'une boule, etc.

Dans la cour il y a un tonnelier, qui coupe un *cerceau* sur la *selle* à tailler, pour le mettre autour des *douves* d'un tonneau, ou d'un seau, ou d'un cuveau, ou d'une cuve. Près de lui il y a à terre deux haches, et un crochet servant à mettre les cercles. Devant lui il a fait du feu avec des *écoupeaux* dans les douves assemblées d'un tonneau, pour les courber, ou leur donner la cambrure.

## SECOND CARRE.

C'est un peintre, assis devant son chevalet sur lequel est tendu une toile, enduite de couleur, et qui doit servir à un tableau. Dans la main gauche il tient quelques pinceaux, et une palette avec de la couleur blanche, rouge, jaune, verte, bleue, brune, noire; broyée à l'huile sur une pierre polie. A pré-

D

sent

sent le peintre applique les couleurs, pour faire le portrait, qu'il a auparavant ébauché en crayon ou en charbon. Sa main, pour être ferme, s'appuye sur une manière de crosse bourrée par le haut, qu'on appelle *appuye-main*. Voilà un *manequin*, ou une statue mobile et à jointure. Le peintre l'habille et lui fait prendre les attitudes et faire les mouvemens qu'il veut, pour observer les plis des habits dans les mouvemens et les attitudes des hommes, qu'il se propose de rendre sur la toile. Près de cette statue, il y a une armure, qui lui sert de modèle, pour peindre un guerrier de l'antiquité. Dans cette commode à tiroirs se trouve apparemment une quantité de dessins, de couleurs et d'instrumens de l'art. Dessus est placée une figure en terre de potier, en plâtre, en marbre ou en bronze; et plus haut je vois pendre un tableau. Cet artiste, je ne fais si je dois le nommer Raphael, ou le Titien, ou le Corrège, ou Rubens, a derrière lui une pierre à broyer les couleurs, avec la *molette*, des couleurs à l'huile dans des vessies, et plongées dans l'eau, de peur qu'elles ne se séchent et ne se durcissent.

On se sert aussi des couleurs à la détrempe (c. à d. délayées et broyées à l'eau) pour peindre sur le papier. On peint en miniature sur l'ivoire avec d'autres couleurs. Sur la chaux on peint en *fresque*; on a aussi des couleurs sèches, ou crayons de diverses couleurs pour peindre en *pastel*, en étendant avec le doigt,

doigt, les couleurs appliquées sur le fonds \*). On peint encore, au lieu de couleurs avec des plumes, des pierres, des bois diversement colorés. Les Américains font aussi des portraits avec des plumes de colibri. Les tableaux en pierres s'appellent *mosaïques*, ou peintures en mosaïque. Autrefois les menuisiers ornoient les portes des armoires de figures en bois, de diverses couleurs naturelles. On se sert aussi de paille, de cire, de verre peint; ces deux derniers ouvrages passent au feu, pour rendre liquides la cire et le verre; et cette peinture s'appelle *encaustique*. On peint avec des cheveux, avec des grains de verre, avec des laines rongées des tignes.

L'imitation des contours de l'ombre; ce que nous appellons aujourd'hui *silhouettes*, ou portraits à la silhouette, a peut être été le premier essai du dessin et de la peinture. Les portraits que nous avons actuellement sous les yeux, s'appellent des *tailles-douces* ou *estampes*. Les traits en ont été gravés dans des planches de cuivre; ces traits creux ont été remplis d'une couleur noire; et la planche ainsi préparée, a été appliquée sur un papier, qui a retenu la couleur. On grave aussi des estampes sur une planche de bois au lieu de cuivre; ce qui s'appelle *taille-de-bois*. L'art de la peinture a toujours été en honneur.

D 2

II

\*) L'original dit: *On peint en pastel sur la chaux*. J'ai cru devoir corriger ce passage. (Note du Trad.)

Il y a deux mille ans que les Grecs avoient des peintres, des sculpteurs et des fondeurs très-habiles, par exemple, Apelle, Phidias, Praxitèle, Policlète, etc.

### TROISIEME CARRE.

Le *Sculpteur* ou *Statuaire* travaille avec le ciseau et le maillet. Celui que nous voyons ici, achève une statue de la sage et vaillante Minerve, ou Pallas. Elle a sur la tête un casque, une cuirasse sur la poitrine, un bouclier à la main gauche, et de la droite qui est levée, elle tient apparemment une lance. Voilà encore plusieurs autres statues copiées d'après des *antiques*, ou d'anciennes statues grecques. La première représente un Apollon; la seconde un gladiateur; la troisième, derrière celle-ci, le vigoureux Hercule; et la quatrième, Laocoon et ses fils, qui meurent des morsures d'un serpent. En-haut près de cette tête, est une statue de la belle Vénus. A travers de la porte on voit la Colonne Trajane, qui prend son nom d'un excellent Empereur Romain, dont les belles actions sont représentées en bas-relief sur cette colonne.

La peinture et la sculpture nous donnent bien du plaisir. Elles nous instruisent quelquefois mieux que les descriptions les plus exactes. Elles nous donnent des idées distinctes de personnes qui ont vécu, et d'événemens qui sont arrivés, au tems passés, ou dans

des contrées éloignées. Elles nous aident à connoître les plantes, les animaux, les instrumens, les machines, les lieux, que nous ne pouvons pas voir au natrel.

### QUATRIEME CARRE.

L'art d'écrire est d'un grand prix pour les services qu'il nous rend. Il sert à exprimer nos pensées; il aide et fixe notre mémoire; il communique aux absens ce que nous désirons de leur faire savoir; il met l'ordre dans nos affaires, par le moyen des comptes, des obligations, des quittances, des contracts, des engagemens et des instructions par écrit, des avis qui nous viennent ou que nous donnons, des régîtres de recette et de dépense, des notices d'achats et de ventes; en un mot il conserve la mémoire des choses qu'il convient de retenir, et sert à faire parvenir aux autres nos pensées. Un écrit se multiplie très-prompement par l'impression.

Si l'écrivain s'est exercé, non seulement à écrire une main lisible et régulière; mais encore à se tenir, en écrivant, dans une posture qui plaise, et qui ne nuise point à la santé. Le dos et le cou droits, la poitrine libre (point appuyée contre la table), le ventre point comprimé, et un peu éloigné de la table; l'avant-bras du côté droit horizontalement étendu sur la table; la plume entre le pouce et le doigt

D 3 indice,

indice, et appuyée sur le grand doigt (le doigt du milieu). La main gauche tient le papier ferme, et la lumière donne dessus du côté gauche. Le cornet à l'encre est un peu de côté à droit. On voit encore ici sur la table une paire de ciseaux à papier, un canif, une règle, une boîte aux oublies, qu'on appelle plus communément *pain à chanter* ou à *cacheter*, un bâton de cire à cacheter, ou de cire d'Espagne, et un crayon. Avec du sable ou un papier brouillard, on enlève de l'écriture l'encre superflue. Là-bas dans le coin, il y a une bouteille pleine d'encre noire, faite avec trois onces de noix de galle, deux onces de vitriol et une once et demie de gomme, distillée dans de l'eau commune et un peu de vinaigre (de bière) à une chaleur médiocre pendant quinze jours. (On peut en la faisant bouillir, faire son encre en quelques heures). Dans ce bureau, il y a plusieurs layètes avec des étiquettes, pour y mettre par ordre des lettres et d'autres papiers, qu'on retrouve ensuite plus facilement.

---

PLANCHE

## PLANCHE SOIXANTE-TROISIEME.

### TABLE LIX.

*A l'usage de ceux qui veulent apprendre à lire  
et à écrire.*

La première ligne contient le petit alphabet allemand a b c d e f g h i k l m n o p q r s s s s t ſ t u v w x y z ſ. La seconde des lettres majuscules ou initiales, ou grandes lettres A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U V W X Y Z. Dans la troisième et la quatrième sont les grandes et les petites lettres françoises ou latines a b c d e f g h i k l m n o p q r s t u v w x y z. et A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U V W X Y Z.

Remarquez que les Lettres k, K, et w, W, ne sont ni françoises ni latines; et qu'on ne s'en sert dans ces deux langues que pour écrire des mots étrangers, p. ex. Kyrielle, Wilhelmine.

Après cela viennent deux petites lettres en caractères allemands, et une troisième en caractères françois. La première porte :

Mutter, ich bin in Leipzig gesund und vergnügt.  
Die Tante nimmt mich oft mit aufs Landgut in Gesellschaft andrer Kinder. Doch zuweilen sehne ich mich  
D 4 nach

nach Hause, wenn ich an meine Eltern und an mein Geschwister denke. Deiner Lehre wegen meiner Ausführung vergesse ich nicht. Denn ich bemühe mich zu seyn eine gute und gehorsame Tochter. Elementaria.

C'est à dire.

Ma chère Mère! Je me porte bien et je suis bien contente à Leipzig. Ma tante me mène souvent à la maison de campagne avec d'autres enfans. Je desire pourtant quelquefois d'être dans la maison paternelle, quand je pense à mes parens et à mes frères et soeurs. Je n'ai pas oublié les leçons de conduite que vous m'avez données, car je m'efforce d'être une bonne et obéissante fille. Élémentaire.

Voici la seconde lettre.

Herzlich geliebter Vater!

Sehr vergnügt lebe ich bisher in dem Seminar. Des Guten, was ich täglich sehe und lerne, ist so viel, daß ich es nur mündlich beschreiben kann, wann ich einmal nach Hause komme. Ich sage Ihnen tausendfachen Dank für diese Wohlthaten. Alle Kitaben meines Vaters können schon tanzen. Erlauben Sie mir doch, lieber Vater, es auch zu lernen. Mit Unterhalt und Stube bin ich zufrieden, ob sie gleich nicht so angenehm sind, als zu Hause. Der Herr Inspektor sagte mir neulich, daß aus mir was Gutes werden könnte. Da beugte

beugte ich mich, und dachte, weil es nur geschehen  
kann, so muß ich mich täglich bemühen, daß es geschehe.  
Ich bin mit kindlicher liebe und Ehrerbietung

Ihr Sohn

Friedrich Elementarius.

Dessau am 10 August

1773.

Cela veut dire:

Mon très-cher Père!

Je me trouve parfaitement bien au Séminaire.  
Les bonnes choses que j'apprends, sont en si grand  
nombre, que je ne saurois les écrire, et que je me  
réserve à vous les conter de bouche, quand je vien-  
drai une fois. Mille graces pour ce bienfait. Tous  
les jeunes garçons de mon âge savent danser. Per-  
mettez moi, mon cher Père, de l'apprendre aussi.  
Je suis content de l'entretien et du logement, quoi-  
que j'aie eu mieux au logis. Monsieur l'Inspecteur  
me dit dernièrement, que je pourrois devenir quel-  
que chose. Je fis la révérence, et me dis à moi-mê-  
me: Si cela se peut, il me faut appliquer, afin que  
cela soit. J'ai l'honneur d'être avec un respect et un  
amour filial

Mon très cher Père

A Dessau le 10 Août

1773.

Votre obéissant fils.

Frédéric Elémentaire.

D 5

Troisième

Troisième Lettre.

Theuerster Oheim und Wohlthäter!

Ich weifs, Sie werden heute vierzig Jahre alt, und wünsche, das Gott Ihnen ein gefundes und vergnügtes Leben, bis ins späteste Alter erhalte. Heute noch dankbegieriger als sonst, denke ich an die Gröfse und Menge Ihrer Wohlthaten gegen mich. Gott erfreue Sie dafür in diesem und dem bessern Leben. Ich will täglich mehr Fleifs anwenden, das Sie Ihren Zweck erreichen, mich tugendhaft und glücklich zu sehen. Ich bin mit herzlichem Ehrerbietung

meines theuersten Herrn Oheims

verpflichteter Diener

Fürchtegott Kaufmann.

Hamburg den 1 Sept. 1773.  
auf der Handlungs-Akademie.

Ce qui signifie:

Mon très cher Oncle et Bienfaiteur!

Vous accomplissez aujourd'hui votre quarantième année; je le fais, et je souhaite que Dieu vous donne la santé et le contentement d'esprit, jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Je ressens aujourd'hui avec plus de vivacité que jamais, le nombre et la grandeur de

vos

vos bienfaits. Dieu vous le rende, dans cette vie et dans la vie future. Je m'appliquerai de toutes mes forces à faire réussir vos desseins sur moi, en assurant mon bonheur par la pratique de la vertu. J'ai l'honneur d'être avec un sincère respect

Monseigneur, mon très cher Oncle

A l'Académie du commerce

à Hambourg,

le 1 de Sept. 1773.

Votre très obéissant Serviteur  
Timothée Marchand \*).

PLANCHE SOIXANTE-QUATRIEME.

TAB. LX.

La musique et le chant sont un des meilleurs moyens de répandre la joie dans la vie. Il y a déjà cinq mille ans, que Jubal eut le bonheur d'inventer des instrumens de musique. L'un des premiers qu'on inventa, fut apparemment celui que vous voyez figure 1; c'est une sorte de grelot ou de sonnette, nommée *Calebasse*. Une écorce de citrouille séchée et quelques pierres dedans, en font tous les frais; et il ne s'agit que

\*) *Timothée* signifie en Grec, un homme craignant Dieu et rend ainsi le nom allemand *Fürchtegott*.

que de la secouer pour en jouer. L'idée d'imiter cet instrument en métal, a fait trouver le *grelot*. On imagina de tendre une peau sur un cerceau et d'y mettre des sonnettes, et voilà le *tambourin* ou *tambour de basque* (fig. 2.). Un vase de bois ou de cuivre couvert d'une peau tendue produisit le *tambour* (fig. 3.) et la *timbale* (fig. 4) qu'on bat avec des baguettes. On fit un triangle d'acier, la *Cymbale*, on y enfila quelques anneaux de même métal (fig. 5) qu'on faisoit resonner avec une baguette semblable; ce qui donne un joli cliquetis. (Fig. 6) sont deux *bassins* de métal, qu'on frappe l'un contre l'autre. La *cloche* (fig. 7) avec son battant, fut inventée plus tard. Le *cornet* étourdissant des porchers et des bouviers fit naître l'idée d'instrumens à vent plus agréables, comme le *cor-de chasse*, (fig. 10) la *trompette*, (fig. 11), la *saquebutte*, (fig. 12.). Le *pipeau* ou *flûte de Pan*, ou *sifflet de chaudronnier*, (fig. 15) fait de joncs, conduisit à faire les *flûtes*, la *flûte-douce*, (fig. 14) la *flûte-traversière*, (fig. 15), le *clairon*, (fig. 9), le *hautbois*, (fig. 16) le *basson*, (fig. 17) l'*Orgue* (fig. 18) où l'on distingue à l'oeil, les flûtes, plus bas le clavier ou les touches, et au bas les pédales.

Les instrumens à corde furent également inventés dès les plus anciens tems. Un certain Orphée en fit usage, pour adoucir les moeurs sauvages des hommes, qui de son tems ressembloient aux loups, aux lions et aux ours. Un certain Apollon jouoit de la  
lyre,

lyre, (fig. 19) il y a plus de quatre mille ans. Le second Roi des Juifs, nommé David, jouoit de la harpe, (fig. 26) il y a plus de trois mille ans; cette sorte de harpe a pris de lui le nom de harpe de David. Il y en a une autre, (fig. 25) tendue de cordes de boyau, et qui est la plus en usage à présent \*). Les autres instrumens à cordes sont le violon, (fig. 20) le violoncelle, (fig. 21) la basse de viole, (fig. 22) la guitarre, (fig. 23) le luth, (fig. 24.) et le clavecin, (fig. 27) qui prend différens noms selon la différence de la construction, comme Pantalon, Piano-forte, etc. Le carillon et la vieille, dans laquelle est un cylindre garni de notes, (28) qu'on joue en tournant une manivelle; les flûtes et autres instrumens dans les horloges, jouent au moyen d'un rouleau ou cylindre de bois, auquel sont fichées des pointes de fer, selon les proportions convenables; qui lèvent les marteaux du carillon, ou les valvules des flûtes, pour y ouvrir le passage au vent, fourni par les soufflets. La figure 29 vous fait voir un instrument peu en vogue, la régale ou le claquebois; il consiste en deux faisceaux de paille, sur lesquels sont placés transversalement de planchettes de bois, d'acier ou de verre, exprimant les divers tons, et qu'on touche avec deux baguettes.

Tout

\*) Ce passage n'est pas juste; c'est la harpe de David, qui est tendue de cordes à boyau et qui est la plus en usage.

Tout au bas entre et sur les cinq lignes que vous voyez, sont écrites des notes de musique, au moyen desquelles on exprime une mélodie; les tons hauts et bas, leur durée ou leur mesure, leur force ou leur douceur, avec les pauses, les répétitions et les suspensions.

L'harmonique inventée par Franklin, le plus grand homme d'Etat de l'Amérique, dont le génie créateur a rendu de si grands services à l'art de l'Electricité; l'harmonique, dis-je, est faite de cloches de verre, de différentes grandeurs; qu'on joue en les tournant avec le pied, et en appliquant les doigts mouillés. Une autre harmonique consiste en pointes de fer fichées sur une pièce de bois, et qu'on joue avec l'archet comme le violon. Il y a encore plusieurs autres instrumens de musique, mais peu estimés; tels sont la *cornemuse*, un fer dont jouent les polissons dans les rues, etc.

### PLANCHE SOIXANTE-CINQUIEME.

TAB. LXI.

#### PARTIE SUPERIEURE.

Ces figures sont destinées à vous faire remarquer les bonnes et les mauvaises postures, que peut prendre le corps humain. Ce Monsieur, dont les mouve-  
mens

mens des jambes, des bras et de la tête, font si peu naturels, si contraints, si ridicules, danse un menuet avec une Dame, qui paroît avoir un maintien et une action libres, décens, et où il n'y a rien à reprendre. Ce premier Monsieur, ici à gauche, et le dernier là-bas à droite, se tiennent passablement bien. Mais que cet autre là, qui pose les pieds en dedans, est roide et empesé; quel maintien! les mains sur le dos, la bouche et le cou de travers! L'extrême exactitude ou la symétrie trop soignée, qui fait tant de plaisir dans un beau bâtiment, déplaît dans le corps humain, par trop de gêne et de roideur. Voyez cette Dame à droite. Son bras droit descend exactement comme le gauche; l'éventail est justement au milieu; la tête sans aucune grace, penche droit en avant. Cette Dame à gauche a de même un mauvais maintien; ses coudes vont trop en arrière, sa poitrine avance trop. Ceux qui sont assis affectent également une mauvaise symétrie. Les parties uniques au milieu, les doubles également distribuées sur les deux côtés. Cette attitude n'est point du tout agréable. Que ces deux Messieurs, dont l'un porte le chapeau sous le bras, et l'autre à la main, laissent pendre leurs bras également des deux côtés, ou qu'ils joignent les mains vers le milieu du corps; et vous verrez que leur maintien sera beaucoup moins agréable qu'à cette heure.

PARTIE

## PARTIE INFÉRIEURE.

Ces deux hommes à gauche luttent, ou mesurent leurs forces et leur adresse, l'un contre l'autre. Ils tâchent de se vaincre l'un l'autre. L'histoire des anciens tems nous raconte, qu'un certain homme d'une force extraordinaire, nommé Hercule, a lutté avec le Géant Antée, redoutable par sa force et sa taille, dont il étoit fier; qu'Hercule étouffa Antée; comme on le voit représenté sur ce tableau, et ailleurs en pierre et en plâtre. Hercule étoit armé d'une grosse massue, et couvert de la peau d'un lion, qu'on dit qu'il a tué. L'une et l'autre sont là par terre. On n'exerce plus que rarement la lutte de notre tems. Le duel à l'épée et au sabre sont aujourd'hui à la mode; vous en voyez ici l'image. On s'exerce à l'escrime avec des *fleurets*, garnis d'un *plafiron* pour garder la main et d'un bouton à la pointe, pour empêcher qu'elle ne perce. Quand celui qui porte une botte masque, ou fait une feinte, c. à. qu'il met son homme en doute du coup qu'il médite; il faut que celui-ci se garde bien de se découvrir, mais qu'il détourne l'épée de son ennemi, ou qu'il rende feinte pour feinte. Des escrimeurs habiles savent jeter ou tordre l'épée hors de la main de leur adversaire, et le desarmer ainsi. L'espadonneur fait le moulinet avec son épée, enforte qu'on ne peut pas le toucher.



droits, puis les deux gauches, et va ainsi se berçant d'un côté à l'autre.

### PARTIE DU MILIEU.

Les personnes âgées même, et à plus forte raison, les jeunes gens, peuvent courir des dangers à cheval et en voiture, si elles ne prennent garde et si elles ne sont adroites à éviter le péril. Celui-là entre imprudemment dans cette porte cochère, se coigne et se démet la jambe droite contre le mur. Cet autre, que vous voyez là étendu par terre, a eu l'imprudence de mettre le pied trop avant dans l'étrier. Son cheval, (c'est un Napolitain) qui est ombrageux, s'est effrayé, et a fait un saut à droite, et le cavalier est tombé du côté gauche; le voilà retenu par le pied dans l'étrier, son cheval le traîne, et peut-être que le pauvre homme perdra ainsi misérablement la vie.

En voilà un autre qui court si étourdiment avec son cheval tartare qu'il ne voit pas cet arbre, donne de la tête contre la branche et se blesse rudement.

Celui-ci tient mal-adroitement la bride de son cheval turc, si haute, que le cheval se dresse, et se renverse en arrière sur son cavalier. Il est dans un extrême danger d'être écrasé. Sa houssine et son chapeau sont tombé de l'autre côté.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

Voilà qu'un cavalier tombe en avant, par-dessus la tête du cheval, par terre. Le cheval (c'est un cheval de Transilvanie) a fait un faux pas, s'est abbattu sur les genoux, et le cavalier n'ayant pas su lui donner les aides avec la bride, ni se tenir ferme en selle avec les genoux, a fait cette mauvaise chute. Cet homme là-bas, a passé sans précaution devant ce cheval fournois (frison ou danois), il n'a pas fait réflexion, qu'il n'est pas sûr de passer ainsi devant un cheval qu'on ne connoît pas. Ce cheval est traître, il a rué et donné un si rude coup à cet homme, que celui-ci est tombé par terre, et a expiré sur le champ. Cet homme si bien mis, frisé, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, qui se promène, est mordu au bras en passant, par ce cheval de Normandie, qui est sujet à mordre. Voici des chevaux qui prennent le mors aux dents. Le cocher ou postillon a entortillé les rênes autour de sa main, voilà pourquoi, n'ayant pu se débarrasser, il est entraîné, roué, et misérablement tué avec ce passager, qui n'a pas appris à sauter adroitement par derrière ou de côté, en bas d'un chariot en pleine course.

## PLANCHE SOIXANTE-SEPTIEME.

T A B. LXIII.

## P R E M I E R E  B A N D E .

**A** force d'exercice l'homme, de même que plusieurs animaux, peut acquérir une habileté capable d'étonner ceux qui n'ont pas exercé leurs facultés. Voyez-vous cet écuyer, (fig. 1.) comme il fait, en courant à bride abattue, ramasser de terre un pistolet: comment cet autre (fig. 2.) tient, en plein galop, le pied de devant de son cheval à la main: comment ce troisieme (fig. 3.) mène trois chevaux, pareillement au galop, et se tient debout, sur les selles du premier et du troisieme cheval, sans toucher celui du milieu; et comment ce quatrieme (fig. 4.) se tient même par la tête en selle, les pieds en haut, et fait galoper son cheval à toute bride. Celui qui écrit ceci a vu lui-même tous ces tours d'adresse.

## S E C O N D E  B A N D E .

Les figures suivantes nous montrent, avec quelle adresse l'homme peut parvenir à plier son corps et ses membres, à des postures extraordinaires. Ce jeune homme, (fig. 5.) écarte les deux jambes en les étendant sur une ligne droite. (Cet exercice est trop dangereux pour vous exhorter à l'imiter, mes amis.

amis. Gardez-vous de l'essayer \*). Ses parens qui font dans la misère, et qui vouloient se servir de leur fils, pour gagner de l'argent en amusant les curieux, le dresserent dès sa tendre enfance à ce misérable tour d'adresse. Si quelqu'un étant grand, vouloit l'essayer pour la première fois, il souffriroit les plus cruelles douleurs, et se demettrait les hanches. Celui-ci, (fig. 6.) se renverse en arrière, de façon que son visage reparoit devant, entre ses jambes. Cet autre, (fig. 7.) est presque dans la même posture, prend ses pieds à la main, et se roule comme un peloton. Celui-là (fig. 8.) se tient sur un pied, lève l'autre et le porte à la bouche. Ce jeune homme (fig. 9.) tient en équilibre sur son front, une machine chargée de chandelles allumées et de verres à vin remplis; de manière qu'il ne s'en répande pas une goutte; quoiqu'il se couche par terre, et qu'il se relève, comme cet autre (fig. 10.) avec un seul verre. Celui-ci fait encore plus, il passe, plié en double, par un cerceau avec son verre en équilibre.

PLANCHE SOIXANTE-HUITIEME.

TAB. LXIV.

Le garçon (fig. 1.) monte sur une machine un peu élevée, tourne le dos aux spectateurs, se renverse en

E 3

arrière,

\*) Cette parenthèse est du Traducteur.

arrière, plus bas que ses pieds, prend avec les paupières deux épingles plantées à terre et se relève avec les épingles qu'il tient ferme (fig. 2.).

Cet homme fort tient en équilibre un jeune homme (fig. 3.) sur une courte épée, dont il tient la pointe entre les dents, et sur le pommeau de laquelle le jeune homme est monté. Voilà qui est bien pis, (fig. 4.). Un homme tient un jeune garçon en équilibre, étant lui-même monté sur les épaules d'un troisième, qui ne manquera pas de sentir son fardeau. Deux garçons (fig. 5.) font ensemble la roue, de manière, que celui-ci avec son habit rayé se trouve tantôt en-bas et tantôt en l'air; comme le montre la figure 6. et que tantôt il saisit l'autre, le lève de même qu'il a été levé, le fait passer par-dessus sa tête et le repose à terre, comme vous voyez fig. 7. L'homme (fig. 8.) saute d'un lieu élevé sur une planche dans la position A. La planche cède, mais repousse ensuite, en vertu de son ressort ou de son élasticité, enforte qu'elle donne un élan à cet homme; au moyen duquel celui-ci culbute, et passe en un moment par toutes les positions b c d e f g h i k l.

Ce danseur de corde (fig. 9.) fait se tenir sur un fil de fer, qui n'est point tendu, et qui est attaché par les deux bouts à ces piliers; il fait marcher, s'élançer de côté et d'autre, et battre en même tems le tambour. Cet autre (fig. 10.) fait garder l'équilibre sur son fil de fer, quoiqu'il se soit posé dessus avec  
la

la tête, et qu'il tourne les pieds en l'air. Tout en se tenant ainsi, il sonne de la trompette. Cet homme (fig. 11.) fort exercé à la danse et à jouer des instrumens, sonne du corps-de-chasse, tout en se balançant, et en jouant du violon. L'autre (fig. 12.) fait ses mouvemens et ses sauts sur une corde tendue; et pour bien montrer la fermeté de son pied et la sûreté de ses mouvemens, il donne une pièce d'argent à un jeune garçon, pour l'engager à se laisser mener sur la brouette sur cette corde, en avant et en arrière.

Les joueurs de gobelets sont des gens, qui par leur adresse de la main, par certaines manipulations, et avec certaines machines savent faire des tours de passe-passe, qui paroissent être des merveilles ou des enchantemens aux ignorans. Par exemple; un baladin de cette sorte, se vantera aux spectateurs, de s'enfoncer une fourchette par la pointe dans le front et dans la cervelle, et de se percer le bras de part en part avec un couteau. Pour faire le premier tour de passe-passe, il se sert d'une fourchette (fig. 13.) dont le fer glisse dans le manche, et en ressort au moyen d'un ressort d'acier, lorsqu'il fait semblant de l'enfoncer ou de la retirer de sa tête.

C'est non seulement un passe-tems agréable à la jeunesse, mais il est instructif pour elle, de voir l'adresse de certaines personnes, et de se faire expliquer des tours de passe-passe. Dans la vie on fait souvent et de différentes manières, jeter de la poudre

aux yeux des gens, et faire des tours de gibecière, pour attrapper les niais. Il ne suffit donc pas dans le monde d'être honnête homme, pour ne pas tromper; mais il faut encore être avisé de peur d'être trompé.

## PLANCHE SOIXANTE-NEUVIEME.

TAB. LXV.

Dans toutes les grandes villes de Commerce il y a une place ou une maison, où s'assemblent, plusieurs fois chaque semaine, les marchands, et ceux qui ont des affaires avec eux. Ce lieu d'assemblée s'appelle la bourse. Voici sur ce tableau une image de la bourse de Londres en Angleterre. La maison repose sur des colonnes, auxquelles sont écrits les noms des principales villes marchandes, comme Amsterdam, Baravia, Berlin, Bourdeaux, Danzig, Hambourg, Koppenhague, Paris, Petersbourg, Stockholm, Smyrne, Vénise et autres. (Les places de commerce du fond de la méditerranée, sur les côtes de l'Asie, s'appellent *Echelles*, et parce qu'on appelle en style de commerce la Natolie, la Sourie, l'Arabie et l'Egypte, *le Levant*; ces villes s'appellent *les Echelles du Levant*; telles sont *Smyrne, Alep, Damas*, etc.) \*). Auprès de ces colonnes s'assemblent ceux qui ont à faire à ces places, qui veulent y écrire, y envoyer,

ou

\*) Cette parenthèse est du Traducteur.

ou recevoir de là des lettres, de l'argent ou des marchandises ; afin de n'avoir pas la peine de se chercher dans la foule. On voit donc ici des Chrétiens de toutes les nations et de toutes les communions ; outre les Anglois, les Ecoissois et les Irlandois, se trouvent ici des Allemands, des François, des Italiens, des Danois, des Suédois, des Russes ; les Juifs et les Turcs n'y manquent pas non plus.

Au milieu de la place est la statue de Charles second, qui régna en Angleterre, il y a environ cent trente ans.

PLANCHE SOIXANTE-DIXIEME.

TAB. LXVI.

C'est un beau spectacle, et qui attire bien du monde, qu'une quantité de vaisseaux dans un port, comme on voit ici sur le fleuve Yssel, près d'Amsterdam. L'agitation des vaisseaux, qui partent et qui arrivent ; les voiles, les pavillons marqués aux armes de leurs pays, les banderoles qui voltigent au gré du vent ; le fracas des matelots qui calent les voiles et les mettent au vent, et grimpent comme les écureuils le long des cordages, des mâts et des vergues ; les mouvemens que se donnent les vaisseaux pour s'approcher ou s'éviter de peur d'accident ; le bruit des rames sur les barques, et autres petits bâtimens ;

les cris, les courfes, le travail des équipages, tout cela occupe agréablement le fpectateur.

La ville fe montre dans le lointain, et l'on en voit les tours par deffus cette forêt de mâts de vaiſſeaux.

## PLANCHE SOIXANTE-ONZIEME.

---

### TAB. LXVII.

S'il arrive que quelqu'un vienne m'inquiéter dans ma maifon, y faire le maître, y caufer du dommage, ufer de violence pour me ravir ce qui eſt à moi; je tâche de l'en empêcher. S'il ne veut pas céder la place, il y a querelle entre nous, peut-être en viendrons-nous aux coups, aux bleffures; peut-être que l'un ou l'autre ou tous les deux, nous reſterons fur le carreau. Ceci peut vous donner une idée de la guerre de peuple à peuple. Il y a divers fujets de guerre, dont les uns font juſtes quelquefois, comme lorsqu'un Etat eſt inquiété par fon voifin, fous prétexte de droits prétendus. Perſonne ne veut rien perdre du ſien. On arme des hommes en corps de troupes, ces troupes pénètrent dans le pays ennemi, prennent des villes, ſe font payer à main armée de fortes contributions; mettent quelquefois le feu aux villes et aux villages, ravagent la campagne, détruiſent les grains et les fruits, prennent tout ce qu'ils trouvent ſans rien payer, tuent des gens qui ne leur ont

on fait aucun mal, en un mot, répandent partout la famine et la calamité. Voici un passage de la Bible, qui exprime très-bien les effets terribles de la guerre.

„Le voyez-vous? il s'avance comme un nuage;  
 „ses chariots sont comme la tempête, et ses chevaux  
 „ont la rapidité des aigles. Malheureux, que nous  
 „sommes, nous voilà perdus! Mon coeur est ferré;  
 „je ne puis — non je ne puis étouffer mes gemisse-  
 „mens! J'entends, j'entends la trompette et l'hym-  
 „ne affreux du combat! Je parcours des yeux la  
 „terre — elle est déserte; le ciel — il est couvert  
 „de ténèbres; les montagnes — elles tremblent;  
 „les collines — elles sont renversées. Je regarde au-  
 „tour de moi, je ne vois personne; les oiseaux même  
 „ont pris la fuite; les villes sont réduites en cendres,  
 „par la fureur de la guerre“\*).

### P R E M I E R C A R R E.

Vous voyez ici comment les anciens peuples, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Scythes s'armoient pour aller à la guerre. L'un des combattans s'est avancé hors des rangs pour commencer le combat, en lançant une pierre contre les ennemis, avec sa fronde. Il n'est pas si bien armé

\*) Le Traducteur n'a pu se résoudre à faire passer dans sa traduction la dernière pensée de l'original.

armé que cet autre, qui a un bouclier au bras gauche, une lance à la main droite, une cuirasse sur la poitrine et un casque sur la tête. Derrière lui il y a une troupe des gens armés comme lui, et tenant des piques en main. Il me semble que ces gens armés de massues, de grands bâtons et de frondes, veulent vider leurs querelles par le combat de deux hommes, que voilà aux mains, et qui combattront tant que l'un remporte la victoire, par la chute de son adversaire. (Un tel combat seul à seul s'appelle duel.) Si ce n'étoit pas l'intention des deux armées, elles ne se tiendroient pas là si tranquilles, et feroient autrement postées.

La manière dont les anciens attaquoient et prenoient des villes avec des Béliers, des Tortues et des Balistes, n'est point représentée ici.

### S E C O N D C A R R E.

Voilà que des Nègres combattent et se tuent, avec une fureur épouvantable. De leurs arcs ils tirent des flèches pointues et envenimées, sur les corps nus de leur adversaires, qui sont des hommes comme eux; ou bien ils les assomment à coups de massue, comme vous voyez que fait ce combattant, au milieu du tableau. Quand ils ont tiré toutes leurs flèches, ils lancent aussi des pierres, comme on le voit à cet homme à droite, qui tient un caillou à la main.

TROISIEME

TROISIEME CARRE.

Les Cosaques et autres Tartares ont une manière particulière d'attaquer leurs ennemis et de se défendre. Ils savent faire usage de près et à une petite distance, de piques, armées par le bout d'un fer pointu, et ensuite de leur sabre, avec une adresse redoutable.

QUATRIEME CARRE.

Voici un combat qui s'engage. Les hussards à cheval, que vous voyez ici à gauche, le sabre levé, fondent sur un régiment d'infanterie. (Un régiment est un corps de mille jusqu'à deux mille hommes.) Ce régiment a formé un carré (ou bataillon carré) et se garantit d'être entamé par les hussards, en faisant feu avec le canon et la mousqueterie, et en présentant la bayonette, plantée au bout du fusil. Le premier rang de mousquetaires a mis le genou en terre, afin que le second et le troisième rang puissent faire leurs décharges par dessus sa tête. Cependant on fait voltiger les drapeaux, le tambour bat, les trompettes et les clairons sonnent pour animer les troupes à l'attaque, à braver la mort et à remporter la victoire, et la gloire d'avoir fait leur devoir en gens de coeur \*).

PLANCHE

\*) Le Traducteur ne voudroit pas répondre de la justesse de cet article.

## FLANCHE SOIXANTE-DOUZIEME.

## TABLE LXVIII.

Une partie de l'art de la guerre consiste en celui qu'on appelle la fortification, ou l'architecture militaire, c'est-à-dire, en l'art de mettre une place en état de se défendre contre les attaques de l'ennemi; en l'entourant de murs, de fossés, de remparts, de bastions; en sorte qu'un petit nombre de troupes puisse tenir contre une armée entière. Une place ainsi fortifiée s'appelle une *place forte*, ou une *forteresse*. Vous voyez ici une forteresse assiégée. Elle est située sur une hauteur, et a de l'eau d'un côté. Si l'on veut connoître les parties des fortifications, il faut se faire montrer les courtines, ou le rempart du milieu (1.) qui a une porte, au-dessus un parapet (2.) et de deux côtés des bastions (3.). Les bastions sont percés en face (4.) et aux flancs (5.) de trous ou d'ouvertures, derrière lesquelles il y a des canons, qui tirent par ces *embrasures* (3, 4.). La pente, ou le *talus* de la face, est visible en 6. Plus bas est le fossé (7.) autour duquel règne le chemin couvert (8.), défendu par le glacis (9.), revêtu de palissades (12.). Le glacis est la partie extérieure des ouvrages et un talut en pente douce. No. 10. on voit le ravelin qui a deux faces, et sur lequel il y a une

une guérite (11.), aussi bien qu'aux coins des bastions. Le ravelin est une partie des ouvrages avancés et n'appartient point à l'ouvrage principal. Le chemin ouvert est un fossé avec une ballustrade, garni de pieux ou de palisades du côté du glacis. Les assiégeans s'avancent vers la forteresse dans des tranchées, (13.) ou des chemins creusés en terre et qui vont en zigzag, pour se mettre à couvert du feu de la ville, et la terre qu'ils en tirent et qu'ils entassent sur le bord, leur sert de rempart. Quand ils sont assez près pour atteindre la forteresse ou la ville avec leur artillerie, ils dressent des remparts, derrière lesquels ils braquent leurs canons et leurs mortiers, (c'est-ce qu'on appelle une batterie (14.), garnie quelquefois de fascines (15.), remplies de terre, qu'on appelle des gabions;) et jettent des boulets de canon et des bombes dans la ville, pour y mettre le feu, et y répandre la terreur et le désordre. Les canons sont principalement dressés contre les fortifications, pour les détruire et y faire brèche, c. a. d. une ouverture, par où l'ennemi puisse entrer. Pour mettre les assiégeans en état de se défendre au cas que les assiégés fassent une sortie, on fait une ligne de contrevallation (16.), derrière laquelle les assiégés se retirent en cas de besoin.

---

PLANCHE

PLANCHE SOIXANTE-TREIZIEME.

---

TAB. LXIX.

Voici un camp. A main gauche sous cet arbre, (dont on voit la racine, et dont le tronc, les branches, les rameaux et les feuilles sont inclinées;) et plus loin à droite, à gauche et au milieu, il y a des postes ou corps-de-garde avancés, chargés d'observer tout soigneusement, et d'en faire leur rapport à leurs officiers. Sur le devant, il y a dans un trou, creusé dans la terre, du feu pour cuire à manger, des patates, des pois, des fèves, des raves, des carottes, des choux, etc. avec de la viande de toutes sortes de bêtes, du boeuf, de la vache, du veau, du mouton, du cochon, de l'oie, du canard, des poules. On voit près des vivandiers nombre de goujats, qui achètent à boire et à manger; on découvre aussi des chariots de munitions, des chevaux, quelques tentes; derrière ce cabinet de verdure il y a six chevaux, et des officiers et des soldats, qui vont et qui viennent. Plus loin, on voit toute une rangée de tentes, devant lesquelles sont placées de l'autre côté les tentes des capitaines et des autres officiers. Entre ces deux doubles rangs de tentes, paroît une batterie de dix canons. En deçà il y a par terre des boulets; là des drapeaux et des piques plantées en terre devant

devant la tente de l'aide-de-camp. Hors du camp est placé à gauche, un piquet de cuirassiers, et à droite de houffards, qui posent des vedettes. Dans l'éloignement entre ces maisons et cette montagne on voit une garde avancée, un piquet et le camp de l'ennemi. Derrière celui-ci il y a une forteresse.

PLANCHE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

T A B. LXX.

Voici une petite armée en ordre de bataille (ou, en bataille). On dirait qu'elle marche sur une ligne de front, ou bien qu'elle attend ici l'ennemi. L'infanterie, le fusil sur l'épaule, et la bayonnette au bout du fusil, est rangée sur trois rangs, et il y a quelques canons entre les divisions. La cavalerie, Cuirassiers, Gens-d'armes, Dragons, Houffards, sont aux deux ailes à droite et à gauche. On ne voit ici que l'aile gauche. Les bas-officiers, les appointés, les caporaux, les sergents, les porte-enseignes, les officiers, les guidons avec les étendarts, les cornettes dans la cavalerie; les porte-enseignes avec les drapeaux, et les enseignes dans l'infanterie, les lieutenans, les capitaines, les officiers de l'état-major, les majors, les lieutenans-colonels, les colonels, les brigadiers, les généraux-majors, les lieutenans-généraux,

F

néaux,

néraux, avec leurs aides-de-camp, sont chacun à son poste; les uns dans les rangs, les autres à cheval, et voltigeant de côté et d'autre, selon le besoin. Celui-ci sur le devant du tableau, qui tient l'épée nue à la main, est apparemment le chef, ou général-en-chef, ou le Maréchal-de-camp qui commande toute l'armée.

Sur cette hauteur à gauche, près de ce village, est plantée une batterie; les canoniers sont occupés à charger les canons. Voilà un courrier qui vient à toute bride. Apparemment qu'il apporte, de la part du Souverain, des ordres pour l'attaque, pour une marche, ou la retraite, ou à quelque autre dessein. On voit voltiger cinq drapeaux et un étendart.

Dans le fond du tableau, à droite, il y a une ville avec ses églises et ses tours; elle paroît être sur le bord d'un golphe, où voguent de grands et de petits bâtimens (ou vaisseaux). L'air paroît serein, hormis quelques légers nuages, qui sont répandus depuis le sommet de cette montagne jusqu'à l'eau. Je ne saurois distinguer ce que c'est, qu'on voit là entre les deux cavaliers, si c'est une colombe militaire, ou un *guide* \*), ou une marque de frontière, ou un tombeau.

PLANCHE

---

\*) Ein Wegweiser.

PLANCHE SOIXANTE QUINZIEME.

---

T A B. LXXI.

Qu'y a-t-il de plus triste, de plus effrayant, de plus terrible pour une ame tendre et compatissante, que le spectacle d'un champ de-bataille, couvert après l'action de milliers de morts, avec lesquels sont confondus des infortunés, souffrant les douleurs les plus cruelles, des blessures qu'ils ont reçues, remplissant l'air de leurs plaintes, et regardant comme leur bien-facteur, celui qui vient par tharité, leur donner le coup de la mort, et les délivrer des tristes restes de leur vie! Quoiqu'un Prince sorte victorieux du combat, et quoique sa conscience ne lui reproche point d'avoir répandu le sang de ses enfans, dans une guerre injuste, et entreprise par des vues d'ambition, ou d'avarice; il ne pourra être insensible, ni refuser des larmes, au spectacle sanglant du champ-de-bataille. L'hiltoire nous montre à la vérité dans l'exemple de personnages héroïques, que l'amour de la patrie et le zèle pour son roi, peut rendre la mort supportable et douce; surtout lorsqu'on emporte la consolation d'avoir combattu pour le salut de la patrie, et contribué à la victoire des siens. Nous passerons légèrement sur cette scène d'horreur. A gauche on apperçoit un cavalier, étendu mort auprès

F 2

de

de son cheval. Après de cet arbre il y a un blessé, dont les blessures à la tête sont déjà pansées. Le vainqueur que voici, suivi d'un petit cortège à cheval, et qui vient d'arriver, parle à ce pauvre malheureux. On voit un étoile sur la poitrine du premier. Près de cet infortuné il y en a un autre étendu par terre, que ses blessures empêcheront apparemment de bouger de la place. Plus loin on voit des hommes et des chevaux tués, couchés pêle-mêle; des mourans confondus avec les morts, qu'on dépouille, et qui restent ensuite tout nus, sur le champ-de-bataille, jusqu'à ce qu'on les enterre. Voilà là-bas un tambour et un drapeau, et ici quelques fusils. Dans le fond on voit les ennemis poursuivis par un escadron de houffards (environ cent ou deux cents hommes), et par un bataillon d'infanterie (de trois cents jusqu'à cinq cents hommes) que suivront peut-être ces cavaliers, qui sont ici derrière cet arbre. Un trompette sonne le monte-à-cheval.

Plus loin brûle un village, où les ennemis ont mis le feu pour couvrir leur fuite et arrêter la course des vainqueurs, qui les poursuivent.

Il n'y a point ici d'image d'une bataille navale (sur mer). On peut voir dans le palais Impérial à Pétershoff, un tableau qui représente la bataille (la canonade) entre la flotte (les vaisseaux) russe et la turque, et l'incendie de cette dernière près de Tschesme. On y sentira en quelque manière l'horreur

reur d'une bataille navale. Une flotte est composée d'un grand nombre de gros vaisseaux de guerre, qu'on appelle vaisseaux de ligne ou du premier rang, et de moindres vaisseaux, nommés frégates, galères, vaisseaux de transport, etc. commandés par un chef nommé Amiral. Sous celui-ci sont le Viceamiral, le Contreamiral ou Commandeur. Chaque vaisseau a son Capitaine qui le commande. Une Escadre est une partie d'une flotte, de sept, huit, jusqu'à quinze vaisseaux.

Lorsque la guerre est déclarée, ou lorsqu'on s'y prépare, on tire des Arsenaux une quantité d'artillerie, c'est-à-dire, des canons, des couleuvrines, des pièces de campagne, des obus, des mortiers, ensuite des munitions, des boulets, de la poudre. (celle-ci n'est pas enmagazinée dans les arsenaux, mais dans d'autres magasins écartés, de peur d'accident.) On tire de plus des arsenaux des provisions de fusils, de mousquets, de carabines, de pistolets, de bayonnettes, de sabres et d'épées.

La Caisse militaire contient l'argent destiné aux fraix de la guerre, et qu'on doit toujours tenir en réserve.

## PLANCHE SOIXANTE-SEIZIEME.

TAB. LXXII.

## PARTIE SUPERIEURE.

C'est une vue sur la Newa sur la citadelle de St. Petersbourg, et sur quelques Palais de la résidence impériale de Pétersbourg. Elle promet déjà beaucoup sur ce tableau, mais dans la réalité, elle est bien plus belle, plus grande et plus magnifique. Quand on se place sur le long pont de bateaux, sur cette rivière, on ne peut se lasser d'admirer ces grands ouvrages de la nature et de l'art. Une quantité de vaisseaux couvrant ce fleuve, revêtu de magnifiques et solides quais de granit, sont le premier objet qui frappe le spectateur; après cela vient le superbe palais d'hiver de l'Impératrice, les bâtimens de l'amirauté, avec les vaisseaux de guerre sur les chantiers, d'un côté; de l'autre, la salle de l'académie des sciences, la bourse, les salles des cours de justice. En se tournant de l'autre côté, on aperçoit le somptueux monument que Cathérine seconde a érigé à Pierre premier, en bronze sur une roche; et plus loin, la belle Eglise d'Isaac, bâtie de marbre de russie. En faisant encore un tour, on voit le quai de granit qui borde le fleuve; et la salle où s'assemble le Sénat, placée à la tête d'une file de palais

et

et de grandes maisons; de l'autre côté en regardant vers Wafiel Ostrof, on voit de même une quantité de bâtimens, entre lesquels se distingue surtout l'académie des arts, et la maison des cadets nobles de terre \*).

L'estampe représente plusieurs bâtimens grands et petits; entre autres une galère, dans laquelle les forçats lèvent dans ce moment leurs rames hors de l'eau des deux côtés. Le pavillon marqué de la croix de St. André, et les banderoles, flottants au gré des vents. On vient de tirer un coup de canon, dont on voit monter la fumée derrière ces deux mâts, qui portent de grandes voiles attachées aux vergues, et calées. Un matelot monte au haut du mât, y attache ou détache une corde. Au fronton de la poupe se voyent les Armes impériales avec la double aigle.

Tout-à-fait sur le devant, à gauche, est un bateau avec un seul homme; un radeau fait d'arbres liés ensemble, sur lequel travaillent quatre hommes; un esquif de la galère; un petit bateau; une barque avec des soldats, ou d'autres passagers; et une partie d'un Yacht ou d'une Galère.

F 4

PAETIE

\*) Voyez mon livre: Pour apprendre à lire et à penser, où je me suis étendu davantage là-dessus; pag. 134 et suiv.

## PARTIE INFÉRIEURE.

Encore une vue de Pétersbourg, pour donner à la jeunesse d'Europe une idée d'une grande ville. Voilà le coup d'oeil que présentoit, il y a une vingtaine d'années, la perspective de Nefski; une allée de bouleaux; le palais impérial et le reste. Mais depuis le glorieux règne de Cathérine la grande, tout est si changé, si embelli, qu'il seroit difficile de reconnoître sur cette estampe le quartier de la ville, qu'elle représente, tel qu'il est aujourd'hui.

Sur ce fleuve là-bas, nommé la Fontanka, on voit à gauche derrière cette ballustrade deux gondoles, sur lesquelles une famille fait une promenade par eau, pour se divertir. Ce pont-ci, orné de deux bancs à l'entrée, et éclairé de deux lanternes sur des piliers, n'a pas son pareil \*). Les bords de la Fontanka et du canal de Cathérine, sont magnifiquement et solidement bordés de granit; et les ponts sont bâtis de pierres semblables. On voit aussi dans la rue de la perspective, bien plus de monde à pied et en voiture, qu'on n'en a peint ici. Le concours de monde et de voitures est si grand, surtout l'hiver, qu'on

\*) Ob que si fait. Il y a à Berlin et ailleurs des ponts plus magnifiques, qui ont des lanternes par demi-douzaines et soutenues, non sur des piliers, mais par des statues. Au reste le Traducteur n'est pas sûr d'avoir bien compris le sens de l'original.

qu'on y voit en une heure plus de mille, tant carosses que chariots et que traîneaux, etc. et qu'on y compte par jour plus de quarante mille passans, qui n'en font peut-être en effet que dix mille, parce qu'il y en a beaucoup qui repassent plusieurs fois. Outre les carosses à deux, à quatre et à six chevaux, on auroit dû mettre ici des carioles, et plusieurs autres fortes de voitures.

PLANCHE SOIXANTE - DIX-  
SEPTIEME.

T A B L E LXXIII.

C'est une conduite peu chrétienne, que les chrétiens avoient autrefois coutume de tenir à l'égard d'autres chrétiens, qui avoient d'autres opinions qu'eux, et suivoient une autre profession de foi; mais qui apparemment étoient plus honnêtes-gens, meilleurs et plus agréables à Dieu que leurs cruels persécuteurs \*). On ne voit plus d'exemples de ces

F 5

horreurs

\*) On ne peut pas dire que tous les persécuteurs pour cause de religion, soient des méchans. La plupart se rendent coupables de ces cruautés insensées, par un zèle, qui seroit louable, s'il étoit guidé par la sagesse et la modération, et qui ne devient criminel, que parce qu'il est aveugle. On ne peut pas non plus affu-

horreurs, ni en Russie, ni en Allemagne; et peu à peu, ils commencent à devenir très-rares, dans toute l'Europe.

### PREMIER CARRE.

Voici un Confesseur \*) de la vérité, attaché à un poteau sur un bucher, qu'on a déjà allumé sous lui, pour le brûler vif. Je ne fais si ce doit être Jean Hus, ou Jérôme de Prague, ou un autre que d'hypocrites zélateurs ont déclaré hérétique, et qu'ils se sont efforcés de noircir, parce qu'il a enseigné et soutenu des doctrines, contraires aux décisions de quelques anciens pères de l'Eglise, ou des Papes. Ce n'est pas Servet, car on voit autour du bucher, des gens en habit de moines. Un grand nombre de spectateurs

rer que tous les persécutés soient plus sages et meilleurs que les persécuteurs. Ils sacrifient leur vie à la religion; mais seulement à la doctrine, et non à la vertu religieuse. Or le zèle pour la doctrine, n'est jamais un garant de la probité et des bonnes moeurs. (Note du Traducteur.)

\*) Le mot de Confesseur est équivoque; car il ne signifie pas seulement un homme qui professe ou *confesse* un système de Doctrine religieuse; mais encore un homme qui souffre des persécutions pour cette doctrine. S'il meurt, comme l'homme du tableau, on ne l'appelle plus *Confesseur*, mais *Martyr*. (Note du Traducteur.)

tateurs se tiennent là, les mains jointes, priant Dieu dévotement, de recevoir en grace l'ame de ce malheureux errant.

(\*) „On connoit ce peuple infortuné, qui n'est „pas encore chrétien; et qui ne le sera pas de „plusieurs siècles, tant que ses prêtres seront „des bourreaux, tenant la raison des peuples „enchaînée sous un joug servile, et menaçant „du cachot, du fer et des flammes, quiconque „ose nourrir dans son esprit une pensée vraie, „raisonnable, digne de la liberté de l'homme.“

On est encore bien loin dans certains pays, de la pensée d'abolir l'horrible tribunal de l'Inquisition, et de dresser sur la place, ou elle exerçoit ses fureurs, un monument avec cette inscription :

(\*\*) „Passant, hâte-toi, fuis ce lieu d'horreur !  
„Apprends qu'autrefois il y eut ici un tribunal  
„sanguinaire. Sous l'habit sacerdotal l'enfer et  
„les suppôts y exercèrent leurs fureurs : ils in-  
„ventèrent des supplices pour le mérite et l'in-  
„nocence; leurs trésors étoient le fruit des ra-  
„pines, et ils les prodiguoient en débauches.  
„La doctrine de l'ami de l'humanité servoit de  
„prétexte à leurs crimes. Les Rois étoient trop  
„foibles pour réprimer ces monstres; et trem-  
bloient

\*) L'original de ce morceau est en vers.

\*\*) Encore des vers.

„bloient eux-mêmes à leur aspect. Béni le Dieu  
 „des miséricordes, de ce qu'il a délivré de ces  
 „calamités le tems où tu vis. Tu viens d'enten-  
 „dre le tout; hâte-toi et t'enfuis.“

### S E C O N D C A R R E .

La rétribution n'est pas toujours pareille au mé-  
 rite. Voici un honnête-homme, un homme de bien,  
 un serviteur de Dieu et de Jésus-Christ, enchainé  
 avec un criminel, un infame, un brigand manifeste,  
 un scélérat digne du dernier supplice. Comment une  
 telle injustice peut-elle avoir lieu? A-t-elle peut-  
 être été exercée dans un pays barbare, où règne  
 l'ignorance et la cruauté?

Non, c'est un fait arrivé en France, dans notre  
 siècle, qu'on appelle éclairé. Lorsque quelques ci-  
 toyens ne trouvant pas leur édification au culte de  
 l'Eglise romaine, et n'ayant pas cependant la permis-  
 sion d'avoir un Temple à eux, s'assembloient dans  
 quelque coin écarté d'un champ ou d'une forêt; et  
 que là ils écoutoient les discours d'un homme sage et  
 plein de probité, leur proposant des méditations sur  
 la divinité et le Christ, sur leurs devoirs et les espé-  
 rances d'une immortalité bien-heureuse, des dra-  
 gons venoient séparer l'assemblée, et enlever le pré-  
 dicateur. Cet homme que vous voyez ici, a aussi in-  
 struit et édifié ainsi une assemblée, et c'est pourquoi  
 il

il a été condamné (à la vérité selon les loix), au rude travail des galères. Cet honnête-homme lève les yeux au ciel, invoquant la miséricorde divine et la prie d'éclairer les hommes, et de leur inspirer les sentimens d'une vraie piété et d'une charité réelle: il demande encore à Dieu de toucher le coeur de son comite, que vous voyez ici derrière le prédicant, le fouet à la main et la pipe à la bouche. Cet homme dur traite l'infortuné avec la dernière cruauté.

Dans le lointain on voit des vaisseaux et entre autres une galère. Elle a des voiles, pour aller à la voile quand le vent est favorable; mais elle peut aussi aller au moyen des rames, que font aller des forçats, enchainés à leurs bancs. Tout près il y a une ancre, une perche et un canon. Je ne saurois assurer que cet arbre là soit un faule.

### TROISIEME CARRE.

Deux cavaliers, l'épée nue, et armés d'une carabine, escortent un homme qu'on emmène enchainé sur un chariot. D'où vient-il? Où le conduit-on? Pourquoi l'emmène-t-on sous si bonne escorte? On ne sauroit deviner le pays où l'aventure est arrivée, ni par les deux cabanes de paysan que voilà, ni par l'uniforme des cavaliers. Il vous suffira d'ailleurs de savoir ce que veut dire ce tableau. Je vais vous l'expliquer en peu de mots.

Ce

Cet homme qu'on emmène, en étudiant diligemment pour devenir un predicateur utile, et réfléchissant sur différentes vérités de la Religion, a cru voir clairement que le baptême, par lequel on consacre les enfans au Christianisme, ne sauroit avoir la vertu, que le Catéchisme lui attribue; savoir de procurer le pardon des péchés, de délivrer l'enfant de la mort et du pouvoir du démon, et de lui donner le salut éternel. Il ne s'expliqua d'abord de son doute, que de la manière suivante: „Le baptême ne sauroit avoir la „grande vertu qu'on lui attribue, s'il est administré „par un prêtre irrégénéré, intempérant ou malhonnête homme”. Il parla de cette opinion avec son frère et quelques amis intimes, qui lui applaudirent. L'affaire éclata, et fut déferée au Magistrat comme un crime; à cause de quoi cet homme fut condamné à une longue prison. Enfin il fut relâché à la sollicitation de quelques personnes en crédit, à qui la vie exemplaire de cet homme étoit connue. Mais il lui fallut abandonner sa patrie. L'auteur de cet ouvrage lui a parlé lui-même en 1771 à Hambourg, où l'un de ses fils est un habile graveur.

(\*) „Louons Dieu de tout notre coeur; car sa „main puissante nous a délivrés de ces maux „terribles qui oppriment encore tant de peuples „sur la terre.“

QUATRIEME

\*) Ce passage est en vers dans l'original.

QUATRIEME CARRE.

Il représente une assemblée d'ecclésiastiques, formant un Collège, ou un Consistoire, ou un corps de faculté de Théologie. Ils se regardent comme chargés de veiller à la prospérité de l'Eglise, et comme les défenseurs de la Religion du pays, et en cette qualité, ils déferent au Magistrat quiconque ose se donner dans ses discours ou ses écrits une liberté, qui leur semble préjudiciable à quelque dogme de leur Religion; et tous ceux qui s'écartent en quelques points de tels ou tels Articles de leur Symbole. Ils tâchent d'exciter le bras séculier contre les Auteurs de certains livres, les Imprimeurs qui les ont imprimés, et les Libraires qui les débitent; quoique ces livres ne contiennent rien de contraire à la vertu, aux bonnes moeurs et à l'Etat.

Ces plaintes sur la gêne de conscience, le despotisme de l'Eglise et l'intolérance, ont presque entièrement cessé en plusieurs lieux; parce que les plus sages conseillers des souverains, trouvent de jour en jour plus convenable, de suivre l'esprit et l'exemple d'humanité du fondateur de la religion chrétienne. Tant que Cathérine la grande règnera sur les vastes Etats de la Russie, Elle n'y souffrira jamais l'esprit persécuteur. Il en est de même sous le gouvernement de plusieurs sages princes.

(\*) „En

(\*) „En pleine liberté, l'homme jouit de son existence, et il en est digne! — Sa Sphère est l'immenfité. Il a l'oeil et l'oreille à tout; il pénètre les vérités éternelles! Le bonheur, la lumière naissent à l'entour de lui! les voiles tombent, qui lui couvroient auparavant les merveilles de Dieu: la vérité se découvre à ses yeux; il sent sa force! il vole du projet à l'exécution. Il mesure les hauteurs, il sonde les abymes; son esprit se développe, et trouve partout la sagesse. La sagesse conduit à Dieu! Il déteste, il abhorre l'hypocrisie, et se montre tel qu'il est. La joye de son coeur est d'être vrai et bon dans toutes ses démarches. La paix avec son Dieu, la paix avec tout l'univers, la bonne intelligence avec tout ce qui l'environne, règne dans le coeur de ce Sage heureux! Il trouve sa joye et sa félicité à répandre le bonheur sur tout ce qui l'entoure, en y faisant régner la vérité et la vertu; car il est l'ami des hommes. La bonté du coeur conduit à Dieu, et il l'adore d'esprit et en vérité, comme on adore Dieu dans le Ciel.

PLANCHE

---

\*) Ceci est en vers dans l'original.



seaux — que les reptiles et les quadrupèdes parussent — enfin que des êtres raisonnables parvinrent à la vie, sur la terre préparée à les recevoir. Il y eut un homme nommé *Adam*, et une femme appelée *Eve*.

Tout cela se fit selon que le Dieu tout puissant l'avoit ordonné.

Adam et Eve devinrent mari et femme, puis père et mère de fils et de filles. De ce couple unique sont descendus tous ces milliers d'hommes, qui ont habité sur la terre, qui l'habitent aujourd'hui, et qui l'habiteront dans la suite des tems.

Le premier homme et la première femme, les pères de tout le genre humain, vécurent d'abord quelque tems dans le pays d'Eden en Asie, dans une fort-belle contrée, ou dans un jardin ou paradis, plein de fruits et d'herbes excellentes. Ils étoient pourvus d'organes propres à la parole, au moyen desquels ils apprirent successivement à se communiquer l'un à l'autre leurs besoins, leurs sentimens et leurs idées. Adam entraîné par la force de ses sentimens, ouvrit son coeur à sa compagne, lui exprima l'amour qui le transportoit, son admiration et sa tendresse pour elle. C'est apparemment ainsi qu'ils parvinrent par degrés, à inventer des mots et à se faire un langage; aidés de la raison et du penchant de se communiquer, que Dieu leur avoit donné. Adam  
impofa

impofa des noms aux animaux qui fe trouverent à fa portée.

Mais cet homme et cette femme avoient encore peu de raifon, et ne connoiffoient guères d'autres guides que leurs fens. Ils n'avoient nulle idée du but de leur exiftence; nulle idée de la puiffance infinie, de la fouveraine fageffe et de la connoiffance illimitée de Dieu, leur Créateur. Ils ne fe comporterent donc pas à fon égard, comme ils l'auroient du faire; mangerent du fruit que Dieu leur avoit interdit, et fe montrerent fi légers, fi ingrats, fi désobéiffans, comme des enfans ignorans et mal-élevés; en un mot, ils tomberent dans le péché.

En conféquence ils furent contraints d'abandonner le paradis, et de mener une vie pénible et laborieufe. Caïn et Abel furent leurs premiers fils; encore toutaufli mal instruits, tout aufli mal disciplinés que leurs parens. Caïn étoit colère, et de plus envieux. La conduite de fon frère, rendant celui-ci plus agréable, il en fut jaloux. Un jour il fe laiffa emporter à la rage, jufqu'à commettre un crime affreux; celui de tuer fon frère, qui étoit plus doux et plus foible que lui. Mais Abel étant le premier homme, que Caïn eût vu mourir, on peut préfumer qu'il porta le coup mortel à fon frère, fans en favoir l'effet, et fans deffein de commettre un meurtre; ce qui diminueroit un peu l'atrocité de fon action. Le regret, l'angoiffe, le défefpoir suivirent fon crime,

me; et ses remords et son malheur le mirent en état d'instruire ses enfans des suites terribles, qu'entraînent après elles l'envie et la colère.

Les premiers hommes s'appliquèrent à cultiver la terre et à nourrir des troupeaux. Leur vie duroit quelques siècles; et cela les mettoit en état de peupler extraordinairement, et d'inventer plusieurs arts. Ils en inventèrent en effet, comme la musique, et l'art de forger les métaux. Mais quoiqu'ils eussent des dispositions excellentes, capables de les conduire à une haute perfection, ils s'abandonnèrent à la sensualité, aux passions et à toutes sortes de dérèglemens.

Le tems qui s'est écoulé depuis le séjour d'Adam dans le paradis jusqu'à nous, est d'environ cinquante huit (58) Siècles ou cinq mille huit cens ans (5800). Nous comptons quarante siècles avant la naissance de Jésus-Christ, et dixhuit siècles depuis cette naissance. Pour mieux fixer la suite des événemens qui se sont passé depuis le séjour d'Adam dans le paradis, jusqu'à nos jours, et nous mettre plus en état de les retenir, nous diviserons chacun de ces deux espaces de tems en six périodes, de la manière suivante.

*Avant*



*Avant la naissance de Jésus-Christ.*

4000 ans.

1. La première période commence au séjour qu'Adam et Eve firent dans le paradis; elle contient seize siècles et demi.
2. La seconde commence au déluge et à la délivrance de Noé et de sa famille. Elle comprend huit siècles.
3. La troisième commence à la sortie des Israélites hors de l'Égypte. Elle embrasse sept siècles et demi.
4. La quatrième commence à l'institution des jeux olympiques. (voy. Tab. LXXIV.) Elle comprend un espace de deux siècles et demi.
5. La cinquième période commence au retour des Israélites de la captivité de Babylone, après qu'ils eurent été déclarés libres par Cyrus, Roi de Perse. Elle est de deux siècles.
6. La sixième période commence à Alexandre (surnommé le Grand) vainqueur d'un grand nombre de peuples, et entr'autres de Darius Codoman, dernier Roi de Perse. Sa durée est de trois siècles et demi.

*Depuis la naissance de Jésus-Christ.*

1. La première période commence à l'Empereur Auguste, qui entra triomphant à Rome, (Voyez

G 3

pour

- pour les périodes 1, 5 et 6, Tab. LXXXV.) Cette période est de trois cens années.
2. La seconde période commence au Concile de Nicée, auquel l'Empereur Constantin permit que les Evêques chrétiens s'assemblassent. Elle a duré deux cens ans.
  3. La troisième période commence à la défaite des Romains par les Germains. Les premiers tombent à genoux devant le chef des Germains Odoacre. Cette période est de trois cens années.
  4. La quatrième période commence à Charlemagne, qui se fait couronner par le Pape. (voyez pour les périodes 2, 3, 4. Tab. LXXXVI.) Cette période est de deux cens cinquante années.
  5. La cinquième période commence avec les croisades à la Palestine; elle est de deux cens cinquante années.
  6. La sixième est remarquable par l'invention de la bouffole, de la poudre à canon, de l'imprimerie, de la prise de Constantinople par les Turcs, par la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, et par l'origine du Protestantisme, ou d'une Eglise occidentale indépendante du Pape \*).

## PARTIE

\*) Il faut qu'il y ait quelque faute dans l'original; car ce qu'il dit que cette sixième période commence à toutes les époques, qui y sont nommées, ne présente aucun sens raisonnable, ces événemens étant trop éloignés les uns des autres.

## PARTIE SUPÉRIEURE DE LA

## T A B. LXXIV.

En l'année mil six cent cinquante six, (1656.) ce qui fait seize siècles et demi, ( $16\frac{1}{2}$ ) depuis la Création, une grande inondation, nommée le Déluge, détruisit tout le genre humain, à la réserve de Noé et de ses trois fils, Sem, Cam et Japhet, avec leurs quatre femmes. Ils se sauvèrent au moyen de l'Arche, qui étoit un grand vaisseau, sans voiles ni rames. Une année entière s'écoula depuis que les eaux eurent commencé de croître, jusqu'à ce qu'elles se fussent retirées. Alors l'Arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat, située en Arménie. Noé et les siens en sortirent, cultivèrent les champs, et repeuplèrent de nouveau la terre.

Considérez ce tableau, pour vous faire quelque idée du déluge. Il pleut à verse, des sources souterraines s'ouvrent, et il en sort une quantité d'eau. Les fleuves et les mers se répandent par dessus leurs bords, et inondent les plaines, les forêts, les vallons, les montagnes, remplissent les cavernes et les maisons. Les hommes et les animaux cherchent à se sauver à la course ou à la nage. Mais en vain. Les vagues les atteignent, les engloutissent, les suffoquent. Voyez-vous les cadavres, qui furnagent? En voilà, qui cherchent leur salut sur des montagnes.

Cette mère avec ses petits enfans, se hâte d'atteindre le sommet de la montagne, et de s'y mettre en sûreté. Mais l'inondation augmente, et détruit tout ce qui respire, sur toute la terre.

Deux cens cinquante ans après le déluge, Nimrod, un vaillant chasseur \*), bâtit la ville de Babel nommée depuis Babylone, qui fut le Siège du premier Empire qu'il y ait eu sur la terre. Dès avant ce tems, on avoit déjà essayé de bâtir le tour de Babel, mais que les entrepreneurs abandonnerent; se dispersant en diverses contrées, où ils allèrent former de nouvelles peuplades, qui parlerent des langues différentes. Assur en bâtissant Ninivé, posa les fondemens de l'Empire d'Assyre. Mènes fonda le Royaume de l'Egypte. Les Grecs quitterent l'Asie, le berceau du genre humain, et passerent en Europe, où ils s'établirent sous le nom de Pélagiens.

Abraham père de la Nation des Juifs, vécut au commencement du troisieme millier d'années. Quoique ses contemporains eussent choisi des créatures, pour en faire les objets de leurs adorations, il parvint

\*) Le plus grand service qu'on pût rendre aux hommes dans ces tems reculés, c'étoit de les délivrer des bêtes féroces; et c'est par-là que les Héros de la Grèce au tems fabuleux, se rendirent célèbres. Hercule tua le Lion de Némée, Apollon, le serpent Python, un autre, le Sanglier d'Erimanthe, etc.

vint cependant à la connoissance du vrai Dieu, invincible, tout-puissant, terrible à quiconque est rebelle à ses loix. Abraham sortit de la Chaldée et alla au pays de Canaan. Il fut le premier Hébreu, et ména le vie pastorale, comme firent depuis son fils Isac, et son petit-fils Jacob ou Israël. Ce dernier alla s'établir en Egypte avec sa famille, où Joseph son fils étoit monté à la première dignité de l'Etat, après la royauté. Mais Joseph étant mort, un autre Roi, ou Pharaon, régna en Egypte, auquel la population extraordinaire des enfans d'Israël, donna de l'inquiétude. Ce Roi donc les surchargea d'impôts et de travaux pour leur abbatre le courage. Enfin il eut même l'inhumanité d'ordonner, qu'on fit périr tous les enfans mâles des Israélites.

PARTIE INFÉRIEURE.

---

PREMIER CARRE'.

Vers ce tems naquit Moyse, que sa mère mit dans un petit coffre en l'exposant sur l'eau, à un endroit, où la Princesse, fille du Roi, avoit coutume de se promener. La princesse vint à ce lieu, fut curieuse de voir, ce qu'il pouvoit y avoir dans le coffre; ordonna de le tirer de l'eau et y trouva un petit garçon, qu'elle prit, et lui fit chercher une personne qui en prit soin. On trouva la mère même de l'en-

fant, qui avoit pris ses mesures, pour être trouvée. Ainsi Moÿse atteignit sa quarantième année. Animé de zèle pour le salut de son peuple, et voulant en devenir le défenseur, il fut outré de colère en voyant un Egyptien maltraiter un Israélite; et frappa cet Egyptien avec tant de violence, que celui-ci en mourut. Moÿse redoutant la peine décernée au meurtrier, s'enfuit d'Egypte en Arabie, où il passa encore quarante ans. Au bout de ce tems, en l'année deux mille quatre cent cinquante-deux, il devint le libérateur, le conducteur, le législateur et le chef du peuple opprimé d'Israël. Il le conduisit par un gué desséché de la mer rouge, et le fit passer en Arabie. Les eaux de la mer refluant après que les Israélites furent passés, noyèrent les Egyptiens qui poursuivoient ce peuple. Nous voyons ici, dans un désert de l'Arabie, le camp des Israélites, au milieu duquel est le Tabernacle, ou la tente portative, qui renferme l'Arche de l'Alliance. On amène des moutons et des boeufs, pour en faire des sacrifices sur les autels, dont on voit déjà s'élever la fumée. Les Prêtres entrent dans l'enceinte, où se doivent faire les sacrifices.

Moÿse, (sauvé dans son enfance par la princesse fille de Pharaon, nourri et élevé par ses soins, instruit des sciences des prêtres égyptiens, et vivant à la Cour jusqu'à l'âge de quarante ans,) est un des écrivains les plus anciens et les plus remarquables.

Dans

Dans le dessein d'écrire l'histoire du peuple d'Israël, et recherchant leurs antiquités, il remonta jusqu'à la Création du monde, et à la vie des premiers hommes. Ses cinq livres font le commencement de la Bible.

A Moÿse succéda Jofué. Après celui-ci, le peuple fut gouverné par des Juges, dont le dernier, Samuel, eut pour successeur les Rois Saül, David, Salomon, et ce dernier vécut de même qu'Homère, le plus fameux des Poètes grecs, environ l'an trois mille (3000).

S E C O N D C A R R E .

L'an trois mille deux cent huit, ou huit siècles et demi après la sortie du peuple d'Israël hors d'Égypte, les Grecs instituèrent les jeux olympiques, et s'en servirent pour marquer les tems dans l'histoire. On célébroit ces jeux tous les quatre ans, et cet espace faisoit, ce qu'on appelle une Olympiade. Les trente deux siècles écoulés depuis Adam jusqu'à la première Olympiade s'appellent (dans l'histoire profane \*), le tems *fabuleux* ou *obscur*, (parce qu'on n'en connoit guères les événemens, et que le peu qui nous en reste, est tout mêlé de fables \*). A l'Ere Olympique, commence un tems plus connu, le tems *historique*.

Voilà

\*) Additions du Traducteur.

Voilà une partie de ces jeux. Un théâtre bâti en rond (en Amphithéâtre,) est tout rempli de spectateurs. Deux coureurs courent, pour remporter le prix. Deux Athlètes se préparent à la lutte. Une couronne (de laurier, prix du vainqueur,) pend là-haut à cette Colonne. Le juge est assis; près de lui se tiennent deux Orateurs, ou Poètes, un rouleau écrit à la main, se disposant à disputer les prix de l'éloquence. Ou ne voit point ici de tableaux, de statues, ni d'autres ouvrages de l'art, qu'on présentoit à ces jeux, pour les exposer au jugement des connoisseurs, et recevoir des récompenses.

## PLANCHE SOIXANTE - DIX-NEUVIEME.

**R**omulus bâtit Rome, l'an du monde trois mille deux cent trentième. Nabuchodonosor, Roi de Babylone, prit Jerusalem, et emmena les Israélites en captivité l'an 5377. Cyrus régna en Perse et en Médie, prit Babylone en 5446, et permit aux Juifs de retourner en Palestine et de rétablir Jerusalem qui avoit été détruite.

### P R E M I E R C A R R E.

Voilà les Juifs qui partent de Babylone. Le premier chameau porte sous cette couverture le chandelier

lier d'or. Les Lévites ou Prêtres, portent l'Arche de l'Alliance couverte. On voit l'autel des parfums, et une grande quantité d'hommes, de femmes et d'enfants, qui paroissent tous fort joyeux, de pouvoir maintenant retourner en liberté dans leur patrie, l'an 3450.

SECOND CARRE.

Darius Codoman, Prince pacifique, fut attaqué l'an 3650 par Alexandre, un Roi très-belliqueux, qui régnoit en Macédoine; et fut entièrement défait dans l'espace de quatre ans. Voilà Darius représenté sur son chariot, comme il est sur le point de finir sa vie. Il souhaite d'avoir un peu d'eau à boire; un soldat grec des troupes d'Alexandre, en va puiser dans son casque, et la lui présente. Un captif Perse, les mains liées derrière le dos, lui sert d'interprète. L'un des chevaux de Darius, qui l'ont tiré de la mêlée, et qui ont été blessés, est déjà tombé par terre; et l'autre ne peut plus se soutenir de foiblesse et d'épuisement.

PARTIE INFÉRIEURE.

Après la bataille d'Actium l'an 3953, Octavien Auguste se rendit maître absolu de tout l'Empire Romain. On le voit ici, qu'il fait son entrée triomphante à Rome, avec grande magnificence. Devant lui  
marchent

marchent deux éléphans, chargés des dépouilles des ennemis. Après eux viennent les prisonniers de guerre les plus notables, accompagnés de ceux qui portent les marques de la victoire (les trophées.) Suit le char de Triomphe, tiré par quatre chevaux; Auguste est assis dedans, couronné de lauriers. Deux esclaves le suivent, qui portent ses armes. L'armée victorieuse vient ensuite en armes, avec des haliebardes, des boucliers, et finit cette longue marche. Sous le règne de cet Empereur, nâquit en Judée Jésus-Christ; peu de tems avant les quatre mille ans accomplis.

## PLANCHE QUATREVIINGTIEME.

### PREMIER CARRE.

**O**n a représenté ici l'Empereur Constantin, assistant au Concile de Nicée, l'an 325, où les Evêques assemblés disputent sur les Articles fondamentaux de la doctrine Chrétienne. Les officiers de l'Empereur se tiennent derrière lui. Il ouvre un livre et le déploie sur une table. Autour de cette table sont assis ceux, qui sont chargés d'écrire les décisions du Concile, sur ce qu'on doit croire ou ne point croire à l'avenir; savoir qui sera tenu pour vrai-croyant, (vrai fidèle ou orthodoxe,) ou pour mécréant et hérétique; qui l'on pourra tolérer par rapport à l'unité de la  
foi,

foi, ou qu'il faudra persécuter comme errant et infidèle, etc. Jusques-là les Chrétiens avoient été exposés à diverses persécutions; maintenant ils commencerent à persécuter à leur tour, à se déclarer hérétiques les uns les autres, à opprimer les différentes Sectes; et cela a continué ainsi jusqu'au dix-huitième siècle, malgré les instructions, et contre les intentions de l'Auteur bienfaisant de la religion Chrétienne.

S E C O N D C A R R E.

Il représente une porte, une partie des murs et quelques édifices de la ville de Rome. On ne reconnoit plus dans les Romains corrompus par le luxe, la mollesse et tous les vices qui énervent l'ame et le corps, les descendants de ces anciens Romains, si vaillans dans les combats, si souvent victorieux, qui subjuguèrent tant de peuples, et sembloient vouloir se rendre maîtres de la terre entière. Voyez-les à cette heure désarmés, prosternés humblement aux pieds de leur vainqueur, implorant sa miséricorde. Ceci arriva en l'année 476.

P A R T I E I N F E R I E U R E.

Le Pape ou Evêque de Rome couronne Charlemagne, qui est à genoux devant lui. Deux ecclésiastiques portent des deux côtés le manteau du Pape;  
un

un troisieme porte la croix. A quelque distance derriere le Pape, il y a deux Evêques, leurs crosses à la main. Sur l'autel il y a six grands chandeliers avec des cierges, et un crucifix, ou une image de Jésus en croix, au milieu. A côté de cet autel se tient debout un Prêtre, avec l'encensoir à la main, dont il se répand une odeur agréable. De l'autre côté hors des ballustrades, le peuple est en prière, et fait retentir le temple de ses acclamations. Ceci arriva l'an 800. Soixante et deux ans après Kurik posa les fondemens de l'Empire de Russie, que gouverna Uladimir (ou Wladimir) le Grand, vers la fin du dixieme siècle, et jusqu'en 1015.

## PLANCHE QUATREVIINGT-UNIEME.

### TABLE LXXVII.

#### PARTIE SUPERIEURE.

**L**e Pape Urbain second persuada à quelques centaines de Chrétiens, d'entreprendre une expédition guerrière contre les Mahométans, par la raison que Christ, le crucifié, avoit vécu dans les contrées qu'habitoient ces peuples. Les moines parcouroient la Chrétienté, exhortant tous les riches et les hommes capables de porter les armes, à quitter leurs femmes, leurs enfans, leur patrie et leurs biens, et  
à pren-

à prendre les armes contre les infidèles, en l'honneur de la croix de Christ. Ceux qui prirent les armes, marquèrent leurs habits d'une croix; d'où vint à ces expéditions le nom de Croisades. Notre taille-douce représente une contrée du rivage de la mer méditerranée, où se rassemblent une infinité de gens de la noblesse et du peuple, à pied et à cheval, pour faire voile en Palestine. Jérusalem fut prise l'an mille quatre-vingt-seize (1096.) sous le commandement de Godefroi de Bouillon, Duc de Lorraine; qui fut nommé Roi de cette ville. L'Europe fut dépeuplée, et tous ces braves gens perdirent dans l'Orient leurs biens et leur vie. Leurs conquêtes tombèrent enfin toutes entre les mains des Turcs. Il n'y eut que le pouvoir du Pape et ses richesses, qui gagnèrent considérablement à cette entreprise.

PARTIE INFÉRIEURE.

Nous voyons ici l'époque de plusieurs inventions importantes symboliquement représentées.

1. Par un homme qui porte au vaisseau une boussole; l'invention de cet utile instrument faite au treizième siècle par un Italien, Flavio Gisja, d'Amalti dans le Royaume de Naples, en 1302.

2. Par un canon et une forteresse, représentant l'invention de la poudre en 1354, par Barthold Schwartz.

H

3. L'in-

3. L'invention de l'imprimerie, par un livre imprimé, qu'un moine tient à la main, et qui a pour titre: Constantinopolis turcica; c. à d. Constantinople conquis par les Turcs, en l'an 1455, auquel tems ce livre pourroit être imprimé, l'imprimerie ayant été inventée en 1440. (par Jean Guttemberg, Pierre Schaeffer et George Fauffe.)

4. La découverte de l'Amérique, par l'équipement de quelques vaisseaux, destinés à la découverte de nouvelles terres. Christophe Colomb qui en avoit conçu l'idée, l'exécuta et arriva heureusement à cette grande partie de la terre, qu'on devoit appeller de son nom Colombie; mais qu'on appelle le nouveau monde, et encore plus souvent l'Amérique, du nom d'un successeur de Colomb, nommé Améric Vespuce. Voilà cet homme respectable (Colomb,) comme il ordonne en 1482 l'équipement des vaisseaux, que le Roi d'Espagne lui a donnés pour cette entreprise.

Six hommes tirent avec des cordes un canon au vaisseau. Quels efforts ils font! et comment ils se penchent en avant! On n'aura pas oublié la poudre ni les boulets. Quels vivres peut-on embarquer? et quelles marchandises prendra-t-on, pour en faire des préfens aux habitans, ou les échanger contre les productions du pays? Ici à gauche il y a du bois, deux grandes cruches, quelques tonneaux, (ce ne seront fans doute ni de choux aigres, ni des ha-rengs

rengs falés; car on n'en avoit point encore en ce tems-là,) et quelques ballots liés avec des cordes. Voilà quelques gros vaisseaux, et quelques petits bâtimens. Ces palifades défendent l'approche de la forteresse. On voit en l'air, au-dessus de l'eau, des nuées et des oiseaux.

PLANCHE QUATREVIINGT-  
DEUXIEME.

TABLE LXXVIII.

PARTIE SUPERIEURE.

Ce tableau représente une assemblée respectable, tenue en 1550, où se trouvent l'Empereur d'Allemagne, Charles-Quint, les Electeurs, les Princes de l'empire, les Evêques et les Prélats. L'empereur est assis sous un riche dais; à ses côtés se tiennent ses gardes. Les Eglises protestantes, fondées par Luther, Zwingle, Calvin et autres, et affranchie par eux de la domination illégitime des Papes, présentent à cette assemblée, qu'on appelle Diète, leur profession de foi, qu'on a depuis nommée à cause de cela, la Confession d'Augsbourg. Ceux qui présentent cette profession de foi, et la lisent à l'assemblée, se tiennent debout. Derrière eux à une table, sont assis les Greffiers.

## PARTIE INFÉRIEURE.

Dans une grande et magnifique salle, on voit les Ambassadeurs de trois Puissances, (avec les portraits de ces trois Puissances,) de l'Empereur d'Allemagne, de l'Impératrice de Russie et du Roi de Prusse. Ils consultent ensemble, assis à une table, sur laquelle sont étalés plusieurs papiers et un Atlas de la Pologne (Atlas polonicus). Leurs délibérations roulent sur la meilleure constitution de ce Royaume, et sur la manière de le partager et de le gouverner, pour le mettre hors d'état d'exciter des troubles au dedans ou au dehors. Pour s'indemniser de leurs peines et de leurs fraix, ces pacificateurs prennent chacun possession de quelques Terres de leur voisinage et à leur bienfaisance. Les Secrétaires d'Ambassade sont à une autre table, qui écrivent ce qui a été résolu d'une commune voix.

PLANCHE QUATREVINGT-TROISIEME.

---

## TAB. LXXIX.

Depuis Adam jusqu'à la naissance de Noé, il s'écoula mille ans. Deux mille ans après Adam, vécut le Patriarche des Juifs, Abraham. Mille ans après celui-ci, Salomon régna à Jerusalem, où il bâtit un Temple

Temple magnifique en l'honneur du seul vrai Dieu. Vers la fin du quatrième millier d'années, nâquit Jésus-Christ, qui instruisit les hommes, exerça la bienfaisance, et mourut en croix. Soixante et dix ans après sa naissance, ou l'an 4070, Jérusalem fût détruite. Environ mille ans après, le Pape Hildebrand (Grégoire VII.) régnoit à Rome, presque sur la Chrétienté entière. Qui régnera, ou servira; qui fleurira, ou languira dans la poussière; qui sera célèbre, ou tombera dans le mépris l'an six mille? c'est-ce que nous ignorons absolument.

#### P R E M I E R C A R R E .

On raconte qu'Abraham voulut un jour égorger et brûler son fils unique, qu'il aimoit tendrement. Les préparatifs de ce sacrifice sont représentés ici. Nous pouvons comprendre à peu près, comment un père a pu former une résolution semblable, en supposant ce que je vais vous dire, mais qui n'est pas bien confirmé par l'histoire.

Abraham voyant ses contemporains rendre à des créatures et à des images, un culte religieux, qui ne peut convenir qu'au Créateur des Cieux et de la terre, se dit en lui-même: „Comment l'homme pourroit-il se faire une image de la Divinité? de ce „Dieu puissant, qui forma l'Univers, qui appella à „l'existence le soleil, la lune, les étoiles, et leur or-

„donna d'éclairer le monde? De ce Dieu qui donna  
 „la fécondité à la terre, la couvrit d'arbres et de  
 „plantes de toutes sortes, la peupla d'animaux et  
 „d'hommes? De ce Dieu, qui donne en son téms le  
 „soleil et la pluie, qui commande au tonnerre de  
 „gronder, et à la foudre de frapper les lieux qu'il  
 „lui montre; qui fait enfler et fuir les vagues de la  
 „mer? De ce Dieu qui abbaisse ici une nation, et là  
 „en élève une autre? Ce Dieu est au-dessus de toutes  
 „nos conceptions, plus puissant que tous les autres  
 „Etres ensemble; plus puissant que tous ces Dieux,  
 „qu'adorent mes contemporains. Non, il ne peut y  
 „avoir d'autre Dieu que lui. C'est lui, c'est lui seul  
 „qu'il faut adorer. Il fait tout ce que je pense, il  
 „règle mon fort, je ne saurois lui échapper; je suis  
 „en son pouvoir, soit que je vive, soit que je meure.  
 „C'est à lui que je dois, tout ce que je possède, et  
 „tout ce que je suis. Il est mon Dieu, nul ne lui est  
 „semblable; il est unique et invisible. Je veux de  
 „tout mon coeur lui sacrifier ce que j'ai de plus cher,  
 „si je puis m'assurer par-là de lui être agréable.“

„Mais si non content de me demander le sacri-  
 „fice de mes biens, des fruits de mon champ et de  
 „mes troupeaux, il exigeoit en signe de ma parfaite  
 „soumission à ses volontés, que je lui immolasse mon  
 „fils, mon fils unique“? — Cette pensée le fit fré-  
 „mir. „Mais, reprit-il, n'est ce pas Dieu qui nous a  
 „donné la vie, à mon fils et à moi? N'est-il pas l'ar-  
 „bitre

„bitre de ma vie et de celle de mon fils? S'il nous  
 „la redemandoit, à l'un ou à l'autre, quelle folie,  
 „quelle ingratitude de vouloir lui résister! (et puis,  
 „le pourrions-nous \*)?) Loin de moi cette pensée.  
 „Je veux témoigner à Dieu mon amour et ma sou-  
 „mission d'une manière qui puisse servir d'exemple  
 „aux hommes, et à toute la postérité.“

„Viens, mon fils, allons ensemble à la monta-  
 „gne de Moria.“ Le fils docile partit avec son père,  
 sans s'informer du dessein qu'il avoit, ni des raisons  
 de son ordre.

Ils arrivèrent au lieu marqué. Abraham érigea  
 un autel, lia son fils dessus, prit le couteau du sacri-  
 fice pour l'égorger. Mais au moment que cet homme  
 pieux alloit porter le coup mortel, Dieu toucha son  
 coeur et lui fit comprendre clairement, qu'il ab-  
 horre les sacrifices de sang humain. Abraham donc  
 abandonna son entreprise, et offrit en sacrifice, au  
 lieu de son fils, un belier qui se trouva arrêté par  
 les cornes dans un buisson, à quelque distance de là.

## S E C O N D C A R R E .

Voici une représentation du temple de Salomon,  
 bâti en l'honneur de Jéhova, d'après la description  
 que nous en trouvons dans la Bible. Une partie des  
 bâtimens du Temple renferme le parvis, où se trou-  
 vent la mer d'airain, et dix grands vases sur des

H 4 roues

\*) Addition du Traducteur.

roues. Voilà qu'on amène plusieurs victimes pour les sacrifier.

### TROISIEME CARRE.

Quatre mille ans depuis Adam, deux mille depuis Abraham, et mille depuis Salomon, nâquit Jésus Christ, d'une Juive nommée Marie. Dès sa douzième année, il montra tant de bon sens, que tout le monde s'en étonnoit. Il passa sa jeunesse à Nazareth, dans la maison du charpentier Joseph, son père nourricier; et à l'âge de trente ans, il se produisit en public, comme ami de l'humanité, et comme un Docteur des Juifs. Il mettoit dans ses discours tant de force; faisoit paroître dans toute sa conduite tant de grandeur et d'élevation de l'ame; et faisoit du bien, partout où il alloit, avec tant de bienveillance, que plusieurs juifs quitterent leur vocation pour le suivre, eurent pour lui un grand respect, et conçurent la ferme espérance, qu'il seroit le Christ, le Messie, le libérateur, que les Juifs attendoient depuis longtems, étant alors soumis à la domination des Romains. Mais Jésus ne se mettoit point en devoir de remplir leur attente; bien loin de là, tous ses soins tendoient à répandre des vérités salutaires, à inspirer aux hommes l'amour de Dieu et du prochain, à montrer la nécessité de l'amendement de la vie, à affermir l'attente de l'immortalité, des peines et des récompenses après la mort; et à ôter de l'esprit

l'esprit des Juifs le préjugé, par lequel ils s'estimoient seuls le peuple cheri de Dieu. Il témoignoit son mécontentement aux prêtres avides et hypocrites, les regardant comme le plus grand obstacle à l'amendement du peuple. Ces prêtres, membres la plupart du conseil souverain de Jerusalem, se tinrent fort offensé, que Jésus osât les démasquer et montrer en public leurs défauts et leurs vices; et cherchent quelque prétexte pour s'autoriser à le condamner à mort. Jésus évita toujours leurs pièges avec beaucoup d'adresse, tant qu'ils voulurent le surprendre par leurs discours et leurs questions. Il prévoyoit bien à la vérité les effets de leur vengeance; mais il jugea à propos pour le bien du peuple Juif et de tous les hommes, de donner par sa mort plus de poids et d'autorité à sa doctrine, de la confirmer par-là, et d'y mettre, pour ainsi dire, le sceau. Ayant donc appris, qu'on faisoit des recherches pour le prendre, il ne voulut point s'y soustraire par la fuite. On le trouva non loin de Jerusalem; on le prit, le conduisit devant le Magistrat, d'un Juge à l'autre, d'Hérode à Pilate; il fut accusé de fomenter parmi le peuple une révolte contre l'Empereur Romain; il fut tourmenté, moqué, battu de verges.

Après cela il fut condamné au cruel supplice de la croix. On lui mit sur les épaules l'instrument de son martyre, auquel ses mains et ses pieds alloient être attachés avec des cloux; afin qu'il le portât au

lieu, où l'on avoit coutume d'exécuter les criminels (voyez le tableau.) Sa mère, ses disciples, et un grand nombre d'autres personnes, qui l'aimoient comme un excellent docteur, comme le bienfaiteur de l'humanité et comme un homme d'une innocence irréprochable; le suivoient accablés de douleur, et lui montrant leur compassion par des torrens de larmes.

Vous apprendrez par d'autres que moi, comment Jésus pria sur la croix, pour ceux qui lui faisoient souffrir le supplice; comment il mourut, fut enterré et ressortit du sépulcre, après y avoir été deux nuits et un jour, comment il conversa depuis avec les siens, et vécut encore quelques semaines au milieu d'eux; comment ses disciples répandirent les connoissances et la doctrine salutaire, qu'ils avoient apprises de lui.

#### QUATRIÈME CARRE.

Jésus-Christ allant au lieu de son supplice, répandoit des larmes sur les malheurs, qui attendoient la nation Juive, et sur la ruine, dont Jérusalem étoit menacée. Il en avoit averti les Juifs, tâchant de les ramener par-là de leurs erreurs et de leurs égaremens. Mais ce peuple étoit trop corrompu et trop obstiné, pour profiter de ces avis. Jérusalem fut donc assiégée par les Romains, sous le commande-  
ment

ment de Titus, couronné depuis Empereur. La famine, les maladies, les querelles et les inimitiés intestines, désolèrent cette malheureuse ville, avec une fureur, dont on ne trouve guères d'exemple dans l'histoire.

Ainsi finit l'Etat Juif, qu'avoit fondé Moÿse. On voit sur notre taille-douce quelques ruines de Jerusalem, et quelques Juifs chargés de chaînes, et maltraités par des soldats Romains.

PLANCHE QUATRE-VINGT-  
QUATRIÈME.

---

TAB. LXXX.

PREMIER CARRE.

Il s'éleva plus d'un faux Messie parmi les Juifs dispersés, qui excita ces malheureux à la révolte contre les Romains, beaucoup trop puissans, pour que ceux-là pussent leur résister.

Vers le milieu du cinquième siècle, un certain Moÿse surprit la confiance du peuple Juif, et s'établit chez eux dans le crédit de pouvoir conduire ses spectateurs d'une manière miraculeuse au travers de la mer. Les Juifs de Crète furent assez dupes pour faire tout ce qu'il voulut bien leur commander.

Voyez

Voyez comme ils se rendent en foule auprès de lui sur ce rocher, lui témoignent leurs respects, et se jettent par son ordre, de la cime du rocher dans la mer. La plupart se noyent, et on n'en sauve qu'un petit nombre dans des chaloupes.

### SECOND CARRE.

Les Juifs ont eu parmi eux peu d'hommes qui se soient signalés dans les arts ou les sciences. Il faut attribuer cette difette de grands hommes plutôt aux circonstances, et aux préjugés, qui les ont de tout tems assujettis; qu'à un défaut naturel de génie et de talens, comme s'ils étoient moins favorisés de la nature que les autres peuples. Cependant Moyse Maïmonides se distingua au douzième siècle dans la Philosophie, et ses écrits sont encore aujourd'hui en estime.

Et qui pourroit ne pas connoître Moyse fils de Mendel, qui passa de la vie à l'éternité en l'année 1785? Qui ne sait que c'étoit un Sage éclairé et vertueux, et un écrivain distingué? Vous voyez là, mes amis, le portrait fort ressemblant de ce Juif.

### TROISIÈME CARRE.

Les infortunés Juifs sont privés de patrie, et il y a des pays chrétiens, où l'on ne les souffre point du tout. En d'autres, on ne leur permet de s'établir  
et

et de chercher leur vie, qu'à diverses conditions onéreuses. Presque par-tout on leur interdit les moyens de gagner leur pain d'une manière honnête et qui ne les rende point odieux. Voilà ce qui entretient la haine nationale entre eux et les Chrétiens.

Ce tableau représente une émeute, excitée dans une certaine ville d'Allemagne contre les Juifs, par la raison que ceux-ci vouloient donner à leur maison de prière ou à leur Synagogue, une forme différente des maisons ordinaires. Les Juifs y furent insultés et maltraités. Pour prévenir de plus grands désordres, les magistrats se virent contraints de mettre les bourgeois sous les armes, de faire garder les avenues de la Synagogue, pour mettre ceux qui s'y étoient sauvés à l'abri de la fureur du peuple, et empêcher que celui-ci ne rasât le bâtiment.

#### QUATRIEME CARRE.

Il y a des villes où il est défendu aux Juifs de passer la nuit. S'il arrive donc qu'ils soient obligés de passer par une telle ville, on leur donne pour escorte un homme qui les conduit d'une porte à l'autre, et les fait ressortir aussi-tôt.

On voit ici un soldat, qui en escorte quelques-uns par les remparts, sans leur permettre seulement d'entrer dans la ville.

---

PLANCHE

PLANCHE QUATRE-VINGT-  
CINQUIÈME.

T A B. LXXXI.

L'Eglise Romaine, de même que la Grecque, célèbre le culte public avec une grande pompe. Les Russes sont membres de l'Eglise grecque. Les Temples des Catholiques et des Russes sont remplis de portraits et d'images de la Divinité<sup>\*)</sup> et de Saints, qui ne sont plus là, que comme des moyens nécessaires pour animer la dévotion du peuple. Le commandement du Décalogue — *Tu ne feras aucune image de Dieu . . . .* a perdu toute autorité<sup>\*\*)</sup>.

On voit ici une partie du dedans de la somptueuse Basilique (ou Eglise) de Saint-Pierre à Rome. Un Moine dit la messe là bas à cet autel. Plusieurs sont dévotement à genoux à l'entour; plusieurs aussi se tiennent debout. Sur le devant du tableau un voyageur se fait montrer l'architecture et les beautés de cette belle Eglise.

PLANCHE

\*) Il y a dans l'original expressément *de Dieux* von Göttern. Je n'ai pas osé le rendre.

\*\*\*) Dans les Eglises russes on ne révère que les images en plate peinture, et non les représentations en relief de sculpture ou de fonte; et l'on croit ainsi ne point contrevenir au précepte cité, parce qu'il est exprimé ainsi: *Tu ne te feras aucune image TAILLÉE.*

## PLANCHE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

TAB. LXXXII.

Elle représente la façade de la basilique de St. Pierre. Les bâtimens à l'entour forment une vaste enceinte, ornée d'un double rang de Statues et de Colomnes d'ordre Dorique. Au milieu de la place est un grand obélisque d'une seule pierre de granit d'Egypte. A gauche il y a une fontaine.

Sur ce balcon, au-dessus de la grande porte, est le Pape, donnant la bénédiction un certain jour de fête au peuple assésé dans la place. Cette bénédiction s'adresse aux méchans de même qu'aux gens de bien. Il anathématise en même tems les hérétiques; (c'est-à-dire, tous ceux qui croient une doctrine différente de celle de l'Eglise Romaine,) en prononçant ces paroles: *Ainsi que je jette ce flambeau loin de moi,* (il jette en effet un flambeau) *ainsi Dieu jettera loin de lui les hérétiques.*

PLANCHE

## PLANCHE QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

---

T A B. LXXXIII.

### P R E M I E R C A R R E.

Socrate, l'un des plus grands et des plus aimables partisans de la Sagesse parmi les Grecs, fut condamné à mort, environ trois cens ans avant la naissance de Jésus-Christ, et l'an du monde 3584, pour avoir parlé de la Divinité, en d'autres termes, qu'on n'en parloit à Athènes. Vous le voyez ici tranquille dans sa prison, où il est resté par respect pour les loix, quoiqu'un ami fut venu lui annoncer, que les portes étoient ouvertes, et qu'il pouvoit s'échapper en toute sûreté. Ses amis avec qui il vient de s'entretenir de l'immortalité de l'ame et des récompenses, qui attendent la vertu et l'équité dans la vie future, semblent, malgré cet entretien, plongés dans la tristesse. Le Géolier apporte la coupe avec la cigue; c'est le poison par lequel les Juges ont ordonné que Socrate meure. Il prend la coupe et la boit, comme il feroit une liqueur rafraichissante.

Peu après la mort de Socrate, les Athéniens se repentirent de la sentence de mort qu'ils avoient prononcée contre lui. Ils érigerent à ce Sage une  
Statue

Statue et pleurerent sa perte. Ils punirent ses accusateurs; ils auroient dû punir aussi les juges.

### SECONDE CARRE.

On trouve aussi parmi les Chrétiens des exemples de sentences injustes, prononcées contre des hommes et contre des livres. L'assemblée d'ecclésiastiques notables de l'Eglise Romaine, qu'on a représentée ici, s'occupa en 1616 de la condamnation du Système planétaire de Copernic, qui fait tourner la terre aussi bien que les autres planètes autour du Soleil, et qui est confirmé par toutes les observations. Le fameux mathématicien et astronome Galilée en fut le défenseur. A cause de cela il fut mis en prison, et on le contraignit à signer sa sentence de condamnation, comme s'il en eut reconnu la validité, et à s'y soumettre pour le reste de ses jours. Il lui fallut faire serment: *qu'il ne croyoit point; qu'il n'avoit jamais cru; et qu'il ne croiroit jamais* (le Système de Copernic). Il n'auroit osé refuser ce ridicule serment, sans se mettre en danger de la vie; quoiqu'aujourd'hui le Système de Copernic soit reçu partout et même dans la Catholicité.

### PARTIE INFÉRIEURE.

C'est une partie de la ville de Paris, par où coule la Seine, sur laquelle on voit le Pont-neuf. L'évène-

I

ment

ment représenté ici est des plus affreux; on l'appelle la Saint-Barthélémi.

Charles onze, Roi de France, voyant la réforme, introduite dans l'Eglise par les travaux de Luther, de Calvin, de Hugues et d'autres, et leur doctrine purgée de la superstition et des préjugés, prendre par-tout faveur; résolut de diminuer le nombre de ses adhérens, et de ramener le reste au sein de l'Eglise romaine. Sous prétexte de célébrer son mariage, il avoit rassemblé dans Paris les plus considérables du parti protestant, et pris secretement des mesures pour les surprendre. Il tire donc tout le premier \*) avec son fusil des fenêtres de son palais, nommé le Louvre, sur quelques Protestans ou Huguenots. A l'instant on fait main-basse sur eux de tous côtés, on les maltraite, on les égorge. Ici un homme est pendu aux fenêtres de sa propre maison; là on jette pele-mêle les morts et les vivans du haut des fenêtres dans les rues; ailleurs on voit des troupes de Catholiques armés investir les maisons des Protestans. Les mères et les jeunes filles sont maltraitées avec la dernière barbarie. Plusieurs cherchent à s'échapper en se jettant dans des bateaux, ou en traversant la Seine à la nage. Le sang coule dans les rues de Paris, et les cadavres y sont étendus par monceaux. Dix mille Huguenots furent immolés ainsi dans Paris la nuit du 23 au 24 d'Août, fête de St.

\*) L'histoire ne dit pas qu'il ait été le premier.

St. Barthélémi 1572; et dans les Provinces de France furent massacrées soixante et dix milles personnes sans armes et sans défense, seulement pour avoir été condamnées à cause de leur créance, par le clergé romain.

## PLANCHE QUATREVINGT-HUITIEME.

---

T A B. LXXXIV.

### PREMIER CARRE.

Nous avons ici sous les yeux une Eglise Luthérienne d'Allemagne. Un Confesseur, assis dans son confessionnal, donne l'absolution à son pénitent, affligé de ses péchés; c'est-à-dire, que le Confesseur pardonne au dernier ses péchés au nom de Dieu. (Il devoit se contenter de lui déclarer que Dieu pardonne au pécheur repentant qui se corrige). En signe de son absolution le Confesseur impose les mains au pénitent (il les lui met sur la tête).

A gauche on célèbre un baptême, où il arriva quelque chose d'extraordinaire. En l'année 1590 quelques ecclésiastiques luthériens s'avisèrent de vouloir retrancher l'exorcisme de la liturgie du Baptême. La formule de l'exorcisme consistoit en ces mots: *Je te conjure esprit impur, que tu sortes du*  
I 2 *corps*

*corps de ce serviteur de Jésus-Christ.* Un boucher, le père de cet enfant qu'on présente ici au baptême, tenoit cette formule si importante, que de peur qu'elle ne fut omise, il courut à l'Eglise, la haché à la main, menaçant l'ecclésiastique de lui en donner sur la tête, s'il manquoit à prononcer l'exorcisme.

### SECOND CARRE.

Voici une représentation de la Sainte Cène, comme on la célèbre dans quelques Eglises luthériennes. A droite et à gauche sont les Communians, qui reçoivent selon la doctrine de Luther le corps de Jésus-Christ, sous l'espèce du pain, dans l'ouble et son sang dans la coupe, sous l'espèce du vin. Le Marguillier fait approcher les communians, et a soin qu'ils s'avancent en bon ordre.

### PARTIE INFÉRIEURE.

Voilà une procession de Catholiques romains. Un prêtre marche sous un dais ou poele, portant une hostie consacrée, qui depuis la consécration est transformée au corps même de Jésus-Christ (selon la créance de cette Eglise) de pain qu'elle étoit auparavant; et qui par cette raison doit être adorée. (C'est pourquoi aussi on l'appelle le *Vénérable*). Derrière le Sacrement on porte des bannieres (ou drapeaux) sur lesquelles sont peintes des images miraculeuses (des images de Saints, et on attribue à ces images le pouvoir

pouvoir de faire des miracles). Celles-ci sont suivies d'hommes de toutes conditions tenant en main des cierges bénits allumés. Après ceux-ci marchent des personnes des deux sexes, qui paroissent dévotes. Les spectateurs adorent en se prosternant. Un Protestant qui refuse d'en faire autant, est maltraité par la populace, et contraint tout au moins d'ôter son chapeau. (C'est ce qu'il auroit dû faire de bon gré, sinon pour l'objet de l'adoration du peuple, du moins par respect pour la dévotion des adorateurs).

PLANCHE QUATREVIINGT-NEUVIEME.

T A B. LXXXV.

On appelle *Armes* ou *Armoiries* certaines figures ou marques dont on se sert au lieu du nom d'un Etat, d'un Monarque, d'une Province, d'une Société ou d'une Compagnie, d'une Ville, d'une Commune, d'une Famille, ou d'une Personne, pour les désigner. Autrefois on les mettoit sur les boucliers et les armes, d'où est venu le nom d'Armes et d'Armoiries.

On distingue les quartiers et les pièces d'un écusson au moyen de diverses couleurs, au lieu desquelles on emploie différentes marques. Par exemple le blanc, ou l'argent, reste tout blanc sans marque:

*Or* (c'est-à-dire jaune) est représenté par des points  ; l'*Azur* (le bleu) par des traits tirés transversalement  ; le *Gueule* (ou rouge) par des traits de haut en bas  ; le *Sinople* (verd) par des traits tracés de biais en descendant de la droite à la gauche  ; le *pourpre* par des traits de gauché à droite en descendant  ; le *sable* (ou noir) par des traits qui se croisent .

### P R E M I E R C A R R E.

L'Empereur d'Allemagne porte une aigle éployée de Sable rayonnée d'or, armée et lampassée de gueule. Dans la serre dextre elle tient une épée nue et dans la senestre un sceptre ; l'une et l'autre d'or. Au-dessus de l'aigle, on voit suspendue une couronne d'or, en forme de mitre, du milieu de laquelle s'élève un arc soutenant un globe d'or, surmonté d'une croix, pareillement d'or. Cette aigle est chargée en cœur d'un écusson, parti de trois traits de haut en bas, coupés d'un trait horizontal ; ce qui forme huit quartiers pour les écus de Hongrie, de Naples, de Jerusalem, d'Arragon, de Gueldres, de Juliers et de Bar. L'écu est surmonté d'une couronne d'Espagne, et entourée de l'ordre de la toison d'or et de l'ordre de Saint-Etienne.

Les Armoiries de l'Empire de Russie sont d'or à l'aigle éployée de sable, becquée et membrée de gueule,

gueule, à cause de l'Empire d'Orient. L'aigle porte en coeur un écusson de gueule, à un Cavalier d'argent, (Saint-George) tenant une lance avec laquelle il tue un dragon; cet écu est celui de Russie. Chaque aile est chargée de trois petits écussons.

Le premier de la droite est azur, à couronne d'or posée sur deux sabres croisés, d'argent; qui est d'Africain. Le second aussi d'or, à deux ours affrontés de sable, tenant dans leurs pattes de devant un siège de gueule, et deux sceptres d'or, qui est de Novogrod. Le troisième d'azur, à un ange d'argent, armé d'or, qui est de Kiow.

Le premier de l'aile gauche, est d'azur, à deux lours affrontés d'argent, tenant deux flèches croisées et renversées aussi d'argent; qui est de Sibérie. Le second d'argent, à un dragon couronné, de sable, qui est de Casan. Le troisième de gueule, à un lion couronné, d'or, tenant une croix d'argent, qui est de Wolodimir. L'écu est entouré de l'ordre de Saint-André, et surmonté d'une couronne.

Les armoiries du Roi de Dannemarc ont pour supports deux Sauvages couverts de lierre, et armés de massues. L'écu est surmonté d'une couronne entouré du pavillon royal, semé de couronnes de Suède, et des colliers des ordres de Danebrog et de l'Eléphant.

Les armoiries du Prince régnant d'Anhalt-Desau ont pour support deux ours de sable. L'écu est

surmonté d'une couronne de Prince, parti de deux et coupé de trois, et sur le tout un écusson d'argent, à une demi aigle de gneule, et fascé d'or et de sable de dix pièces, au crancelin de sinople posé en bande.

PLANCHE QUATREVIINGT-DIXIEME.

T A B. LXXXVI.

P R E M I E R C A R R E.

Un singe danse en avant et en arrière sur une corde tendue. Il tient dans ses pattes de devant un balancier, et fait se garder de tomber, comme un habile danseur de corde. Il tient aussi fort adroitement en équilibre avec la bouche, un bâton avec des baguettes en travers, auxquelles sont attachées des bougies. Cét animal apprend à imiter toutes sortes d'actions de l'homme, comme, p. ex. présenter les armes, comme fait une sentinelle, et manier le mousquet au commandement de son maître. On voit dans la même estampe un ours qui danse et qui tient un bâton, aussi bien que celui qui le mène. Un compagnon du maître anime avec un instrument de musique, la danse de ce péfânt animal.

SECOND

S E C O N D C A R R E'.

On peut dresser de jeunes chevaux à répondre par différens signes, à toutes sortes de questions qu'on leur fait, et à exécuter des ordres qu'on leur donne. Par exemple, à la question: *Veux-tu qu'on te donne à manger?* le cheval dressé à cela, répondra par un signe de tête, qu'*oui*. Au contraire il secouera la tête, comme pour dire: *non*; si on lui demande: *Veux-tu qu'on te batte?* Si vous lui commandez: *Compte avec ton pied les points que j'ai amenés avec ce dés;* il lèvera le pied autant de fois qu'on a amené de points. Dès que son maître l'ordonne, il saute au travers d'un cerceau qu'on tient; ou il tombe, fait semblant d'être mort, et se laisse fouler aux pieds, sans faire le moindre mouvement. Si son maître lui dit, que voilà le bourreau qui vient pour l'emporter comme une charogne, il se leve en sursaut.

On peut également dresser les chiens à faire toutes sortes de tours; comme, par exemple, à apporter les pantoufles à leur maître, à porter la lanterne, à remettre une lettre \*). En voilà un, qui en traîne

I 5

un

\*) Un chien avoit été dressé à aller querir chez le marchand toutes sortes de choses; on lui donnoit un billet avec l'argent. Un jour il étoit allé chercher des pipes; d'autres chiens l'attaquerent; il posa sa charge, se battit avec les importuns et les chassa. Revenu à ses pipes, il en trouva une de cassée; aussi tôt il prit la fuite,

un autre sur une brouette; un autre qui marche sur les pattes de derrière. Il pourroit de même marcher sur les pattes de devant, s'il y étoit exercé.

### TROISIEME CARRE.

Quelques chats s'étoient accoutumés à se fourrer dans un arbre percé pour une pompe. Dans la Cour où se trouvoit cet arbre, il y avoit deux chiens fort acharnés contre les chats. Ceux-ci avoient déjà plusieurs fois découvert des chats dans le creux de cet arbre, et s'étoient mis à aboyer devant l'ouverture. Mais les chats leur avoient toujours heureusement échappé par l'ouverture de l'autre bout. Enfin les chiens devenus plus fins par tant d'entreprises manquées, imaginèrent un artifice. Celui des deux qui découvroit le premier un chat dans le tuyau, s'en alloit sans bruit chercher son camarade. Quelc celui-ci dormoit, le premier l'éveilloit, en lui donnant un coup au museau; c'étoit le signal pour se rendre au lieu marqué. Dès qu'ils étoient arrivés, l'un se plaçoit à l'ouverture du tuyau, mais un peu à côté, pour n'être point vu du chat, et se tenoit là coi, jusqu'à ce que l'autre se mit à aboyer à l'autre bout. Le chat voulant se sauver à l'ordinaire par le côté qu'il croyoit libre,

fuite, et on ne le revit plus depuis. Etoit-ce la honte d'avoir mal fait sa commission; ou la crainte d'être battu? Note du Trad.

libre, étoit pris par le chien en embuscade, sans pouvoir échapper.

Au bord d'un vieux fossé de la ville de Hambourg, dont le fond étoit couvert de bourbe et de roseaux, une quantité de rats avoient établi leur demeure. Il y avoit un chien qui savoit bien les prendre, quand ils cherchoient à se sauver dans l'eau. Cependant il lui en échappoit plusieurs, parce qu'ils plongeotent. Mais on pouvoit de l'oeil suivre leurs traces au fond de l'eau par les bulles que leurs pas faisoient monter à la surface. On découvrit par là que les rats venoient toujours au même bord, d'où ils étoient partis, par un détour en demi cercle, tantôt plus petit et tantôt plus grand. Le maître du chien appella celui-ci deux ou trois fois, à l'endroit où il jugeoit que le rat devoit sortir, afin que le chien put se jeter dessus au sortir de l'eau. Cela suffit au chien pour comprendre la chose et prendre ses mesures de lui-même. Quand il arrivoit donc qu'un rat lui échappât, il fixoit les yeux sur l'eau, jusqu'à ce qu'il put estimer l'étendue de la courbe que décrivait le rat. Alors il alloit se poster à l'autre jambe de l'arc et ne manquoit jamais sa proie.

#### QUATRIÈME CARRE.

Les Chardonnerets et les serins apprennent aisément à se servir de leur bec et de leurs pattes pour faire monter l'auget, où ils ont leur manger, et de  
dez

dez attaché à un fil, qui leur sert à tirer leur eau, d'un verre placé plus bas. Ils savent fort bien amener l'un et l'autre et les tenir ferme, jusqu'à ce qu'ils ayent assez bu et mangé.

Des pigeons dressés à cela, reviennent de bien loin et en peu de tems à leur colombier, avec une Lettre qu'on leur a atachée aux pattes. On se sert surtout de ces postillions à Alep et Alexandrette, pour avoir promptement des nouvelles, de l'arrivée des vaisseaux.

Mais il est étonnant qu'on puisse dresser un serin de Canarie, qui est si timide, à prendre une méche allumée dans son bec, et à mettre le feu à un petit canon, sans craindre l'explosion, qu'il prévoit, pour l'avoir souvent entendue. On s'en étonnera moins quand on saura qu'on a imaginé un moyen d'affoiblir l'ouïe de ces oiseaux, ou même de les rendre entièrement sourds \*).

Une

\*) Le Traducteur a vu des serins de Canarie, choisir entre deux Alphabets rangés par lettres détachées en arc, devant eux, les lettres nécessaires pour écrire tous les mots qu'on leur disoit, quelques baroques qu'ils fussent. Ils apportoient chaque lettre dans l'ordre qu'exigeoit le mot. Pour les embarrasser, on leur proposa un mot où entroient trois l. Ils prirent les deux premiers des Alphabets, et pour faire le troisiemé ils allerent querir le premier du mot même. Ils marquoient aussi l'heure avec les chiffres disposées de même, après l'avoir vue à une montre.

Une couple d'une certaine espèce d'oiseaux entrelace une feuille de palmier avec des brins d'herbe, et la joint successivement à d'autres, pour en faire un nid, en forme d'une bouteille d'osier, qui seroit suspendue à l'arbre. Le fond de ce nid est un tuyau dont l'ouverture inférieure (b) est si étroite, qu'il ne peut y passer qu'un oiseau seul à la fois. Le tout forme un tissu fort artistement travaillé, et si ferme, que la pluie ne sauroit pénétrer jusqu'au dedans du nid, où les oeufs sont placés et couvés. L'un des côtés n'est pas entièrement ferme, enforte qu'il peut passer un peu de lumière à travers le tissu. On prétend avoir remarqué que les oiseaux qui font ces nids, tournent cette partie foible du côté d'où ils attendent le moins de tempêtes, de pluies et de froid, enforte que le côté solide met tout le nid à couvert de l'intempérie du ciel.

Que pensez-vous, mes amis, de cette industrie des animaux? Ces bêtes n'auroient-elles pas une ame et de la raison, quoique celles-ci n'égalent pas l'intelligence humaine? Vous n'en sauriez douter.

---

PLANCHE

PLANCHE QUATRE-VINGT-  
ONZIÈME.

T A B. LXXXVII.

P R E M I E R C A R R E.

L'homme parvient aisément à se rendre maître des animaux, même de ceux qui ont le plus d'adresse, de ruse et de force. On a représenté ici, à gauche, la manière dont on prend les singes. Quelques gens cherchent un endroit, où l'on puisse voir du haut des arbres, ce qui se passe en bas; ils ont un vase avec de l'eau, où ils se lavent le visage; ensuite ils versent l'eau, mettent de la côle dans le bassin, se retirent et se cachent. Voilà le piège dressé aux singes. Ceux-ci descendent des arbres, dès qu'ils se croient seuls, et vont imiter l'action qu'ils ont vu faire. Ils se barbouillent les yeux avec de l'eau de côle, en sorte qu'ils ne peuvent pas voir et tombent ainsi vifs dans les mains des chasseurs qui les guettent.

Le limier \*) que vous voyez au milieu de la planche, découvre à la piste les traces de la bête qu'il poursuit. Il court pour la surprendre dans le gîte, ou il donne à connoître en aboyant, que le gibier n'est

\*) Chien qu'emploient les chasseurs pour découvrir le gibier.

n'est pas loin; et lorsque le chasseur voit le gibier à sa portée, il tire dessus.

Le lévrier chasse au lièvre, l'atteint à la course, le prend et le remet à son maître. Le chien couchant apprend à s'arrêter devant les perdrix, ou les bécasses, et à lever la patte au moment qu'il les apperçoit dans l'herbe. Il y a des chiens qui se jettent à l'eau pour aller querir les canards et autres oiseaux aquatiques que le chasseur a tués.

### S E C O N D C A R R E.

Voilà qu'on force un sanglier. Deux chiens ont pour suivi la bête, l'ont prise par les oreilles et l'ont tenue, jusqu'à ce que le chasseur soit survenu, ait tiré son couteau-de-chasse et en ait tué la bête, qui crie horriblement. Le sanglier furieux a tué un chien et blessé un autre.

Plus loin, voilà toute une troupe de sangliers, qui se lèvent. L'un se jette sur le chasseur, mais il est si aveuglé de rage, qu'il ne voit pas le fer aigu que l'homme lui présente, ou qu'il ne craint pas de s'y blesser. Le chasseur dirige donc son épieu dans la partie la plus foible du corps du sanglier, et l'étend ainsi mort sur la place.

### T R O I S I E M E C A R R E.

Voyez-vous ce chat sauvage comme il étend la patte après cet oiseau pendu là? Il voudroit bien l'avoir;

voir; mais il ne fait pas que son avidité va le jeter dans le piège et lui coûter la vie. Car dès qu'il voudra arracher l'oiseau, cette barre d'en haut tombera sur lui, avec le poid qui y est attaché, et l'écrasera.

Ce renard là a été poussé par une semblable gourmandise à s'approcher de l'appât, qu'on avoit mis dans ce fer. Mais au moment qu'il croit se saisir de sa proie, les fers se joignent subitement, et il est pris au dépourvu.

Cette loutre veut aller à l'eau à son ordinaire pour prendre du poisson: mais elle rencontre un obstacle en son chemin; on a tendu en travers quelques fils qui l'arrêtent. Il lui est facile de les ronger; elle le fait; mais un billot armé de pointes de fer, lui tombe sur le corps et la tue.

Dans le lointain on voit la chasse du faucon. Celui-ci avec ses yeux perçans se tient coi sur le poing du chasseur, guette et regarde, s'il ne se présentera point quelque proie, qui lui convienne. Dès qu'il en aperçoit une, il part de la main, prend l'essor et va fondre sur l'oiseau, ou sur la bête à quatre pieds. La vitesse du chevreuil et la force du cerf leur sont inutiles pour se garantir eux et leurs yeux des attaques de cet ennemi.

#### QUATRIÈME CARRE.

La pêche se fait de différentes manières. Les Pêcheurs y employent des filets (1) qu'ils tirent sous l'eau,

l'eau, ou un petit filet (2), attaché à une longue perche, ou bien de nasses (5), ou bien de filets en entonnoir, tendus à des cerceaux, qu'on met dans l'eau, afin que les poissons y entrent et s'y prennent sans pouvoir en ressortir, non plus que d'un labyrinthe. On pêche aussi le poisson à la ligne, en l'amorçant avec un ver attaché à l'hameçon (qui est un crochet de fer recourbé) que le poisson avale avec l'appât. Sous ce pont (celui de Dessau,) vous voyez un engin à prendre le Saumon; vous en voyez tomber l'eau. Le Saumon qui nage toujours contre le courant, saute avec effort sur cette machine, entre dans le trou d'où l'eau sort et se trouve pris sans ressource.

PLANCHE QUATREVIINGT-  
DOUXIEME.

T A B B L E LXXXVIII.

P R E M I E R E B A N D E.

**I**l vaut bien la peine de voir et de se faire expliquer l'usage du *plan incliné* (fig. 1.), pour charger sans peine un grand fardeau sur un chariot; comment on peut fendre un bloc de pierre ou de bois avec un *coin* (fig. 2.); comment on peut presser fortement quelque chose au moyen d'une *vis* (fig. 3.); com-

K

ment

ment la *balance romaine* sert à peser toutes sortes de choses (fig. 4.); comment il se fait, que de deux hommes, portans un fardeau sur une barre ou perche (un levier), l'un (a) porte plus que l'autre (b), parce que la charge est plus près de lui; comment avec un levier (fig. 8 et 9.) qui a son point d'appui en *a*, on souleve une charge *b* et on la fait changer de place.

## SECONDE BANDE.

Il y avoit une fois un Roi, qui fit faire un vaisseau si grand, qu'on n'en avoit jamais encore vu de pareil. Ce vaisseau étant achevé, il s'agissoit de le tirer de dessus la terre et de le mettre (lancer) à l'eau. Mais on se trouva fort embarrassé. Le Roi eut beau faire venir une grande quantité d'hommes de toutes les parties de son royaume, pour trainer, pousser ou lever ce vaisseau; il fut impossible d'en venir à bout et d'accomplir les desirs du Roi. Il fit donc publier dans ses Etats et chez les étrangers, qu'il donneroit une grande récompense à celui qui inventeroit un moyen de transporter son vaisseau du chantier. (Le chantier c'est la place où on bâtit les vaisseaux.) Peu de tems après la publication, il se présenta un homme, je crois qu'il s'appelloit Archimède, qui s'offrit à lancer cette grosse machine à l'eau. Il promit de prendre de telles mesures, que le  
Roi

Roi n'auroit pas besoin, pour exécuter son dessein, de plusieurs milliers, pas même d'une centaine d'hommes; mais que le Roi lui seul, sans aucune aide, suffiroit pour mettre le vaisseau à flot. Cette promesse donna un grand étonnement au Prince, qui ordonna à tous les officiers de rendre des honneurs distingués à cet artiste habile, et de faire tout ce qu'il voudroit. Archimède savoit une science, qu'on appelle les mathématiques, et surtout la mécanique, qui en est une partie. Au moyen de cette science il étoit en état de ménager si bien les forces, que le Roi eut la satisfaction de lancer de sa propre main à l'eau, le vaisseau qu'il avoit fait faire, et d'exécuter lui seul, ce dont les forces réunies de mille hommes n'avoient auparavant pas pu venir à bout.

Etes-vous curieux, mes amis, de savoir, comment l'ancien Mathématicien Archimède exécuta cette entreprise; apprenez à connoître le levier, la poulie, le tour et leur usage. La figure 10. représente un tour. Les pignons de la roue a s'engrènent dans les dents de la roue b. A l'arbre de cette roue est attachée une corde, à laquelle tient le fardeau, qui doit être soulevé. Ici avec une force de dix livres qu'employe cet homme, il leve un poids de deux mille cinq cens soixante livres.

La figure 11. vous fait voir, comment une charge de cent livres, soutenue par deux cordes, est tenue ainsi en équilibre par cet homme K, avec une force

K a de

de cinquante livres, et peut être enlevée avec une force tant soit peu plus grande.

La figure 12 représente une machine, nommée le polyspaltie; où le fardeau est soutenu par quatre cordes, enforte que chacune de ces cordes ne porte qu'un quart de la masse. De là il s'enfuit qu'un homme n'a qu'à tenir cette corde avec une force de quarante livres, pour tenir en équilibre un poids de 160. En employant ainsi dix poulies, un homme soutiendra avec une force de cent livres, un poids de mille, et le soulèvera avec un peu plus de cent.

La figure 13 doit représenter un baromètre. Cet instrument consiste en un tube, ou tuyau de verre, ouvert par le bas et fermé par en-haut, rempli de vis-argent, que la plus ou moins forte pression de l'air fait monter dans le vuide, au haut du tube, ou descendre dans le globe, au bas de l'instrument; le baromètre indique le beau tems en montant, et la pluie, le vent ou l'orage en baissant; parce que l'air serain et pur, étant plus pèsant et plus élastique, le fait monter; et que l'air humide et plein de vapeurs, plus léger et plus foible, laisse tomber le vis-argent, En haut à la tête de la colonne de vis-argent, il y a une mesure et une aiguille mobile, pour marquer les hauts et les bas. Ordinairement on lit sur la mesure ces mots en allant de haut en bas: *Tems sec; tems constant; beau tems; tems variable; pluie ou vent; grande pluie; tempête.*

La

La figure 14 représente un thermomètre, ou instrument qui marque les divers degrés de chaleur et de froid. C'est aussi un tube de verre, rempli en partie de vif-argent ou d'esprit-de-vin coloré. Plus il fait chaud, et plus la liqueur monte dans le tuyau; plus il fait froid et plus la liqueur descend bas; parce que le froid la condense et que la chaleur la dilate.

La figure 15 vous fait voir un hygromètre, qui marque l'humidité, ou la sécheresse de l'air. Une corde à boyau A descend en B en passant sur plusieurs poulies. Quand l'air devient humide, il fait gonfler la corde, qui se contracte et fait monter le poids et l'aiguille du cadran. En devenant sec, il distend la corde dans sa longueur, et l'aiguille descend en A. Il y a des hygromètres de plusieurs sortes.

La figure 16 vous donne l'idée d'un manomètre ou mesure de l'air, (mesure de la pesanteur de l'air.) Il est composé d'un globe de verre creux et vuide d'air, assujetti à un fléau de balance, et tenu en équilibre par un contrepoids. L'air devenant plus pesant, et pressant davantage, soulève le globe, comme l'oeuf est soulevé par l'eau salée. (Voy. Tab. LIV.) L'air plus léger soutient moins, et le globe baisse.

On a encore des Pneumomètres, ou mesures du vent.

La figure 17 est une image de la pompe. Le bout inférieur du tuyau est enfoncé dans l'eau. A ce bout il y a une soupape ou valvule en *a*, qui s'ouvre, pour donner passage à l'eau dans le tuyau, lorsque le piston est tiré en haut par le bras de la pompe, qu'on appelle manivelle ou brimballe, et que la valvule en *b* se ferme. Ainsi le tuyau se remplit d'eau, depuis la valvule d'enbas jusqu'au piston. En baissant ce dernier avec le bras de la pompe, l'eau passe par dessus, au travers de la valvule supérieure ouverte, et s'écoule en dehors par *c*.

La figure 18 est un instrument, qu'on appelle la fontaine de Héron. C'est un vase de verre, au cou duquel est affermi un tuyau de verre, ouvert par les deux bouts. Si on tire en suçant par ce tuyau, l'air du vase et qu'on plonge subitement le tuyau par un bout dans l'eau, celle-ci entre dans le tuyau. Veut-on voir une fontaine ou jet-d'eau, on n'a qu'à souffler fortement dans le cou du vase, l'air y devient élastique, presse sur l'eau, en sorte que celle-ci monte dans le tuyau, et jaillit.

La figure 19 est une arquebuse à vent. Au dehors elle ressemble à une arme à feu; mais au dedans elle est tout autrement construite. Au bas il y a une pompe, au moyen de laquelle on comprime fortement l'air, dont on remplit la culasse, ou le globe de cuivre, *a. b. c. d.* Si l'on donne à cet air comprimé une issue en *c*, l'air en sort avec violence,  
entre

entre dans le canon de l'arquebuse, pousse la balle ou la charge de dragée, avec la même force que feroit la poudre enflammée, dans un fusil.

La figure 20 représente la pompe à feu, qui est si nécessaire, et par le moyen de laquelle on éteint un incendie, ou l'on en arrête les progrès; au lieu que sans elle, le feu réduiroit tout à la ronde en cendres. Elle a deux cylindres, dont les pistons se levent et se baissent alternativement. En O il y a un réservoir, dont l'eau monte successivement en f. m. par les mêmes moyens que dans la pompe, quand on lève ce piston-ci jusqu'en A. En baissant celui-ci on fait monter l'autre, qui attire l'eau de son côté; la valvule en f. m. se ferme, et l'eau entrée dans le premier cylindre, est pressée avec tant de force, qu'elle pénètre par une valvule en h. dans le corps de la pompe b. c. a. d. Le passage de l'eau dans ce corps est représenté de l'autre côté en c. Dans ce vase, il y a un tuyau, comme dans la fontaine de Héron. L'eau en entrant pousse successivement l'air dans un petit réduit sous a. d. qui réagit sur l'eau de manière que celle-ci jaillit avec violence par le tuyau en e.

### TROISIEME BANDE.

Un Bourguemaître de Magdebourg, nommé Othon de Guérique, inventa la pompe pneumatique; par le moyen de laquelle on peut tirer presque tout

l'air d'un corps creux de métal ou de verre, et y former un vuide. Cette invention en fit naître quantité d'autres; parce qu'on s'appliqua à étudier la nature, avec plus d'ardeur et d'exactitude. Guérique étant en ambassade fit, en présence de l'Empereur et de la Diète assemblée, des expériences, qui excitèrent l'étonnement de tous les spectateurs. Il prit deux demi-globes de métal a. b. qui joignoient exactement, et formoient ainsi un globe entier creux, de trois quarts d'aune ou de dixhuit pouces de diamètre. Il pompa l'air hors du corps de ce globe, en sorte que l'air extérieur agissoit seul sur les deux demi-globes, pour les presser l'un contre l'autre, sans que la résistance d'un air intérieur balançât son action. On s'imagina, que deux hommes tirant chacun de son côté l'un des deux hémisphères, par les anses qu'on y avoit pratiquées, ils les sépareroient sans peine. Mais Othon de Guérique fit atteler à chaque demi-globe huit vigoureux chevaux; et ces seize chevaux, avec tous leurs efforts, ne furent pas capables de séparer les deux hémisphères, c. a. d. de vaincre la pression de l'air sur les deux demi-globes. Guérique au contraire montra qu'il pouvoit les séparer du doigt, en tournant la clef d'un robinet, et donnant ainsi entrée à l'air dans le corps du globe.

---

QUATRIEME

QUATRIEME BANDE.

Voici un moulin à bras, fig. 22. Un homme à l'aide d'une manivelle A. tourne une petite meule sur une autre. Il broye ainsi des grains de moutarde avec du vinaigre, pour en faire de la moutarde.

La figure 23. vous offre une machine à battre le grain. Un cheval attelé au bout d'un bras A. B. tourne en cercle, et fait aller une roue, dont les dents s'engrènent dans une lanterne; celle-ci met en mouvement un tambour, qui fait jouer les fléaux, en les levant et les laissant ensuite tomber sur les épis rangés dessous; et ces coups de fléau font jaillir les grains hors de la paille.

La figure 25. représente une grande roue qu'un homme fait aller en se mettant dedans et en marchant comme s'il vouloit monter, en sorte que l'arbre qui sert d'axe à la roue souleve des fardeaux considérables. Cette machine s'appelle la *grue*; la roue avec son axe s'appelle un *tour*, quand la machine est horizontale: si elle est verticale, on la nomme *cabestan*.

Dans les figures 25 et 26 vous voyez des moulins-à-eau, c. à. d. que l'eau met en mouvement. Dans la première l'eau tombe sur les aubes de la roue, et dans la seconde elle ne fait que pousser la roue en dessous au moyen de sa rapidité. On se sert de la première méthode quand on a peu d'eau, et

qu'il faut la ménager; parce que cette méthode ajoute à la rapidité du courant, toute la force du poids de l'eau; et il suffit d'un filet d'eau de la largeur de quelques pouces, pour faire jouer de grandes machines.

La figure 27 représente un moulin sur bateau. Le courant rapide du fleuve donne contre les aubes de la roue, et met ainsi l'axe et toute la machine en mouvement. Le bateau est attaché au rivage à des pieux, ou arrêté avec des ancres, de peur que le courant ne l'emporte.

## PLANCHE QUATREVIINGT-TREIZIEME.

TAB. LXXXIX.

### PARTIE D'ENHAUT.

Il y a quantité de machines pour aller par eau. Les Gondoles sont des bateaux couverts et ornés, qui ne servent qu'à des promenades et à des parties de plaisir; on a des bateaux, des prâmes, des esquifs, etc. Ici à gauche, vous voyez une galère, qui va à la rame et à la voile. Les voiles de celle-ci sont calées, et enveloppées autour des vergues. Des deux côtés les forçats levent une quantité de rames.

Au milieu on voit un Yacht; c'est un petit bâtiment, fait pour aller fort vite à la voile; des deux côtés

côtés il y a des poutres ou femelles, qui débordent à la façon de balanciers, pour assurer l'allure du bâtiment, et empêcher qu'il ne se renverse sur le côté.

A droite est un vaisseau de guerre, armé de plus de cent pièces de canon. A chaque côté du bâtiment il y a quatre rangs d'écoutes l'un sur l'autre, ou quatre étages de batteries pour tirer. A la proue (c. à d. sur le devant du vaisseau) est l'éperon (1.); une poutre qui avance en avant hors du vaisseau. A l'éperon tient le mât de beaupré avec deux vergues. (2.) Le mât de misaine et le grand mât (celui du milieu) ont chacun trois voiles; le mât d'arrière ou d'artimon, n'en a que deux. Sur les hunes, fortes de galleries au haut des mâts (6), il y a des sentinelles, chargées de prendre garde à tout ce qui se passe à l'entour, (comme p. ex. s'il vient un vaisseau, ami, ennemi, ou corsaire; s'il se montre quelque terre, quelque écueil, etc.). Ces cordages (4) ou haubans tiennent les mâts ferme, et servent d'échelles pour monter aux galleries. Sur la poupe est le pavillon, une pièce d'étoffe, ou un drapeau, avec les armes du pays dont est le vaisseau. Au haut des mâts sont les banderoles. Derrière le vaisseau est le gouvernail, à l'aide duquel on dirige la course du bâtiment. Les ancres sont à la proue. Ce sont de grands crochets de fer, qu'on jette dans la mer pour arrêter le vaisseau, quand il en est besoin. Une seule ancre pèse plus de deux mille livres, et les cables des an-

gres

pres plus de treize mille (apparemment de toutes les ancrés ensemble.) Le cable de la grande est de l'épaisseur de la cuisse d'un homme. Il faut plus de quatre mille gros chênes pour bâtir un vaisseau de guerre comme celui-ci; et il a besoin de cinq cens jusqu'à mille hommes d'équipage.

A gauche dans le lointain paroît un Fanal ou Phare; c'est une haute tour, sur laquelle on allume du feu la nuit, pour éclairer les vaisseaux, ou plutôt pour les avertir que le passage est périlleux; que l'équipage doit se précautionner, et quelle est la route qu'il faut prendre. Il y a une flotte à droite, qui se prépare à un combat naval.

#### PARTIE D'EN BAS.

Voyez ici un vaisseau de guerre coupé par le milieu, de la poupe à la proue. Dessous est la quille (1) une grosse poutre, à laquelle sont attachées les côtes ou grandes pièces de bois recourbées, qui forment les flancs ou la carcasse du vaisseau, et qu'on recouvre ensuite de fortes planches. La quille porte tout le bâtiment. Derrière on voit le timon (3) ou la manivelle qui rentre dans le vaisseau jusqu'à la dunette de l'arrière, et qui sert au Pilote à diriger le gouvernail. Le Pilote chargé de la conduite du vaisseau, observe soigneusement la bouffole et les pendules (aussi bien que les Autres). Ces instrumens  
sont

sont dans la gésole (4) près de la dunette de l'arrière (5) qui est le logement du Capitaine. Au dessus de cette chambre, il y a plusieurs autres pour les officiers (7). Plus haut est le château de poupe (8.) muni de pavés (9.). Le bord supérieur du vaisseau s'appelle le Bord: d'où viennent plusieurs expressions, comme Babord, Stribord; qui indiquent les deux côtés, celui-ci le droit et celui-là le gauche: vaisseau de *haut-bord*, pour dire un grand vaisseau: *aller à bord*, pour dire s'embarquer, monter dans le vaisseau: *avoir des gens ou des marchandises à bord*, ou *sur son bord*, pour dire dans son vaisseau. Le bord est plus haut que le *tillac*, qui est le plancher supérieur du vaisseau. Les vaisseaux ont plusieurs étages l'un sur l'autre; on les appelle *ponts*. Ainsi on dit: *la galère n'a qu'un pont*; *un vaisseau de deux ponts*, etc. L'espace au fond du vaisseau s'appelle le *fond de cale*. Dans le fond de cale est le *lest*, une charge nécessaire pour empêcher le vaisseau de se renverser: outre cela il y a toutes sortes de provisions de bouche, des tonneaux d'eau; des munitions de guerre, de la poudre, des boulets; des magasins de cordages, de bois, d'étoupes pour réparer le navire.

## PLANCHE QUATREVINGT- QUATORZIEME.

T A B. XC.

**L**e moulin à vent figure 28. a quatre volans ou ailes p. q. r. s. que le courant de l'air presse et fait mouvoir. Les ailes font aller le grand arbre et le rouet h. a. g. dont les dents s'engrenent dans les fuseaux de la lanterne i. b. Cette lanterne a pour support une axe, à laquelle tient en suspens une pierre de meule k. o. d. qui tourne sur un autre meule dormante. Ce mouvement écrase et réduit en farine les grains de seigle ou de bled, qui tombent de la Trémie C. M. entre les meules par un conduit en forme de foulier.

Dans les moulins à scie, les scies h. g. et f. e. vont de haut en bas par le moyen d'une manivelle de fer, qui tient à l'arbre ou à l'axe de la roue a. b. L'arbre qui doit être scié en planches, avance un peu à chaque coup de scie, par un mécanisme arrangé exprès pour cela. C'est un spectacle très-agréable pour un amateur des arts, que de voir et d'examiner des machines si bien inventées.

Dans les moulins à pilon, l'arbre de la roue leve en tournant les pilons c. d. e. f, et les laisse ensuite retomber. L'arbre a des levées, ou petites pièces  
de

de bois en faillie, qui faifissent les mentonnets, autres pièces de bois attachées aux pilons, et les laifissent échapper, après les avoir levées assez haut.

Il faudroit avoir bien peu de curiosité et peu d'envie de s'instruire, pour porter une montre, fans se mettre en peine de la manière dont s'exécutent ces mouvemens si réguliers, qui marquent le tems. Le meilleur moyen de s'en instruire, est de se faire montrer par un horloger toutes les pièces d'une montre, avec leurs rapports et leurs liaisons. On verra qu'il y a dans une boîte A. nommée le tambour, ou barillet, un ressort d'acier, dont l'un des bouts tient à l'arbre du barillet G. et l'autre au tambour même. Lorsque le ressort est entièrement relaché, que la petite chaîne de la fusée f. d. est entortillée autour du tambour, c'est à dire lorsque la montre est *écoulée*, il faut la remonter de nouveau. Cela se fait en faifissant avec la clef de la montre, l'axe de la fusée, et en la tournant de sorte que la chaînette repasse du tambour sur la fusée, et que le ressort est réplié sur lui-même et tendu; de manière que cette chaînette, tirée par le ressort, feroit tourner rapidement la fusée, si les dents de la roue, qui y est attachée n'arrêtoient son mouvement, par les efforts qu'il lui faut faire, pour mettre en jeu tous les autres rouages, aussi bien que l'aiguille des heures et celle des minutes. L'uniformité du mouvement est l'effet d'un *balancier* très-fin d'acier h. Au dessus du balancier est  
la

la roue de rencontre. Le balancier h. peut être accourci au moyen d'une petite roue et de quelques dents, dans lesquelles elle s'engrène, quand on veut rendre les vibrations plus courtes et plus rapides. On peut de même rendre le balancier et ses vibrations plus longues, en sorte que la montre aille un peu plus lentement qu'elle n'alloit auparavant.

Il y a quelques siècles qu'il falloit se contenter de cadrans solaires, de clepsydes (ou horloges à eau) et de clepsammies (ou horloges à sable, communément malnommées clepsydes); les horloges à rouage n'ayant été inventée que depuis le quatorzième siècle. Les horloges à sable, figure 32. sont fort simples. Elles ont deux vases a. b. de verre, l'un sur l'autre, et joints par leur ouverture, dans lesquels il y a autant de sable, qu'il en peut passer dans une heure, (dans trois quarts, une demie, ou un quart d'heure) au travers d'un petit trou de communication, pratiquée entre les vases. Quand le sable est écoulé, on tourne l'horloge, en sorte que le vase plein de sable se trouve en haut.

Celui qui a une connoissance distincte de la position de la terre par rapport au soleil, comprendra aisément la manière de faire des cadrans solaires. On trace des deux côtés d'une surface plate, (d'une planche, d'une tole de métal, d'une pièce de marbre) un cercle, qu'on partage en vingtquatre parties égales, de manière que le centre, les cercles et les points d'inter-

d'interfection correspondans des deux côtés, soient exactement l'un sur l'autre. On marque les chiffres 1 jusqu'à 12 deux fois sur chaque cercle, et l'on passe une aiguille au travers des deux surfaces par les centres des cercles, perpendiculairement; cette méthode donne un cadran solaire équinoctial. Faites la poser par un homme entendu en ces matières, de sorte que les surfaces du cadran soient parallèles à l'Equateur, et l'aiguille à l'axe de la terre. Pour cet effet il faut savoir la latitude du lieu, ou l'élevation du pôle, où le cadran doit être placé. L'ombre marquera les heures sur la surface supérieure depuis l'équinoxe du printems jusqu'à l'équinoxe de l'automne (depuis le 20 — 22 de Mars, jusqu'au 20 — 22 de Septembre, tems où les jours et les nuits sont égaux). Le reste de l'année l'ombre se montre en bas. Le cadran solaire horizontal n'est pas plus difficile à faire. On arrange une surface platte sur laquelle on veut attacher son cadran, à un cadran équinoctial, comme on le voit à la figure 33. On marque le point K où doit être placée l'aiguille; on tire des quatre points cardinaux, de l'orient, du couchant, du midi et du nord, jusqu'au centre où se trouve l'aiguille, des lignes destinées à marquer les heures, celle de l'orient à l'occident, pour marquer six heures du matin et du soir, et celle du midi au nord, pour marquer le midi; les autres heures se marquent entre deux à distances égales; on écrit les chiffres, on

L

pose

pose le cadran au niveau horizontalement, et l'on attache l'aiguille à la hauteur du pôle; et le cadran solaire est fait.

L'arpentage est l'art de mesurer le terrain, la distance et la situation des lieux, l'un par rapport à l'autre. On s'y sert ordinairement de l'instrument, figure 34. nommée Astrolabe. C'est un cercle de métal divisé par des lignes et des chiffres en 360 parties ou degrés. Sur cette Astrolabe est affermie au centre du cercle e. sur un pivot mobile, une règle a. b. qu'on peut tourner à volonté tout autour du cercle. Aux deux bouts de cette règle, il y a des pinules a. b. un instrument percé d'un trou étroit, au travers duquel on vise à l'objet éloigné, dont on veut connoître la situation ou la distance. On calcule ensuite l'éloignement et la grandeur de ces objets, dont on n'a point approché, ou auxquels on ne pouvoit pas parvenir pour les mesurer; en comparant les degrés de l'astrolabe d'un point d'où l'on a visé à l'autre, avec la longueur de la ligne sur laquelle on a fait ses observations. L'art de mesurer ainsi les objets est un bel art, qu'on doit tâcher d'apprendre, dès qu'on en trouve l'occasion. La figure 35. représente une chaîne d'arpenteur, qui peut avoir 100 pieds ou 10 verges de long.

Les grandeurs trouvées peuvent être réduites à des moindres grandeurs, en conservant les rapports au moyen de l'instrument, figure 36. nommé l'échelle

chelle de réduction, pour être transportées sur le papier. On a besoin pour cela du Compas, figure 37.

La pointe N. de l'aiguille aimantée, figure 38. suspendue et mobile sur un pivot, se tourne toujours vers le nord, présente l'autre pointe au midi, et marque ainsi en même tems les deux autres points cardinaux, l'orient et l'occident. Cette aiguille est enfermée dans une boîte, et constitue ce qu'on appelle une boussole; dont on se sert quelquefois dans l'arpentage, et qui est absolument nécessaire à la navigation.

Les Navigateurs se servent du porte-voix ou de la trompette parlante, figure 39. pour s'aboucher avec les vaisseaux qu'ils rencontrent, et dont ils n'oseroient approcher d'assez près, pour se faire entendre à la simple voix; de peur de se heurter. La voix passe par *a.* et ressort en *A* plus concentrée et par cela même plus fort, qu'elle ne seroit sans cet instrument.

Le cornet, figure 40. sert à ceux qui ont l'ouïe dure, pour conduire le son ou la voix renforcée au timpan de l'oreille. On applique à l'oreille la petite ouverture *A.* de l'instrument.

Celui qui ignoroit les loix de la Nature touchant le son, seroit fort étonné de voir sous la voute, figure 41. qu'on appelle la voute *de la chambre au secret*, qu'un homme, placé en *b.* entend distinctement ce que dit à voix basse un autre, placé en *a.*

ans qu'un troisieme, placé entre les deux, entende le moindre mot. Les vibrations du son, qui partent d'A. se concentrent en B.

Si l'on pose un verre lenticulaire ou convexe, (c. à d. dont les deux surfaces forment des portions de globe) *a. c.* (fig. 42.) de maniere à ce que les rayons du soleil donnent au travers, ces rayons se réunissent et se concentrent de l'autre côté au point *f.*, en sorte qu'ils mettent le feu à un corps combustible, qu'on y a exposé. C'est par cette raison qu'on appelle ce verre, *verre ardent*, et le point où se concentrent les rayons, *le foyer*. On a aussi des miroirs ardents, ce sont des surfaces concaves, c. à d. des pièces d'un globe creux, de métal ou de bois très-poli; on en a aussi fait de glace. Ces miroirs concentrent les rayons du soleil avec une telle force, que le fer exposé au foyer (figure 41 en b.) fond comme de la cire, et que les pierres les plus dures sont en un moment vitrifiées, c'est-à-dire, changées en verre liquide. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le miroir même n'a aucune chaleur, et qu'étant de glace, il ne se fond pas.

La lentille ou le verre à grossir, ou la loupe (figure 43.) est convexe d'un ou des deux côtés. Les rayons de lumière qui partent de l'objet *e.* et *f.* pour aller à l'oeil *o.* prennent en traversant la lentille, une direction, comme s'ils partoient de *d.* et de *c.*  
ainsi

ainsi l'oeil voit la distance ou grandeur *e. f.* augmentée comme *d. c.*

Si le verre est concave, comme figure 44. les rayons visuels partant de *d.* et de *c.* prennent en passant par ce verre une direction, comme s'ils venoient de *f.* et d'*e.* Ainsi la grandeur *d. c.* diminue à la grandeur *e. f.*

Les lunettes, figure 45. sont composées de deux verres un peu convexes ou concaves, un verre pour chaque oeil. Les premières aident aux presbytes, c'est-à-dire, à ceux qui ont la vue longue, à voir de près de petits objets, comme p. ex. les lettres. Les lunettes concaves servent aux myopes, c'est-à-dire, à ceux qui ont la vue courte, pour distinguer les objets éloignés.

Le verre à plusieurs facettes (ou surfaces,) le polyedre, figure 46. répète les objets, ou les présente autant de fois qu'il a de facettes.

Le télescope, figure 47. avec lequel on voit les objets fort éloignés sur la terre, beaucoup plus près et plus distinctement qu'à l'oeil nud, est un tube dans lequel il y a deux verres, (ou davantage) un verre oculaire concave *e.* et un verre objectif convexe *b.* ou bien comme on le voit figure 48. avec trois verres oculaires convexes, et un verre objectif. La lunette d'approche est plus foible que le télescope.

On appelle verre oculaire, celui qui est près de l'oeil; et verre objectif, celui qui est tourné vers l'objet qu'on veut voir.

Le télescope ou tube astronomique, avec lequel on observe les astres, n'a que deux verres, un oculaire et un objectif, tous deux convexes. A travers de ce tube on voit à gauche ce qui est à droite, à droite ce qui est à gauche, en haut ce qui est en bas, et en bas ce qui est en haut; en un mot, il renverse tous les objets.

La lorgnette, figure 50. est une lunette à longue vue, ou une sorte de petit télescope, avec un miroir plat, où se peignent les objets de manière que l'oeil les aperçoit en regardant en *b*.

Le télescope à miroir réunit un miroir concave et un télescope.

Lorsqu'un objet transparent et bien éclairé *a*. figure 51. envoie des rayons colorés à travers de deux verres convexes *b. c.* sur une muraille blanche *d.* dans une chambre obscure, cet objet se peint en grand sur la muraille avec ses couleurs, mais renversé. Une machine de la sorte s'appelle *Microscope solaire* \*), quand c'est le soleil qui éclaire l'objet; et *Lanterne magique*, quand on y employe une lumière artificielle.

BANDE

\*) On l'appelle aussi *chambre obscure*, quand on prend une chambre entière pour machine, ou qu'il s'agit d'objets hors de la machine.

BANDE INFÉRIEURE.

L'architecture est l'art qui nous enseigne à construire des bâtimens solides, sains, commodes et beaux. On érige des colonnes, là où il y a quelque partie de l'édifice à soutenir, ou là où il paroît que des supports sont nécessaires. Chacune des six colonnes, que vous voyez figure 53. est composée du *fût*, ou du corps de la colonne B. de la *base* A. sur laquelle la colonne repose, et du *chapiteau* C. qui d'abord n'a peut-être été employé que comme un abri contre la pluie, et qui aujourd'hui sert d'ornement.

Figurez-vous près d'un mur deux colonnes A. B. figure 52. qui portent une poutre, C. D. Cette poutre ornée s'appellera l'*Architrave*, D. Au-dessus de celle-ci, sont les poutres principales E. F. G. H. qui rentrent dans l'édifice, pour en soutenir les plafonds; les ornemens de celles-ci forment ce qu'on appelle la *frise*, E. La partie supérieure de ces poutres ou de cet entablement, s'appelle la *corniche*, F.

On parle de six ordres d'architecture qui se distinguent principalement par la forme et la proportion des colonnes. Par rapport aux colonnes on fait plus d'attention à la solidité qu'à l'ornement dans les ordres 1. Toscan et 2. Dorique. L'ionique 3 et le Germanique 4, sont plus ornés que les premiers, mais moins encore que le Romain ou Composite 5. et le Corinthien 6.

## PLANCHE QUATRE VINGT- QUINZIEME.

### TABLE XCI.

**V**ous voyez ici diverses figures destinées à expliquer les loix d'équilibre et du mouvement des solides et des fluides; celles de la vision, de la réflexion et de la réfraction des rayons de lumière, etc. ainsi que les mathématiques et la physique nous les enseignent. La figure 15. par exemple, représente un Syphon, ouvert par les bouts d'enhaut et d'endas, dans lequel l'air ambiant retient la liqueur, dont il est rempli, lorsqu'on en ferme l'ouverture d'enhaut avec le doigt, pour empêcher l'air d'y entrer. La figure 16. est un autre Syphon, qui sert à tirer des liquides, comme du vin etc. d'un tonneau, pour les mettre dans un autre. Ce qui se fait en plongeant l'ouverture A. dans le fluide, et en suçant l'air par l'autre ouverture B, qui doit être hors de la liqueur, et plus basse que la première, jusqu'à ce que le Syphon se remplisse de fluide. On peut aussi plonger le Syphon, plein de liqueur, ce qui épargnera la peine de sucer l'air.

La figure 21. représente une pompe pneumatique, au moyen de laquelle on peut raréfier l'air, enfermé dans un corps de métal ou de verre, ou l'en extraire presque entièrement.

PLANCHE

PLANCHE QUATRE-VINGT-  
SEIZIÈME.

T A B. XCII.

La sphère de vos connoissances s'étend-elle déjà au-delà de ces choses qui sont autour de vous à votre portée? Avez-vous peut-être déjà ouï parler de la figure de la terre? N'avez-vous pas cru, avant qu'on vous eût dit le contraire, qu'elle étoit une simple surface plate, entrecoupée de montagnes, de collines, d'eau, de mers, de fleuves, de ruisseaux? Et en effet, comment auriez-vous pu deviner que la terre est un globe tout rond; un globe qui ne pend point à des cordes, qui ne repose point sur des piliers; un globe qui nage sans appui dans l'air, comme faisoit une bulle de savon; un globe enfin très-grand, très-pesant, et qui pourtant ne tombe pas? L'idée que vous aviez de la lune, du soleil et des étoiles, étoit sans doute aussi imparfaite que votre idée de la terre. Il se peut que vous ayez entendu dire de la lune, qu'elle est aussi un grand corps rond, avec des montagnes et des vallées, comme la terre, et qu'elle emprunte sa lumière du soleil. Vous savez peut-être aussi, que le soleil est très-loin de nous, et qu'il est beaucoup plus grand que toute la terre. Mais je pense pourtant que la connoissance que vous avez de

L 5

ce

ces corps célestes, qui sont si loin de nous, peut beaucoup s'accroître et se perfectionner.

Un Astronome, nommé Ptolémée, qui vivoit il y a plus de deux mille ans, prétendit que la *Terre* étoit un globe situé au centre du monde, où elle demeurait immobile; comme cela est représenté dans la figure 2. Que la *Lune*  $\text{☾}$  tournoit autour de la terre. Après celle-ci venoit un autre globe semblable à la terre, une planète, nommée *Mercuré*  $\text{☿}$ , faisant sa révolution sur un cercle plus grand. Un plus grand cercle encore, étoit la carrière de la planète de *Vénus*  $\text{♀}$ . Ensuite venoit le *Soleil*  $\text{☉}$ , tournant de même autour de la terre, ainsi qu'il semble aux yeux, et que la plupart des gens le croient. Plus haut il assigna leurs rangs aux planètes de *Mars*  $\text{♂}$ , de *Jupiter*  $\text{♃}$  et de *Saturne*  $\text{♄}$ ; et enfin il prêta à l'innombrable multitude des étoiles fixes, une marche uniforme autour de la terre. On divisa ces étoiles en un grand nombre de constellations, ou d'amas d'étoiles, sous le nom de différentes choses, que nous voyons autour de nous. Dans le cercle que décrit le soleil autour de nous dans l'espace d'une année, on imagina douze figures ou constellations, nommées les signes du Zodiaque, dont voici les noms et les chiffres. Le Bélier  $\text{♈}$ , le Taureau  $\text{♉}$ , les Gémeaux  $\text{♊}$  ou  $\text{II}^*$ , l'Écrevisse  $\text{♋}$ , le lion  $\text{♌}$ , la Vierge

\*) Deux frères nés ensemble s'appellent *Jumeaux*.

vierge ♍, la Balance ♎ ou ♏, le Scorpion ♏, le Sagittaire ♐, le Capricorne ♑, le Verseau ♒, et les Poissons ♓.

Les étoiles ne sont pas visibles de jour, à la vérité; mais on fait pourtant la situation du soleil par rapport à elles, et comment il semble avancer d'un jour à l'autre sous elles. Voilà pourquoi vous lisez dans les almanacs, que le Printems commence lorsque le soleil entre dans la constellation du Bélier; l'Eté lorsqu'il approche de l'une des étoiles, qui composent le signe de l'Ecreville; l'Automne, lorsque le soleil a passé le signe de la Vierge; et qu'il entre dans celui de la Balance; et l'Hiver, lorsqu'il entre dans le signe du Capricorne.

C'est la marque d'une ignorance profonde de la Nature et de l'arrangement de l'Univers, que de s'imaginer que la terre occupe le centre du monde, et de croire que le soleil, les planètes et les étoiles tournent autour de la terre.

En vous expliquant la planche quatrevingt-troisième, je vous ai déjà dit qu'un homme, nommé Copernic qui vivoit, il y a quelques centaines d'années, avoit des idées plus justes de la situation et de la course des corps célestes; que le Soleil est plus grand que la terre plus d'un million et quatre cent mille fois, et qu'il est au centre des orbites de ses planètes, selon la doctrine de cet Astronome, qui

rendit

rendit au Soleil et aux Etoiles le repos, une situation fixe, qu'on ne leuravoit ôtée que par erreur. Voyez la figure 1. Du centre, où il est immobile, le Soleil, ce corps immense, darde ses rayons de tous côtés, et répand dans toute la Sphère de son activité la lumière et la chaleur. Autour de lui roulent dans leurs orbites, d'abord Mercure, puis Vénus, ensuite notre Terre avec la Lune, qui fait sa révolution autour de nous et nous sert de Satellite; après cela viennent Mars, Jupiter avec ses quatre Satellites ou Lunes, et Saturne qui en a cinq.

Le 13 de Mars 1781, Herschel, Musicien de profession et grand Astronome par goût, Allemand de naissance, et établi en Angleterre, où il vit à la campagne, près de Londres, a découvert une nouvelle Planète, deux fois plus éloignée de nous que Saturne, beaucoup plus grande que la Terre, et qu'il a nommée la Planète de George, en l'honneur du Roi d'Angleterre, mais qu'on a depuis nommée Uranus. On lui connoit déjà deux Satellites, et l'on soupçonne qu'il en a six \*).

Un mot de la distance énorme de ces corps célestes. Un boulet qui parcourroit trois milles d'Allemagne en une minute, s'il ne perdoit rien de sa force dans cet espace de tems, mettroit, malgré ce vol rapide, vingt cinq années à faire le trajet d'ici au soleil. Du Soleil à Saturne

\*) Addition du Traducteur.

Saturne il lui faudroit deux cent cinquante années; cinq cent jusqu'à la Planète d'Uranus, nouvellement découverte; et sept cent jusqu'à l'Etoile fixe la plus proche \*). Que les idées que vous aviez de ces choses dans votre enfance étoient imparfaites!

Entre les figures 1 et 2. vous voyez les planètes représentées dans le rapport de leurs grandeurs apparentes. La grandeur du soleil en comparaison de la terre vous sera plus facile à saisir, si vous prenez pour elle le plus grand cercle de la figure 1, comparé aux petits cercles de Mercure, de Vénus, de la Terre, de la Lune, de Mars, de Jupiter et de Saturne.

La figure 3 vous fait voir, comment on mesure la distance d'un corps en G. du centre de la terre.

La figure 4. est destinée à vous faire comprendre, comment la Lune en B. disparoit aux yeux des habitans de la terre, lors de la nouvelle lune, en nous tournant le côté obscur; et comment elle fait une éclipse de soleil, en se plaçant entre la terre et cet astre. Comment au contraire étant placée en D. et en F. au premier et au dernier quartier, elle ne nous montre qu'une partie de sa surface éclairée; et enfin, comment

\*) Il faut qu'il y ait ici une faute énorme, ou dans le calcul, ou dans l'impression. La distance des étoiles fixes est incomparablement plus grande que la distance d'Uranus au Soleil. Peut-être 700,000 années pourroient avoir quelque apparence de vérité.

comment se trouvant en la position E. au tems de la pleine lune, nous la voyons toute éclairée et l'ombre de la Terre venant à la couvrir, produit une éclipse de lune.

La figure 5. montre les tâches de la Lune et ses endroits lumineux. Les derniers sont des montagnes, entre lesquelles il y en a, qui surpassent de beaucoup en hauteur les plus grandes montagnes de la terre. Les tâches sont à ce qu'on croit des mers et des vallées.

La figure 6. sert à l'explication de plusieurs termes et de plusieurs idées de la science du monde sensible, tel qu'il paroît à nos yeux. En E. on suppose la terre au centre du monde, traversée par une ligne a. b. représentant l'axe du monde, autour duquel le ciel avec tous les astres, semblent se mouvoir. L'un des bouts de cet Axe *a.* représente le pôle septentrional, et l'autre *b.* le pôle méridional. Le cercle e. p. g. o. s'appelle l'Equateur et partage toute la Sphère céleste en deux hémisphères ou demi-globes, le septentrional et le méridional. Le cercle q. r. t. u. est le Tropique du Cancer, ou du nord; et h. i. k. l. le Tropique du Capricorne ou du Sud, Le cercle h. p. t. o. marqué par des points, est l'écliptique, ou la carrière apparente du soleil, qui se trouve dans le Zodiaque: v. w. et x. z. sont les cercles polaires. Le point le plus haut de la ligne

au

au dessus de nos têtes, s'appelle le point *vertical*, ou le *Zenith*; le point le plus bas, sous nos pieds, le *Nadir*.

Ce n'est pas ici le lieu à des instructions plus détaillées sur ces matières. Vous trouverez plus de lumières sur ce sujet dans la Section XXXVIII du livre pour *apprendre à lire et à penser*, et encore davantage dans le 4<sup>e</sup> Volume du manuel Elementaire.

PLANCHE QUATREVINGT-DIXSEPTIEME.

T A B. XCIII.

La Terre et les Mers, les Montagnes et les Vallées, tous les climats et les régions de la terre sont pleines des faveurs de l'Auteur de notre être; partout nous voyons des traces de ses bontés infinies; il ne faut pour les reconnoître qu'ouvrir les yeux sur la nature, et ne pas se refuser aux impressions que font sur nous sa richesse et sa magnificence. Ce n'est que de loin à loin que la puissance divine éclate par des événemens terribles, tels que ceux qui nous sont ici représentés.

PREMIER

## PREMIER CARRE.

Quand les vents agitent la mer et soulèvent les vagues, quand le ciel chargé de nuages se confond avec les flots, quand la tempête déchire les voiles, brise les mâts et les cordages, quand les vagues battent le vaisseau et s'élancent dessus, et qu'aucun port ne peut recevoir et sauver le navire, le bâtiment est en danger d'être brisé et de faire naufrage, et le navigateur est menacé de périr dans les eaux. S'il arrive que la terre ne soit pas éloignée, il se peut faire que l'équipage sauve sa vie, soit en se jettant dans des barques, soit en nageant vers le rivage. Voyez-vous comment cet homme se sert d'une planche, pour atteindre la terre; comment cet autre en approche déjà, et trouve sur le bord un homme charitable, qui lui tend la main? Voici encore un homme compatissant et secourable, tout prêt à assister les malheureux. — Il s'en trouvera même qui exposeront leur propre vie, pour sauver celle des autres.

## SECOND CARRE.

Voilà le volcan Vésuve, qui n'est qu'à quelques lieues de Naples, capitale du Royaume de ce nom en Italie, et la résidence du Roi des deux Siciles. C'est une chose terrible d'entendre le volcan mugir et tonner sous terre, de voir ensuite les flam-

mes

mes sortir du fond de ces gouffres, et lancer fort loin une pluie de cendres brûlantes et de pierres enflammées d'une grandeur énorme; de voir les torrens de lave sortir de la bouche du volcan, se répandre dans la campagne et la ravager.

Il fait nuit. Des pêcheurs jettent leurs filets à la mer; d'autres prennent du poisson à la ligne.

### PARTIE D'EN BAS.

Ce tableau représente les malheurs arrivés à Lisbonne, capitale du Portugal. La terre tremble, les Palais de cette grande ville chancellent, les murs s'entr'ouvrent, et tombent en ruines. Les habitans se réveillent pleins d'effroi, prennent la fuite pour échapper à la mort, et sont ensévelis sous les débris des bâtimens qui se renversent sur eux. Les pères et les mères veulent encore sauver leurs chers enfans, comme leurs plus précieux trésors, et se trouvent arrêtés de tous côtés par les débris. De toutes parts naissent des incendies, et ce malheur achève d'ôter aux infortunés toute espérance de salut. L'air retentit des cris de la douleur et de l'angoisse.

Voyez ce qui se passe dans cette seule rue, que représente notre tableau. Les décombres des maisons écroulées bouchent les passages. Les poutres abbatues, les colonnes renversées, les pierres tombées du haut des maisons, les voitures qui venoient

M

donner

donner du secours, les cadavres de ceux qui ont péri, confondus pêle-mêle, forment un tableau affreux de destruction. Derrière les murs brisés des palais et des temples, on voit des torrens de flammes s'élever dans les airs. A droite et à gauche paroissent quelques infortunés qui s'élancent hors de leurs maisons.

Cet événement terrible arriva vers l'Hiver de l'an 1755. Les fourneaux brisés, où l'on avoit mis le feu pour se chauffer, ne contribuerent pas peu à augmenter l'incendie.

## PLANCHE QUATREVINGT-DIXHUITIEME.

T A B. XCIV.

Les Cieux instruisent la terre.  
A révéler leur Auteur.  
Tout ce que leur Globe enferme  
Annonce un Dieu Créateur.

**T**out l'Univers nous donne à connoître l'ouvrage de ses mains. Combien de tems n'a-t-il pas été méconnu des habitans de la terre, cet Etre infini, unique, éternel, tout-puissant, l'Auteur de la Nature, le Père des Esprits, le Bienfaiteur des Etres, auxquels il donne l'existence, ce Dieu dont la Justice, la Sa-  
gesse,

gesse, la Bonté sont infinies ! Et combien peu y en a-t-il encore de nos jours, qui le connoissent et qui le révèrent dignement ? Que le nombre des Chrétiens est petit ! et combien plus petit encore le nombre de ceux qui l'adorent en esprit et en vérité ; qui l'adorent lui seul, sans lui associer dans leur culte, des Idoles ou des images de Saints ; qui mettent en lui seul toute leur confiance ?

Les anciens peuples, tels que les Egyptiens, les Grecs, les Romains et autres, s'imaginoient que le bel ordre qui règne dans le monde, étoit maintenu par une foule d'Êtres au-dessus de l'homme, qu'ils distribuoient en trois classes, en Dieux supérieurs, ou grands Dieux, en Dieux subalternes, et en demi-Dieux ou Héros. Toutes ces divinités, selon la Mythologie des Poètes, d'Homère, d'Hésiode et d'autres, avoient grande part aux foiblesses humaines. Ils étoient hommes et femmes ; avoient des enfans, et tomboient souvent dans des voluptés et des désordres honteux. Ils avoient ensemble des querelles, étoient susceptibles à l'espérance, à la joie, à l'amour ; sujets à la crainte, à la tristesse et à la haine. Ils étoient subordonnés les uns aux autres, se nourrissoient d'ambrosie et s'abreuvoient de nectar. Ils faisoient leur séjour, les uns dans le Ciel, ou sur le mont Olympe, les autres sur la Terre, d'autres dans les Mers, et d'autres encore dans les régions infernales, ou dans les Enfers. Ils avoient le pou-

voir de se rendre en peu d'instans dans les contrées les plus éloignées, et de prendre différentes formes. On se les figuroit présens et exerçans leur pouvoir d'une façon particulière dans leurs Temples, près de leurs Statues, où on leur apportoit des offrandes et on leur adressoit des vœux. Chaque chose dans le monde, chaque état de la vie humaine, chaque condition et chaque profession des hommes, chaque lieu particulier, chaque vertu, et même chaque vice, avoit son Dieu tutélaire.

Cette Théologie fabuleuse, telle qu'elle est proposée dans plusieurs ouvrages, peut faire un grand tort à l'esprit et au coeur de la jeunesse. On ne devroit en permettre l'étude aux jeunes gens, qu'après leur avoir donné une idée vraie de Dieu, affermi leur foi, et formé tellement leur raison, qu'ils soient en état de distinguer le vrai du faux, le probable du fabuleux et de la fiction, et capables de se préserver des impressions, qui peuvent faire sur un coeur mal affermi, les extravagances et les honteux déréglemens de ces divinités prétendues. Au reste, cette Mythologie fournit depuis plus de deux mille ans aux poètes, aux peintres, aux sculpteurs et à d'autres artifices des sujets et des desseins de leurs ouvrages; ensorte que l'étude de cette futile science est devenue indispensable à tous ceux qui n'oseroient sans une sorte de honte, ignorer la signification d'un tableau ou d'une statue, ou le sens des auteurs de  
la

la Grèce et de Rome ancienne; ni comment on a fait servir la Mythologie au plaisir de l'esprit.

Saturne étoit (dit-on) un ancien Roi de Crète, le père de Jupiter, de Neptune et de Pluton. On a dit de lui, qu'il dévoroit ses enfans, aussitôt après leur naissance; que ces trois fils ne lui échapperent que par l'artifice de sa femme. C'est pour se venger de cette cruauté, que ces trois étant devenus grands, chassèrent leur père de son trône, et partagèrent l'île de Crète, son Royaume; de manière que Jupiter eut la partie haute, Pluton la basse, et Neptune les côtes, propres à la navigation. Cet événement historique fournit matière aux poètes de feindre: 1. Que Jupiter étoit un Monarque puissant, le Père des Dieux et des hommes; qu'il gouvernoit le Ciel par sa puissance, et qu'il lançoit la foudre. 2. Que Neptune avoit l'empire de la mer, du sein de laquelle il faisoit trembler la terre, ou en affermissoit les fondemens. 3. Que Pluton gouvernoit les régions infernales.

A présent il nous faut voir les figures de notre tableau.

Elles représentent l'assemblée des grands Dieux, ou des Dieux et des Déeses du premier rang; assemblée qui se tient sur le sommet de l'Olympe, qui est une montagne de la Grèce. Jupiter et Junon son Epouse tiennent le haut bout, et sont assis. Jupiter

M 3

tient

tient la foudre en sa main gauche, et son aigle est à ses pieds. Junon d'un air majestueux tient le sceptre en main. Derrière elle est Iris, sa messagère, qu'on reconnaît à l'arc en ciel; et le paon, qui est consacré à la Reine des Dieux. Apollon, Titan ou Phoebus, fils de Jupiter, couronné des rayons de lumière, et le front ceint de lauriers, joue de la lyre. Il est berger, médecin, poète, musicien, protecteur des Muses, et prédit l'avenir. Il y avoit à Delphes un temple d'Apollon, célèbre par ses oracles, que rendoit une prêtresse, assise pour cela sur un trépied, et qu'on nommoit la Pythie. Derrière Apollon est la Déesse Vesta; couverte d'un voile, et représentant la terre. Mercure est le messager des Dieux, le Dieu de l'éloquence, des voyageurs, des marchands et des larrons; quoique cette dernière fonction semble peu convenable à un Dieu. Mais c'est que Mercure avoit lui-même fait le métier, plus d'une fois. Il est ici assis devant Vesta, appuyé sur son caducée, ou son bâton de messager; et muni de deux ailes à la tête, et d'autant aux pieds; les dernières sont nommées talonnières. Cérès, Déesse de l'agriculture, couronnée d'épis de bled, tient en main une faucille et s'appuie sur une gerbe. Diane, ou la Lune, aussi Hécate, Déesse de la chasse, se distingue à son habit de chasse, à son arc et à son carquois, mais surtout à un petit croissant (une demi-lune) qu'elle porte sur le front, et qui emprunte sa lumière de son

son frère Apollon. Neptun avec son trident (une fourche à trois dents, au lieu du sceptre,) se tient en bas, et semble s'entretenir avec Diane. Vous voyez aussi là Minerve, ou Pallas, Déesse de la Sagesse; on la reconnoit au casque dont sa tête est couverte, à la cotte de mailles, et à la cuirasse, à la lance et au bouclier. Ce dernier s'appelle l'Égide; il est orné, ou plutôt rendu affreux, par une tête de Méduse, l'une des Gorgones, et dont l'aspect pétrifiait tous ceux qui osoient le regarder.

On raconte des merveilles de la naissance de Pallas. Les poètes disent, qu'elle sortit toute armée du cerveau de Jupiter. Vulcain servit à cette naissance; car il fendit la tête à Jupiter, d'un grand coup de marteau, pour donner passage à Minerve. Cette Déesse est le symbole de la sagesse, la protectrice des Savans et des Guerriers. On lui donne pour attribut un hibou, symbole de la raison, et un coq qui marque la vigilance; faisant entendre par-là que la sagesse ne s'acquiert qu'avec beaucoup de soins et de travaux.

Vulcain est assis près de cette Déesse, s'appuyant sur son marteau. Ce fut lui qui enseigna aux habitans de l'île de Lemnos, l'art utile de forger le fer; et c'est pour cela qu'il a été honoré comme le Dieu des forgerons. Ce fut bien malgré lui, qu'il fut logé dans ce coin de la terre. Jupiter ayant un jour suspendu Junon son épouse par les pieds entre le ciel

et la terre, en punition des querelles qu'elle lui faisoit dans son humeur jalouse; Vulcain son fils survint qui délivra sa mère. Cet office de la piété filiale mit Jupiter en une si furieuse colère, qu'il précipita d'un coup de pied le pauvre Vulcain du Ciel en bas. Le pauvre malheureux tomba tout un jour, (il faut du tems pour tomber du ciel,) et se trouva enfin dans l'île de Lemnos. Cette épouvantable chute le rendit boiteux, ce qui n'empêcha pas qu'il n'épousât la belle Déesse Vénus. Elle est assise devant lui, tenant entre ses bras son fils Cupidon, qu'elle caresse, et qui baise tendrement sa mère, en lui passant la main sur les joues. A la suite de Vénus, sont deux colombes, qui se becquettent à ses pieds, et les trois Graces qui s'embrassent, en se tenant derrière la Déesse.

Mars armé de pied-en-cape est assis aux pieds de Vénus son amante. On accuse la Belle, d'avoir eu un peu trop de complaisance pour le Dieu de la guerre, et de lui avoir souvent accordé des faveurs, qu'elle ne devoit qu'à son mari.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

T A B. XCV.

P R E M I E R C A R R E.

Voilà les neuf Muses ou Piérides, des Vierges, Déesses qui font leur séjour sur les monts Parnasse et Hélicon, où elles s'appliquent à l'étude des sciences et des arts; dans la compagnie et sous la protection d'Apollon, que vous voyez sur ce portrait, élevé dans un nuage, et ayant pour attributs, sa lyre et un carquois rempli de flèches.

1. La muse Uranie prend soin de l'astronomie. La voilà assise dans l'attitude d'une personne qui médite profondément, ayant auprès d'elle une Sphère artificielle, sur laquelle elle s'appuie, en tenant un compas dans la main gauche.
2. Calliope préside à la poésie héroïque. Elle est couronnée de lauriers, et tient de la main droite une trompette. Auprès d'elle on voit à terre les poèmes épiques et héroïques, l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, et l'Enéide de Virgile.
3. Melpomène est la Déesse de la tragédie. Elle est parée de vêtemens magnifiques, a chaussé le

M 5

cothurne,

cothurne, qui relève sa taille, parle avec éloquence, et tient un poignard à la main.

4. Thalie est la protectrice de la Scène comique. Sa tête est couronnée de feuilles de vigne, elle n'a pour chaussure que des brodequins, sourit avec finesse, et tient à la main le masque de la comédie.
5. Polymnie chante des Odes; on dirait qu'elle fait des gestes, comme un Orateur, en déployant un rouleau, sur lequel on lit le mot *Suadere*, qui signifie *persuader*.
6. Erato prend soin de l'Idylle et de la poésie érotique; une guirlande de fleurs orne sa tête, et un petit Amour ailé se tint à son côté, comme pour attendre ses ordres, ou pour obtenir d'elle la permission de lancer ses flèches, ou comme pour écouter les sons mélodieux de sa voix et de sa lyre.
7. Clio s'applique à l'histoire. Sa tête est ceinte d'une couronne de laurier, et dans sa main, on voit la trompette de la Renommée.
8. Enterpe est Musicienne. Elle porte une guirlande de fleurs et joue de la flûte.
9. Enfin Terpsichore est la Muse de la danse, qu'elle exerce et qu'elle perfectionne; elle bat le tambour et danse à ce son.

Pégase,

Pégase, cheval ailé des Muses, fait des caracoles sur le sommet du Parnasse ou de l'Hélicon, d'où il fait naître la fontaine d'Hippocrène, d'un coup de pied contre terre.

S E C O N D C A R R E

Voilà l'Aurore enveloppée des nuages de l'Orient; elle devance le lever du Soleil, qu'elle annonce; elle monte et éclaire de son flambeau l'Orient, qu'elle sème de roses, et que dorent les premiers rayons du soleil. Enbas sont les trois Graces sans autre parure que de fleurs. Devant elle, il y a un amour, aveuglé par le bandeau qui lui couvre les yeux, qui tient son flambeau à celui d'un jeune homme ailé et couronné de fleurs, pour allumer ce dernier flambeau. Ce jeune homme, c'est l'Hymen, la Divinité tutélaire du mariage.

T R O I S I È M E C A R R E.

Voilà le vigoureux Hercule; il tient sa massue sur l'épaule droite, et de la main gauche il s'enveloppe de sa peau de lion, en s'entretenant avec Esculape, fils d'Apollon et médecin fameux. Esculapes s'appuie sur un bâton, autour duquel un serpent s'est entortillé. Hercule est le pendant du fort et redoutable Samson des Israélites. Vous voyez ici aux pieds d'Hercule un Sphinx, avec le corps d'un lion et la tête

tête d'une belle femme, ornée de rubans et de boucles de cheveux, flottans sur son sein. Derrière ce monstre paroît Bacchus, un beau jeune homme couronné de pampres; d'une main il tient une coupe pleine de vin, et de l'autre son thyrsé, au lieu de sceptre. Lui-même est couvert d'une peau de tigre. C'est le Dieu de la vigne et de la débauche. A ses côtés est Silène, monté sur un âne, et soutenu, ne pouvant se tenir à force d'être ivre, par un satyre, qui a des oreilles et des pieds de bouc.

Au dessus de ce groupe, on voit dans les nuées Janus au double visage, l'un devant et l'autre derrière la tête. S'il devoit représenter Noé, on pourroit s'imaginer qu'il regarde par derrière, l'ancien monde, et le nouveau monde, par devant. Si on le regarde comme l'image du tems, comme celui qui dirige le cours des années, qui les termine et les recommence, on trouve aisément un sens à ces deux faces; dont l'une contemple l'année écoulée, et l'autre celle qui commence son cours. C'est de lui, à ce qu'on croit, que le mois de *Janvier* ou de *Janus* a pris son nom. Les Romains le révéroient comme le Dieu de la Sagesse et de la Paix. Ces deux visages marquoient la grande science, l'un la vaste expérience du passé, et l'autre la sage prévoyance de l'avenir.

A gauche on voit à cheval les deux freres jumeaux, Castor et Pollux, placés au rang des héros  
et

et des demi-Dieux dans le ciel, et entre les étoiles, sous le nom des Gémeaux. Ils sont les Génies protecteurs de la navigation. De leur tems ils purgèrent la mer des corsaires, et ils rétablirent la sûreté du commerce. C'est par ce bienfait qu'ils méritèrent l'honneur d'être placés au nombre des Dieux par les navigateurs, et d'en être honorés et invoqués. Au dessus de ceux-ci, on voit dans les airs la fortune, le pied appuyé sur un globe, pour marquer son inconstance. Sa légèreté est encore indiquée par le drapeau, ou la voile qu'elle tient, que le vent enfle et abaisse, et qu'il fait voltiger çà et là. On représente la fortune avec des ailes, signes de sa mobilité et avec un bandeau sur les yeux, symbole du caprice aveugle, avec lequel elle prodigue ses biens, sans égard au mérite.

#### QUATRIÈME CARRE.

Dans les nuées paroît Saturne, accompagné de Rhée, son épouse. Saturne est représenté la faux à la main, sous la figure d'un vieillard. Craignant d'avance, que ses fils ne le détrônassent un jour, il se proposa de les dévorer à mesure qu'ils naîtroient. Mais Rhée ou Cybèle sa femme, que vous voyez couronnée de tours ou de crénaux de murs, et assise sur un char trainé par des lions, fut assez adroite pour empêcher son mari d'exécuter ce dessein dénaturé. Lorsqu'elle avoit mis au monde un fils, elle donnoit

donnoit une pierre à engloutir à son mari, disant que c'étoit là ce qui venoit de naître d'elle; et l'imbécile Saturne avaloit bravement la pierre comme étant son fils. (Croiriez-vous bien qu'on eût jamais pu imaginer de pareilles absurdités?) C'est ainsi que Jupiter, Neptune et Pluton furent sauvés de la dent de leur père, qu'ils chassèrent ensuite du ciel. Saturne se retira en Italie, où son paisible règne fut l'époque de l'âge d'or, tems, où selon les poètes, il n'y avoit ni mal, ni vices sur la terre. C'est une imitation du paradis terrestre.

Encore un mot de quelques Divinités Egyptiennes. A gauche est assis Harpocrate, le Dieu de la discrétion et du silence. Il tient le doigt sur la bouche, pour marquer qu'il se tait. Auprès de lui est une momie, un de ces corps morts, que les Egyptiens sçurent autrefois arracher de la corruption, en les embaumant; en sorte qu'on les trouve encore dans la terre, sans qu'ils ayent rien souffert d'une si longue suite de siècles. Cette image avec une tête de chien, représente Anubis, un des Dieux de l'ancienne Egypte. Dans la main droite il tient un sistrum, instrument de musique d'un métal très-sonore; dans la gauche un bâton, symbole de la paix, avec des ailes, et deux serpens entortillés autour du bâton. C'est tout comme le caducée de Mercure, qui produit aussi la paix. Le Dieu Apis étoit un taureau vivant, qu'on choissoit des troupeaux, à certaines  
marques

marques prescrites, et dans lequel passoit l'esprit d'Osiris. Il recevoit en cette qualite les hommages divins. Voilà Isis et Osiris ensemble. Isis, la femme, tient une urne d'une main, et de l'autre une cresselle ou sonnette. On leur attribuoit l'invention de l'agriculture, et on les honora après leur mort, comme les Divinités du soleil et de la lune. Cette image d'homme, qui porte un masque hideux, représente le Dieu Sérapis, qu'on appelloit aussi Osiris.

Ces Dieux et ces Déeses n'étoient souvent chez les anciens peuples, que des images symboliques, ou des hiéroglyphes, représentant certaines choses, ou certaines vérités utiles et importantes; et elles ne sont aujourd'hui rien autre chose, dans l'esprit de nos artistes et de nos amateurs des beaux arts.

Apollon, p. ex. n'est rien autre chose que le soleil; Diane représente la lune; Vesta, la terre; Cybèle la terre habitée; Saturne le tems; Jupiter l'air avec la foudre et les orages; Iris, l'arc en ciel; Eole, les vents; Vulcain, le feu; Neptune, les mers et les eaux; Bacchus, le vin; Cérès, les moissons; Pomone, les fruits des jardins; Flore, les fleurs; Mars, la guerre; Minerve, la sagesse; chacune des neuf Muses, un art ou une science; Vénus, la beauté des femmes; Cupidon, l'amour des sexes l'un envers l'autre; l'Hymen, le mariage; la Fortune, le bonheur inespéré; Hercule, la force de l'homme; Esculape, la médecine; Plutus, la richesse; Morphée,

le sommeil; Thémis ou Astrée, qui abandonna la terre, commençant à se dérégler, signifie la justice; Hébé, la jeune fille; Narcisse, le fol amour propre; et ainsi du reste.

## PLANCHE CENTIEME.

---

### T A B L E      XCVI.

**N**ous voici arrivés au Royaume infernal de Pluton, que vous voyez assis là-bas sur un trône tout uni et sans ornemens, ayant à ses côtés Proserpine son épouse. A gauche on voit venir Mercure, qui amène ici sur les rives du Styx, les âmes séparées des corps, qu'on appelle les Mânes, ou les Ombres. Le vieux Charon en passe quelques unes dans sa barque, au travers du Styx. A l'approche des Mânes, près de l'entrée des enfers, le chien Cerbère, qui garde la porte, abboye horriblement. Il a trois têtes. Les Ombres comparoissent au tribunal des trois Juges de l'enfer, Minos, Eaque et Rhadamante, pour y entendre prononcer la sentence, en conséquence de laquelle les morts vont être introduits dans les Champs-Elisées, séjour du bonheur et de la paix pour les justes; ou être précipités dans le Tartare qu'environnent le noir et bourbeux Cocyte et le Phlégéon, qui roule, au lieu d'eau, des torrens de flammes. Là, dans l'Elisée, les hommes justes et bien-

faisans

faifans, jouiffent d'un bonheur inaltérable, récompense de leur vertu; ici, dans le Tartare, les méchans portent la peine de leurs crimes. Vous voyez ici quelques uns de leurs supplices. Voyez les Furies, ou les Euménides, monfres plutôt que femmes, les cheveux hériffés de ferpens; elles déchirent de leur fouet et de leurs torches un malheureux criminel. Sur le devant du tableau, Tantale, au milieu d'un fleuve, tourmenté d'une foif ardente: l'eau s'enfuit de fes lèvres lorsqu'il veut boire, et les fruits qui pendent sur fa tête, échappent à fes mains, quand il veut les cueillir, enforte qu'il meurt de faim et de foif au milieu de l'abondance. Plus loin Prométhée, couché sur un rocher, y est attaché avec des chaines indestructibles; et un vautour vient chaque jour déchirer fes entrailles et lui manger le foye, qui renait fans cefse. Là Sifyphe roule avec effort un immense rocher vers le haut d'une montagne; mais à peine il touche le sommet, et il efpère de voir finir fes travaux, que le rocher lui échappe, tombe avec rapidité dans le précipice, et que le malheureux voit recommencer fon tourment. (Belle image de la vie d'un homme, qui ne fait pas borner fes defirs; à peine pense-t-il être enfin parvenu au repos, qu'il en naît aufsitôt un autre et que fes peines recommencent!) Ixion, attaché sur une roue qui tourne fans celle, souffre ainfi le châtiment dû à fes crimes.

N

Ces

Ces trois femmes que vous voyez assises là-bas, sont les Parques, qui président à la vie et à la mort des hommes. L'une de ses soeurs, nommée Clotho, file le fil de la vie; l'autre, Lachésis, devide ce fil; et la troisième, Atropos, le coupe quand il lui plaît, et dispose ainsi de la vie. Au haut du tableau voltigent les Harpies, la Chimère et d'autres monstres hideux.

Dans le lointain se montre une partie de l'Elisée: deux Ombres boivent de l'eau du fleuve Léthé, au moyen de quoi ils oublient tous les maux, toutes les injustices, toutes les traverses qu'ils ont endurées dans la vie; et en perdent pour jamais la mémoire.

Combien est préférable aux absurdités du paganisme, qui offroit une infinité de Dieux et de Déeses à la vénération des peuples, qui enseignoit le mensonge et la superstition — combien, dis-je, leur est préférable la religion sage et bienfaisante que nous professons, et que Jésus-Christ nous a fait connoître!

L'Être infini, tout-puissant, tout-sage, tout-bon; le grand Être qui voit toutes choses, le passé et l'avenir, à qui sont connues et présentes toutes les actions et les pensées des hommes, et qui seul peut donner à chacun sa rétribution — Lui seul est notre Dieu, notre Père, notre Juge et notre Rémunérateur, dans le tems et dans l'Éternité.

---

TABLE

---

## T A B L E

des pièces contenues dans la seconde livraison de  
la description des Tailles-douces élémentaires;

contenant  
*les quarante sept Tailles-douces suivantes.*

---

**P**lanche cinquante-quatrième. Les vices. 1. Le soupçon,  
2. l'Envie, 3 et 4. la Vengeance.

Planche cinquante-cinquième. Imprudence des jeunes gens  
1. En Excès de boisson, au jeu, en chariot; 2. la fille  
crédule et sur le point d'être séduite; 3. la fille séduite  
qu'on traîne en prison, parce qu'elle a commis un  
crime; 4. fuites fâcheuses de la paresse, de la prodiga-  
lité, et de la débauche; récompense de l'assiduité au  
travail, d'une sage économie et d'une conduite ré-  
gulière.

Planche cinquante-sixième — Quelques traits de vertu et  
de bonnes qualités, dans des personnes de l'un et de  
l'autre sexe. 1. Le marchand appliqué à son commerce,  
dans une boutique d'aunages. 2. Le même en voyage,  
attaqué par des brigands, qu'il repousse avec vigueur.  
3. La mère de la famille laborieuse au milieu de ses  
enfants, qui travaillent avec elle. 4. La femme douce  
et agréable, apaisant l'humeur de son mari, qui a  
du chagrin.

Planche cinquante-septième. Différence entre certains hom-  
mes et certains peuples. 1. Un Géant et un Nain.  
2. Un Groenlandois avec une Groelandoise. 3. Des  
Hottentôts qui dansent, et auprès d'eux leurs prison-  
niers de guerre liés. 4. Une fille Chinoise devant la  
porte de son fiancé, qu'elle n'a point encore vu.

*Planche cinquante-huitième.* — Quelques erreurs de jugement et de raisonnement, avec la manière de les redresser. 1. Conséquences précipitées, tirées de quelques faits, et étendues à tous les faits du même genre. 2. Conclusion tirée du genre. 3. Fausse appréciation du danger durant un orage. 4. On confond la possibilité avec la vraisemblance au jeu des dez, de la lotterie, etc. 5. Comment on peut éviter de hazarder son bonheur sur les vraisemblances. 6. Explication d'un fait par des causes, contraires au cours de la nature. 7. On rejette tout ce qui paroît merveilleux.

*Planche cinquante-neuvième.* Les arts et les metiers; 1. le fourreur; 2. le tanneur; 3. le potier; 4. le verrier.

*Planche soixantième.* 1. Le batteur d'or; 2. le fondeur; 3. le tireur d'or; 4. le monoyeur.

*Planche soixante-unième.* — 1. Préparation du lin et du chanvre; 2. la faiseuse de dentelles, la tricoteuse, la dévideuse, le cordier; 3. le tisseran; 4. l'ourdisseur.

*Planche soixante-deuxième.* — 1. Le tourneur et le tonnelier; 2. le peintre; 3. le sculpteur; 4. l'écrivain.

*Planche soixante-troisième.* — L'A. B. C. en Allemand et en François, et quelques lettres en caractères des deux langues.

*Planche soixante-quatrième.* — Toutes sortes d'instrumens de musique.

*Planche soixante-cinquième.* — 1. Diverses postures, étant assis, debout, et en dansant; 2. en luttant, en faisant des armes, eu se battant.

*Planche soixante-sixième.* — 1. Le manège, la manière de monter à cheval; le pas, le trot, le galop, le faut. 2. Dangers qu'on court à cheval; se démettre le pied; être entraîné par l'étrier; se froisser la tête contre une branche

che d'arbre; tomber à la renverse avec le cheval. 5. Tomber par-dessus la tête du cheval; blessure par une ruade, par la morsure du cheval; danger de la course en chariot, quand les chevaux prennent le mors aux dents.

*Planche soixante-septième.* — Effet des exercices du corps.

1. Tours d'adresse d'un écuyer; 2 — 4. d'un jeune garçon agile, qui prend différentes attitudes.

*Planche soixante-huitième.* — 1. Adresse extraordinaire à plier le corps, et le tenir en équilibre, No. 1, 2. à balancer le corps, No. 3, 4. à se renverser, 5, 6, 7. à sauter et s'élançer, 8. sur la corde, 9, 10, 11, 12.

*Planche soixante-neuvième.* La Bourse de Londres.

*Planche soixante-dixième.* Un Port rempli de vaisseaux, et une grande ville dans l'éloignement.

*Planche soixante-onzième.* Différentes manières de combattre. 1. Chez les anciens peuples. 2. Chez les nations sauvages. 3. Chez les Cosaques etc. 4. Et chez les Européens.

*Planche soixante-douzième.* Une forteresse assiégée.

*Planche soixante-treizième.* Un camp.

*Planche soixante-quatorzième.* Une armée en ordre de bataille.

*Planche soixante-quinzième.* Un champ-de-bataille après l'action.

*Planche soixante-seizième.* Deux vues de la ville de Petersbourg.

*Planche soixante-dixseptième.* De la tolérance ecclésiastique.

1. On brûle un hérétique. 2. L'honnête-homme aux galères. 3. Le prisonnier pour une opinion au sujet du baptême. 4. Le Confesseur animé de l'esprit hiérarchique.

*Planche soixante-dixhuitième.* Tableau historique. 1. Le déluge. 2. Le tabernacle dressé dans le champ des Israélites. 3. Les jeux olympiques.

*Planche*

*Planche soixante-dixneuvième.* La sortie des Juifs hors de la captivité de Babylone. 2. Darius mourant. 3. Le triomphe de l'Empereur Auguste.

*Planche quatrevingtième.* — 1. Le concile de Nicée. 2. Les Romains à genoux devant les Hérules, leurs vainqueurs. 3. Charlemagne couronné par le Pape.

*Planche quatrevingt-unième.* — 1. On enrôle des hommes pour la croisade en Palestine. 2. Départ de Colomb pour l'Amérique; on embarque la bouffole, les canons, la poudre et les bales.

*Planche quatrevingt-deuxième.* — 1. La Diète d'Augsbourg. 2. Conférence de trois Ambassadeurs.

*Planche quatrevingt-troisième.* — 1. Abraham prêt à sacrifier son fils Isaac. 2. Le temple de Salomon. 3. Christ portant la croix. 4. La destruction de Jérusalem, et les Juifs maltraités.

*Planche quatrevingt-quatrième.* — 1. Faux Messie, qui séduit les Juifs crédules. 2. Emeute des Chrétiens contre les Juifs. 3. Quelques Juifs, qu'un soldat conduit par les ramparts.

*Planche quatrevingt-cinquième.* L'intérieur de l'Eglise de Saint-Pierre à Rome.

*Planche quatrevingt-sixième.* La façade de la même Eglise, haute de 504 pieds, large de 424, et longue de 570; d'ordre Corinthien. A droite les bâtimens du Vatican. Une foule de peuple qui veut entendre le Pape prononcer les anathèmes contre tous les hérétiques, c. à. d. ceux qui ne sont pas catholiques.

*Planche quatrevingt-septième.* 1. Socrate, payen, sans être aveugle, prend par ordre du Magistrat la coupe empoisonnée, dans la ferme assurance qu'il y a une autre vie pour les gens de bien. 2. Ecclésiastiques Romains, condamnant le Système planétaire de Copernic, qu'ils font abjurer

abjurer à l'habile astronome Galilée, en 1633. 3. La Saint-Barthélémi.

*Planche quatrevingt-huitième.* 1. Un Baptême; un pénitent auprès de son Confesseur dans le confessionnal. 2. Une Communion. 3. Une procession de Catholiques.

*Planche quatrevingt-neuvième.* Le Blason. 1. Armoiries de l'Empereur d'Allemagne. 2. de Russie, 3. de Danemarck, 4. et du Prince d'Anhalt-Dessau.

*Planche quatrevingt-dixième.* Industrie de quelques animaux; 1. du singe et de l'ours; 2. d'un cheval et d'un chien; 3. d'un chien, à prendre des rats, de deux autres à attrapper un chat; 4. oiseaux dressés; serin de Canarie, pigeon, chardonneret; nid du Pandolino, fait avec art.

*Planche quatrevingt-onzième.* — Manière de prendre les singes; le limier, le chien couchant, le barbet et le levrier. 2. On force un sanglier. 3. Le chat sauvage auprès du piège, un oiseau, un renard pris, la chasse du faucon. 4. La pêche du saumon, près de Dessau.

*Planche quatrevingt-douzième.* — Machines. 1. Plan incliné, le coin, la vis, la balance romaine, le levier. 3. Le treuil, la poulie, le polypaste, le baromètre, le thermomètre, le hygromètre, le manomètre, la pompe, la fontaine de Héron, la pompe à feu. 3. Expérience de Guéricke avec deux demi-globes vuides d'air. 4. Moulin à bras; machine à battre le bled; la roue où marche un homme; roue de moulin à eau de deux sortes, moulins sur bateaux.

*Planche quatrevingt-treizième.* — Un mot de la navigation. 1. Une Galère, un Yacht, un vaisseau de guerre, 2. Coupe d'un vaisseau de guerre.

*Planche quatrevingt-quatorzième.* — Explication: 1. de quelques moulins; de quelques instrumens de laiton; de la  
bouffole

---

bouffole, du porte-voix, du cornet acoustique, de la chambre au secret, du verre ardent et d'autres instrumens d'Optique: 2. les Ordres d'architecture.

*Planche quatrevingt-quinzième.* Explication de plusieurs phénomènes de Physique.

*Planche quatrevingt-seizième.* Cours et grandeur des Astres.

*Planche quatrevingt-dixseptième.* 1. Un naufrage. 2. Le Vésuve. 3. Tremblement de terre à Lisbonne.

*Planche quatrevingt-dixhuitième.* — Assemblée des grands Dieux sur l'Olympe.

*Planche quatrevingt-dixneuvième.* — 1. Apollon et les neuf Muses; 2. l'Aurore, les Graces, l'Hymen et l'Amour; 3. Hercule, Esculape, Bacchus, Janus, etc. 4. quelques divinités de l'Egypte.

*Planche centième.* — Le Royaume de Pluton; passage des Ombres dans la barque de Charon; jugement des morts; peines des méchans dans le Tartare; récompenses des justes dans les Champs-Elysées.

---





M 6648

AB: 116648

(112)

Vol 18

ULB Halle

002 103 29X

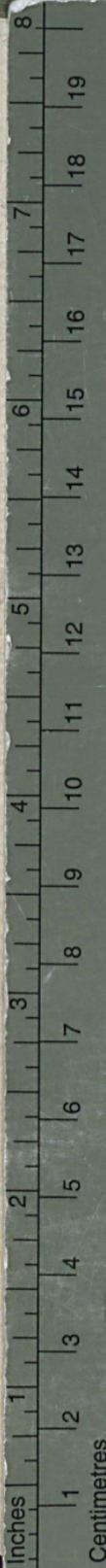
3



sb







Farbkarte #13

B.I.G.



URELLE  
TION

nt au *Manuel Elémen-*  
ar *Mr. D. Chodowicki*;  
elles on peut enseigner  
a Jeunesse les Langues



t *Crufius.*  
II.

2

